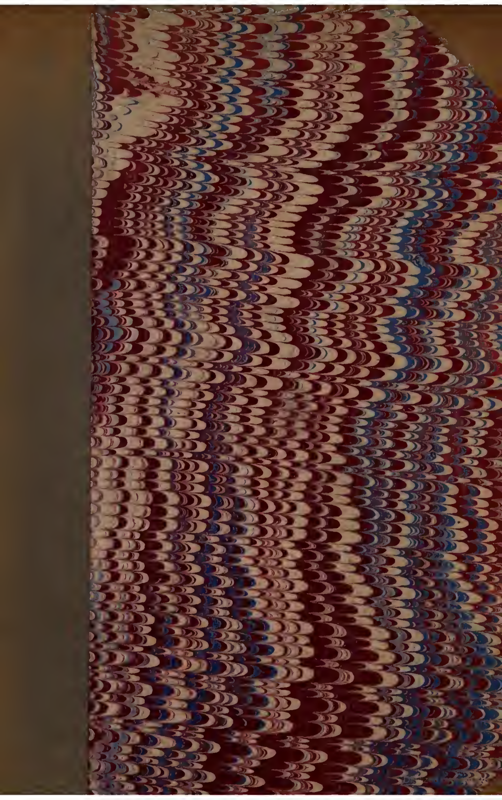



253
7 C
21

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-UNIÈME.

A Lyon,
DE L'IMPRIMERIE DE M. P. RUSAND,
Aux halles de la Grenette.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,
revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.



PÔLE BORÉAL. — TOME II.

A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,
CHEZ POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE,
Rue Haute-Feuille, N.° 9.
1834.

VOYAGES
AU
PÔLE BORÉAL.

LIVRE QUATRIÈME.

GROËNLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Glaces. Climat. Minéraux. Végétaux.

Le Groënland, qui fut découvert au printemps vers la fin du dixième siècle, par des Norvégiens et des Islandais, tire le nom de *Terre verte*, que lui donnèrent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avaient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une île entre

l'Europe et l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une et que l'autre commence. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphère; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat, la communication qu'elle y avait ouverte entre les deux mondes. N'y sont-ils séparés que par un léger détroit? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devrait voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la terre entière.

Entre la mer Glaciale à l'orient, et le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ 35° de longitude, le Groënland s'avance et s'étend depuis les 59° de latitude nord jusqu'à 78°. C'est du moins à ce voisinage du pôle que s'est arrêtée l'audace des voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, et l'homme pourra mesurer un jour, par ses pas, tout le globe qu'il habite. Alors on saura si le Groënland confine et se joint à l'Amérique.

La côte occidentale du Groënland, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du sud au nord une étendue d'environ 20°. Elle est coupée et comme dentelée par une infinité de baies qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites îles.

Toute cette côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de qua-

rante lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride et nu s'y dérobe constamment sous la glace et la neige, qui, s'accumulant d'année en année, ont comblé des vallons et mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige disparaît quelquefois n'offrent au loin qu'un front noir et ténébreux, sans trace de verdure, ni même de terre; mais de près, on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse ou de bruyère, comme jetés par hasard sur le roc et dans les vallées, quelques buissons épars autour des étangs et le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norvège croit la retrouver dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres, et coupées à pic dans le sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes nues et comme environnées des étangs et des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement formidables.

A l'entrée du Groënland, par le midi, s'offre le cap Farwell. C'est une île séparée du Statenhoek ou cap des Etats, par un courant si étroit, que la mer, en se brisant contre les rochers, les brise à son tour et les roule en pièces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un est aussi voisin du pôle arctique que l'autre peut l'être du pôle austral.

En montant au nord, les anciennes cartes indi-

quaient le détroit de Frobisher, qui fut long-temps une matière de contestation entre les navigateurs ou les voyageurs. On doute avec raison que Frobisher ait jamais découvert ou tenté ce passage. Celui auquel on donna son nom, est le même qui fut plus tard reconnu par Hudson.

Egede dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orientale du Groënland par le prétendu détroit de Frobisher, il n'a pu s'assurer si c'en était un réellement. David Crantz, dont les relations plus récentes et plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connaissance du globe, prétend que le détroit de Frobisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un facteur des colonies danoises. Voici l'extrait de son récit, qui ne vient nullement à l'appui de l'opinion de Crantz, car le narrateur n'a vu aucune ouverture entre les terres, et se livre à des suppositions hasardées pour prouver qu'il en existe une qui s'étend au-delà d'une large baie où les glaces se sont amoncelées, et où un esprit prévenu veut apercevoir un détroit.

« J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, de bien examiner le détroit de Frobisher. Je ne pouvais d'abord concevoir comment il apportait tant de glaces dans la mer, sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un passage qui devait être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baie. Ce débordement des glaces dure depuis juillet jusqu'en novembre; et lorsque le courant est

fort et le temps calme, elles forment sur la mer une étendue de vingt à trente lieues de longueur, sur cinq ou six de largeur, à moins que le vent ne les pousse plus avant, et ne les disperse. Quand je demandais aux Groënlandais d'où venait cette prodigieuse quantité de glace: « C'est que le canal « est long et n'a point de fin, me répondaient-ils; « on dit que nos pères le traversaient autrefois. »

« Impatient de ne pas en savoir davantage, je me hasardai, en 1747, d'avancer dans cette baie avec quelques Groënlandais qui chassaient aux rennes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers les glaces, je grimpai sur une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du détroit; mais ma vue, qui s'étendait à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes et des glaces entassées les unes sur les autres; de sorte qu'elles devaient me cacher l'embouchure orientale que je cherchais, soit qu'elle fût entre ces amas de glaces flottantes, ou derrière cette longue suite de montagnes. Je fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de plusieurs canons qui tireraient à la fois. C'était le froissement des glaces qui se heurtaient dans le passage étroit où le courant les entraînait; d'un autre côté, c'était comme le mugissement d'une cascade. Je restai quelque temps absorbé dans ce sentiment mêlé de terreur et d'admiration que la nature inspire quand elle se montre ou se fait entendre au loin. Je compris que c'était l'eau qui coulait avec fracas sous les

pièces de glace, et que par conséquent il y avait un courant qui les poussait dans ce détroit; mais je n'en étais que plus embarrassé de comprendre comment le détroit pouvait être bouché, tandis qu'il y passait chaque année, en très-peu de jours, une quantité de glaces d'une étendue si considérable. En 1751, j'eus la solution de ce problème dans un voyage que je fis à Isblink, où j'avançai dans les terres aussi loin qu'aucun Groënlandais eût jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne paraisse aucune différence entre la terre ferme et la mer, quand elles sont couvertes d'une croûte de glace immobile, il peut fort bien y avoir de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des glaces pouvaient être entraînées par le courant dans la haute mer, sous un détroit dont la surface est glacée; car on ignore quand et comment se ferme l'embouchure de la baie qu'on appelle le Pont de Glace. Il est probable qu'au fort de l'hiver, durant le calme des grands froids, les glaces flottantes qui viennent de la mer s'arrêtent et s'engorgent dans l'embouchure; qu'elles se couvrent ensuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nouvelle croûte de glace; que, dans les dégels du printemps, il n'y a que la superficie de cette masse qui fonde pendant le jour, pour geler encore la nuit, et que les glaces ainsi cimentées par la neige et la gelée, forment un amas si dur et si solide, que le soleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les dissoudre et les disperser durant

l'été. Après bien des années, la quantité de neiges qui s'amassent et se durcissent sur la glace augmente et s'élève de façon que la force du courant y peut creuser en dessous des arches de vingt brasses de hauteur. Les pièces de glace qui tombent chaque année des montagnes dans la baie d'Isblink sont entraînées par le courant sous ce pont. Les plus petites y glissent facilement, et les plus grandes s'y heurtent et s'y brisent jusqu'à ce qu'elles y puissent passer en morceaux détachés; c'est ainsi que se forme ce fameux pont de glace. Il en doit être à peu près de même dans le détroit de Frobisher, par lequel la mer fait passer des courans de glace, d'orient en occident, sous des ponts cimentés d'une neige durcie par les hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une issue cachée sous terre, du côté de l'orient, et d'autant moins large, qu'on remarque, dans les pièces de glace qui se dégorgent à l'embouchure occidentale de ce canal, qu'elles ne sont pas lisses et polies, mais raboteuses et sillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froissées et morcelées par le courant dans le passage. »

Le même voyageur, que la curiosité semble attacher à cette extrémité du nord autant et plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non seulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y aurait pas de communication entre la côte orientale et la côte occidentale du Groënland. Il croit que, du côté de l'orient, où l'on imagine que perce le dé-

troit de Frobisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne soient pas toutes de glace, au lieu qu'au nord-est et au nord-ouest du Groënland on distingue très-bien le sommet des rochers, et la pierre ou la terre nue au-dessus des glaces et des neiges; d'où il conclut qu'il y a un chemin, ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland; mais il ne conseille à personne de suivre cette route. « Ce n'est pas, dit-il, qu'on n'en puisse traverser les glaces à pied, avec un canot sur la tête, soit en descendant de petits vallons de quatre ou cinq brasses, soit en sautant d'un sommet de glace à l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groënlandais, nous appuyant sur des perches ou sur le canon de nos fusils, que nous avions apportés pour vivre de notre chasse. A la vérité, l'on trouve quelquefois dans ces glaces des trous qui n'ont pas de fond, mais ils ne sont pas larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus grands inconvéniens sont l'impossibilité qu'un homme apporte les provisions de vivres nécessaires pour un si long voyage, et la difficulté de respirer au milieu de ces glaces, où l'on est obligé de passer les nuits sans tente ni toit d'aucune espèce; car, quoique nous eussions la précaution de ne point dormir sur la glace ou la neige, cependant, malgré les peaux d'ours et de rennes, malgré les fourrures et les habits chauds dont nous étions garnis, à peine avais-je pris une heure de repos, que je me sentais tout le corps

gelé ; de sorte que je n'ai jamais éprouvé tant de froid en plein air, dans le cœur de l'hiver le plus rigoureux du Groënland, que j'en avais sur le détroit de Frobisher aux premiers jours de septembre. »

Au-dessus de ce détroit s'élève ce sommet qu'on appelle *Isblink*, et dont le voyageur que nous venons de citer a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace, dont la cime brille de loin aux yeux des navigateurs, et jette une lumière qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse, et que le froid y gèle et consolide ensemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un pont de glace avec ses arches : le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre, l'espace de huit lieues en longueur sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de quarante-deux à cent vingt pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en bateau, si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal, d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorsque les Groënlandais veulent aller au havre d'Isblink, ils prennent leurs petits canots sur leur tête, et vont par terre gagner une baie ouverte et commode de vingt lieues de longueur et large de deux lieues. Autrefois même ils y avaient bâti des maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la baie n'a pas

toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, sont d'un sable si fin et si léger, que les grands vents en obscurcissent l'air comme d'un nuage, et le portent à plus de douze lieues au loin; de façon qu'on a malgré soi la bouche et les yeux remplis de cette poussière.

Vers les 64° de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui soit dans le Groënland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée se voit à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux navigateurs, et de baromètre aux habitans du pays; car dès qu'on est menacé de la tempête, le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reste, sa cime est constamment découverte, parce que la roideur de la montagne ne permet à la neige et aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut, toujours au nord, est le golfe de Bals, ou Bals-Fiord, qui s'avance au nord-est dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit lieues sur quatre lieues d'un bord à l'autre dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce golfe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Non loin de là sont les îles de Naparsok, remarquables par des traces de vie et de fécondité. On

y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons et des phoques; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale autour du cap des Etats, et qui, poussées ensuite par les vents du sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point du nord une sorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barrière invincible que la nature leur oppose.

Depuis les 65° jusqu'à 67°, il n'y a rien qui fixe l'attention des voyageurs. Vers le milieu du 66e degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale de Groënland.

L'objet le plus considérable pour les géographes et les navigateurs qui côtoient le Groënland dans le détroit de Davis, c'est la baie de Disko. Elle est d'environ cent soixante lieues de tour entre le 68e et le 71e degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites îles, dont une partie s'élève et s'avance vers l'orient, et l'autre à l'ouest vers la grande île de Disko. Celle-ci donne son nom à la baie dont elle pourrait ouvrir et fermer l'entrée, comme l'île de Cuba pourrait dominer sur le golfe du Mexique; au nord de la baie, c'est une plaine élevée et couverte de neige; au midi, le terrain est plus bas et plus uni. L'eau de la baie s'appelle *le Weigats*, qui a six lieues de largeur. La pêche y est

abondante et la meilleure de la contrée. Les Groënlandais y prennent en hiver une prodigieuse quantité de phoques sur la glace et de petites baleines au printemps. Les bords de la baie de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groënland, et c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du nord.

Au-dessus de l'île et de la baie de Disko, on trouve pour dernier havre Nogsoak, ou le grand cap. C'est là que finissent le Weigats, les colonies danoises, et les lumières du navigateur sur le nord du Groënland. C'est de là qu'on entre dans la baie de Baffin, qui s'étend depuis le 72ᵉ jusqu'au 78ᵉ degré du pôle arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en 1716, par le détroit de Davis, n'y trouva point d'habitans au 74ᵉ degré, mais seulement la place et les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venait des pêcheurs à certains temps de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandais de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au-delà du 78ᵉ degré, on ne saurait vivre dans ces climats du nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des phoques, et même des baleines ; mais les nuits d'hiver y sont de toute la journée ; le pays n'est que de glace et de rocher ; les hommes y manqueraient de bois et de fer ; ils n'y trouveraient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, et ne pourraient trafiquer que pour de l'herbe ou de

la paille, ni bâtir leurs maisons que d'argile, au lieu de pierre, que de cornes ou d'arêtes de poissons, au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau géographique du Groënland; mais avant d'entrer dans ces terres et de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux voyageurs un détail précis et circonstancié de ses ports, et comme un itinéraire qui les guide dans une contrée trop peu fréquentée pour être assez connue.

Depuis le cap *Farewell* jusqu'à *Fredrics-Haab*, il y a cent lieues qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce cap est comme flanqué de deux îles: l'une est *Sermesok*, ou l'île de Glace, et l'autre *Nennortalik*, ou l'île aux Ours, environnées elles-mêmes de grandes et de petites îles; elles sont séparées de la terre ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'ouest à l'est du Groënland.

2°. *Onartok*, île charmante, d'une belle verdure et d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, et si chaude même en hiver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

3°. *Ikkersoak*, ou grande baie. Aux environs, on trouve, dans la baie d'*Igalik* ou des eaux chaudes, des pierres transparentes, angulaires, et si dures, qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunaunliarbik*, ou la baie aux Angles, assez bon havre; puis *Kanghek*

et *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, et les mieux fréquentés de nos jours.

4°. *Kikkertarsoak*, ou la grande île. Elle offre un port où les Allemands faisaient jadis un grand commerce. Cependant, en 1742, un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du midi ; mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la terre-ferme, près de quelques îles. Un peu plus haut s'avance un isthme assez long, mais étroit. Les Groënlandais l'appellent *Ittiblik ;* ils s'y retirent quand la mer est grosse.

6°. *Sermeliarsok*, ou la baie de glace, bonne pêcherie de harengs et de phoques. Cette baie, que les géographes placent au 61° degré 20', entrait probablement dans le détroit de Frobisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groënlandais, et peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des colonies danoises qui se sont établies sur le reste de la côte depuis 62° jusqu'à 72°.



La première colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groënland, est celle de *Fredrics-Haab*, fondée en 1742. C'était une très-bonne place de commerce, à un mille et demi de la mer.



On y trafique en huile de baleine, en peaux de renards et de phoques. Cette colonie a perdu et souffert beaucoup par les glaces dans les commencemens, au point que les vaisseaux qui venaient lui apporter des provisions étaient obligés d'aller les décharger au port de *Godaab* ou Bonne-Espérance, d'où on les transportait sur des bateaux l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la colonie est *Isblink*, dont on a donné une description suffisante.

A trente-deux lieues de là, s'ouvre dans les terres un chemin couvert de glace, qu'on appelle le *Beer-Sund*, détroit de l'Ours, et par où la mer passait autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groënland; en ce cas, ce serait un détroit parallèle à celui de Frobisher.

A trente-six lieues de Fredrics-Haab, est une étroite baie de dix lieues de long. On l'appelle *Fisk-Fiord*, ou la baie aux Poissons, tant il y en a de différentes espèces. A l'embouchure de cette baie sont deux îles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces îles, au midi, est un assez beau lieu, vert et fécond, qu'on appelle *Fisker'loge* ou la Pêcherie. C'est un comptoir fondé, en 1754, par la compagnie danoise du Groënland, pour le service et l'utilité des colonies. Dans la même île, à trois milles du comptoir, est une mission de frères Moraves, fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de Fisker'loge est *Innuksuk*,

habitation des Groënlandais. C'est à peu près jusqu'où s'étend le commerce de la colonie de Fredrics-Haab, commerce fait par un seul vaisseau.

La seconde colonie des Danois est *Klingarne*, ou les îles de Kellingeit, à cinquante lieues environ de la première colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des phoques, qu'on prend très-facilement entre les îles, où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Fiord*, où les Allemands ont un port ouvert aux bateaux des Groënlandais errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hiver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une rivière dans le continent.

A deux lieues plus loin, la grande baie d'*Amaralik* ou Bals-Fiord. La mer y donne du poisson, et la terre des rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buisson; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour de la pierre ollaire, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de Hiorte-Tak, on trouve, à six lieues de la baie d'Amaralik, celle de *Kobe*, où se prend du saumon nain, qui s'enfonce çà et là dans de petits étangs.

La troisième colonie est celle de *God-Haab*, située à 64° 14', à l'extrémité de Bals-Fiord. Parmi les cent îles que renferme cette baie, les plus considérables, que les nationaux appellent

Kittiksut, ont au nord l'île de *Kanghek*, ou de l'Espérance, qui confine au *Westerland*, séparé du continent par un petit détroit, où les Groënlandais font une très-bonne pêche en automne. Au midi passe un autre courant, qu'on appelle *le Passage du sud*, et qui sépare les îles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes îles, entre lesquelles est le détroit de Hambourg. Au nord-est elles ont un troisième passage, qui conduit dans les terres à une péninsule, où se trouve un havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, à l'ouest, est la maison ou communauté des frères Moraves du Groënland, qu'on appelle *Neu-Hernhutt*, et à une pareille distance au nord, la colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison, où logent le facteur et le missionnaire avec leurs gens; puis une église, un magasin, une forge et une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'élève l'île de *Saalberg*, ou la montagne de la Selle, tirant son nom de sa cime, qui ressemble à une selle de cheval. On la voit de quarante lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout auprès, on trouve l'île aux Ours et l'île *Aupillartok*, qui ont environ huit lieues de long, et sont entre deux baies.

L'une de ces baies tire au sud-est, vers *Pissiksarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre baie est au nord. Elle a à l'ouest *Kanneisut*, pays plat et désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette baie du nord se divise en deux branches, l'une s'appelle *Uiaraksoak*, ses bords fournissent une pierre blanche et douce comme de la craie; l'autre branche est couverte de glaces.

Telle est à peu près la colonie de Bonne-Espérance, qui fut d'abord placée à l'île de Kanghek, en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier était sans comparaison le meilleur de la côte occidentale, et contenait quelques milliers de Groënlandais; mais depuis que la petite-vérole l'eut dépeuplé en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un facteur, qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé, dans l'espace de quarante lieues, que neuf cent cinquante-sept Groënlandais domiciliés; encore est-ce un canton des plus peuplés; car, si vous en exceptez la côte du sud et la baie de Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt lieues sur ces côtes sans trouver un seul individu. En supposant donc qu'il y ait quatre cents lieues de pays habité, et 1000 ames par quarante lieues, eu égard au sud et au nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à 10,000 ames. Cependant le facteur

dont nous avons parlé n'en compte que 7,000. Il assure qu'en 1730 le Groënland pouvait avoir 30,000 habitans indigènes ; et qu'en 1746, il n'en trouva que 20,000. Depuis cette époque, ce nombre a diminué encore des deux tiers.

La quatrième colonie est à *Zukkertop*, située à 65° 48', et fondée en 1755, à soixante-six lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, et qui servent de signal aux navigateurs pour entrer dans son havre. C'est un des meilleurs et des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites îles qui le couvrent. Outre le poisson et les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de temps en temps des baleines ; mais les Groënlandais en prennent rarement, et les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Au-dessus de Zukkertop, on passe deux baies, dont l'une, longue de trente-cinq lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin, on trouve une grande île au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par des grosses baleines et la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argile blanche, qui brille comme l'argent, et ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand, avec une vallée profonde, où la marée mène, dans les beaux jours d'été, quantité

de phoques, qui, se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par des Groënlandais qui les tuent. A quarante lieues de Zukkertop, est la baie d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

La cinquième colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce et le séjour.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, à 67° 30'. Elle avait été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'Holsteinburg, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënlandais qui sont au voisinage.

La septième colonie fut appelée *Egèdes-Minde* par le capitaine Egède, qui l'établit en 1759, et voulut perpétuer ainsi la mémoire de son père, ce sage et zélé missionnaire à qui le Danemark est redevable de ses établissemens dans le Groënland, et l'Europe, des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la baleine avait très-bien réussi d'abord dans les trois dernières colonies; mais les Groënlandais les fréquentent peu depuis quelque temps, quoique le pays soit excellent pour la pêche et la chasse : leur raison est qu'à Egèdes-Minde les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de mai, et qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée; aussi délibère-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux îles de Dunk.

La huitième est à *Christians-Haab*, établie en

1734, à 69° 30', ou, selon d'autres, à 68° 34'.

La neuvième colonie est à *Claus-Aaven*, qui est plutôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le nord, est *Isfiord*, ou la baie de glace, où fut jadis un port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces; car il en sort chaque année des montagnes entières.

La dixième est celle de *Jacob's-Haven*, ou le port de Jacob, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de quatre cents muids d'huile de baleine, chacun de trois cent vingt pintes.

La onzième colonie est entre le 69° et le 70° degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755.

Enfin la douzième est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Weigats. Elle fut érigée en 1758.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, et qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors pour composer le système d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent et curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les pôles du globe, et fortifié pour ainsi dire les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland soit comme pétrifié de



glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir, que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles; et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de vallons et surtout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au-dessus des eaux. Un prédicant, homme d'ailleurs peu crédule et digne de foi, rapporte qu'à la baie de Disko, dans un fond de trois cents brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glace subsister des années entières, au point qu'il y en avait une qu'on appelait *la ville d'Amsterdam*, et une autre *la ville de Harlem*, et que les voyageurs allaient radouber leurs vaisseaux et décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire et transparente comme du verre, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste; mais quand on l'a fait fondre et regeler, elle devient blanche. On en voit

qui tire sur le gris, et même sur le noir, mêlée et incrustée de terre, de pierres et de broussailles que la pluie y a fait entrer, et qui sont incorporées avec la glace comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs et ces masses grandes ou petites se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, surtout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines et jetées par pièces dans le détroit où elles se pressent vingt et trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent et s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent et séjournent sur les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, où que le flux, les tempêtes et les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime : elles sont bleues, percées de fentes et de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, et couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes et de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches et des flocons de neige à la place des feuilles : ici,

ce sont des colonnades et des arcs de triomphe; là, des portiques et des façades avec des fenêtres; et les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels, réfléchissent au-dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment et d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même qui se gèle jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards et les pluies qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le grand océan. Mais, outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, et qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites et les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivières; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves et des ruisseaux ou des montagnes et des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes, que la neige, surtout quand elle vient du nord, ne saurait y fondre le jour, et doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres où la neige et la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à

s'affaisser sous leur propre poids, et qu'entraînés par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent et s'avancent des flancs d'une montagne, alors ils rencontrent une espèce de plaine ou de plate-forme élevée, où les glaces s'étant comme enracinées, la neige se gèle, et grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hivers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume et de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes et les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondemens et la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre qui respire au printemps, la glace alors, croulant sous son fardeau, se brise, se détache et roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; et lorsqu'elle pend sur des précipices et qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un ruit de tonnerre, et l'on éprouve sur la mer une gitation si forte, que les petits bateaux qui se ouvent par hasard au voisinage le long des tes, en sont quelquefois submergés avec les oënlandais qui venaient y pêcher.

es crevasses qu'on découvre dans ces monta-s de glace viennent de ce que l'eau de neige lée au-dessous, se gelant de nouveau pen-

dant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, et à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte; et comme l'air et l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit se fendre et se briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris et comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant et d'une secousse si violente, que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même temps la terre, les bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace, s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid et le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Puisque les Alpes, et même les Cordilières, placées sous la ligne équinoxiale, sont toujours couvertes de neige et de glace, faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers et les terres du Groënland, à 10 ou 15 degrés du pôle? Cependant, il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe

de la distance de l'équateur; car, non-seulement les Groënlandais vivent au 75e degré de latitude, et les Européens au 71e; mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groënland, et où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois mille deux cents toises de hauteur, comme celles du Pérou, ni deux mille cinq cent cinquante comme le mont Blanc, mais tout au plus mille: or, l'on sait qu'à l'égard des montagnes, le triple d'élévation équivaut pour le froid à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'équateur.

Il est certain que les montagnes de glace qui nagent sur les mers du nord y rendent la navigation difficile et périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imagine. Comme on les voit de loin, et qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres, on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, et qu'une tempête violente, ou même la force des courans dans un temps calme, ne pousse et ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans. Cependant, il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidens, même dans la baie d'Hudson; d'autant plus qu'on a toujours soin, sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller jour et nuit à ce danger. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du détroit de Davis

sont presque toujours couvertes de plaines glacées et flottantes; de sorte que les navigateurs sont obligés de les esquiver ou de tourner tout autour jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir et le mettre en pièces.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de deux cents lieues de longueur sur soixante ou quatre-vingts de largeur; et quand les vents ou les courans ne les séparent pas, elles se suivent de si près, qu'un homme pourrait sauter d'une pièce à l'autre, et même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale; mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salées parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer: ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies; mais on les distingue aisément à leur transparence. Il y en a de cette espèce qui s'épaississent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieurs plans de glace attachés et collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses s'élèvent au-dessus de la mer, et contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui

sont surmontées de grandes ou petites montagnes de glace; mais celles-ci se séparent de la plaine flottante, parce qu'elles donnent plus de prise au vent et au courant. Ces campagnes, vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très-riche et fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais et bas, qui les accompagne et les dérobe aux yeux. Cependant, quelques navigateurs ont observé, dans le détroit de Davis, que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus voisin des glaces; de même qu'en avançant plus au nord, on rencontre moins de glace et un air plus chaud.

C'est surtout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg que nous pouvons connaître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, et ce qu'il y a de plus curieux et de plus important à savoir sur ce prodige effrayant des climats et des saisons.

La mer commence à charier des glaces au Spitzberg dans les mois d'avril et de mai. Elles viennent au détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle-Zemble, et la plupart le long de la côte orientale du Groënland, portées de l'est à l'ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles sortent en grandes pièces, et semblent des campagnes ou des îles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se

détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'apercevoir ces glaces fixes, on les reconnaît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent et poli comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, et par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse : car si la furie des vagues enflées par la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite et violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon, qui roule tous ces débris au centre; et si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu : aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, et le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau

vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon : mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une pièce de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, et ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces îles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pièces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme animal.

Crantz, cherchant l'origine et la source de ces glaces, qui semblent boucher le passage du détroit de Davis, dit qu'elles ne peuvent se former dans ce canal, tant à cause de l'agitation du flux et du reflux, que de la rapidité du courant, augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les îles et dans les golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la baie de Disko, disparaît bientôt, emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groënland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'occident. Il paraît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie jusqu'au pôle, a bien assez de longueur et de largeur pour fournir tant de glaces. Mais, dit Crantz d'après Buffon, si sous le

pôle ce n'était qu'une mer, elle ne s'y gèlerait pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée et par l'inconstance des vents, soit parce que le froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le pôle, la glace n'y prendrait pas pour cela de façon à couvrir toute l'étendue de la mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne des fleuves de la Grande-Tartarie, des côtes de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, et de la côte orientale du Groënland, d'où toutes ces glaces sont portées, par un grand courant uniforme et régulier, le long de l'Islande, autour du cap des Etats, vers le détroit de Davis, au 65° degré de latitude, où le même courant de l'est à l'ouest les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique.

Les petits golfes, que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gèlent tous les hivers, et se couvrent de pièces de glace, qui sont les unes d'eau salée, et les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les brisent et les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-Fiord, au nord de cette baie. « C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit Crantz, dans un voyage que je fis à Pissiksarbik ; J'allai six lieues plus avant dans la baie, et je la trouvai encore couverte de glace le premier

juin, mais pourtant libre et navigable près de la terre. Je descendis et fis une lieue à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines des anciens Norvégiens, sur les bords d'un grand lac d'eau douce; mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue, et longue de deux : elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, et forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le soleil, qui me brûlait entre ces coteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots groënlandais étaient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne, d'où j'aperçus au nord la baie couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demie-lieue de largeur, tapissé d'un gazon, où passent les Groënlandais quand ils vont, avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des phoques aux bords de la baie. Mais comme je ne pouvais pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin, par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là, je découvris un champ de glace qui s'étendait à la longueur de douze lieues sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions; mais je

ne pus discerner la mer d'aucun côté, quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre me fît juger à peu près où devait être l'embouchure de la baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il était dix heures du soir, et le soleil se couchait. Du côté de l'est, ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées flotter l'espace d'une lieue en long sur une demi-lieue de large. Elles s'élevaient ensuite, autant que je pus les distinguer, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, et présentaient, d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là la fin de la baie; car au-delà je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée, et qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à l'orient cette longue perspective de glace, qui s'étendait fort loin à droite et à gauche. »

En général, les glaces suivent la direction des courans ou des vents. Si le vent est à l'ouest, il pousse les glaces dans les baies, de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'est ou au nord, il les chasse et les reporte à la mer avec le reflux. De là elles suivent les courans au nord, d'où elles se détournent au sud des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le soleil. Ainsi la côte occidentale du

Groënland est alternativement couverte ou délivrée des glaces, selon l'influence et la direction des marées, des vents ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'ouest qui domine, les Groënlandais ne peuvent se mettre en mer sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, et ne dure guère plus de quinze jours.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland des peines de la mer par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la nature leur refuse des forêts et des arbres, elle ordonne à l'Océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chute: sans cela, les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, et les Groënlandais manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes et leurs bateaux, et surtout pour emmancher ces flèches ou ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage et la lumière, par la pêche et la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés, qui, roulant des années entières sur les flots et les glaces, ont perdu leurs branches et leur écorce, et se trouvent rongés par le temps et les vers. Ce sont ordinairement des saules, des au-

nes, du bouleau, qui viennent des baies du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin; mais la plus grande partie consiste en pins et en sapins : cette dernière espèce est un arbre dur et rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? on l'ignore: ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groënland, parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourrait plutôt croire qu'ils seraient apportés du Canada par un courant qui les pousserait au Spitzberg, et de là sur le Groënland, mais ce devrait donc être des bois du nord de l'Amérique, et surtout des chênes, qui sont très-communs dans le Canada : cependant on ne recueille, en fait de chênes, que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baie d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient venu de la Norvège : mais, ajoute-t-il, les vents du nord-est, qui sont très-violens dans ces contrées, repousseraient ces débris, comme les courans qui portent du sud au détroit de Davis et à la baie d'Hudson arrêteraient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groënland. Ellis conclut donc que les terres méridionales de ce pays même fournissent la grande quantité de bois dont sa rive

occidentale est toujours couverte par les glaces; mais il établit son sentiment sur le rapport d'Egède, qu'il a mal entendu; car celui-ci dit qu'au midi le Groënland produit des saules et des aunes aussi gros que la cuisse; mais les bois flottans sont des pins de la grosseur d'un mât de navire; or, l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le voyageur Ellis.

Ce bois, encore un coup, est apporté par les courans, et ceux-ci viennent de l'est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de là sans doute que la mer les tire en quantité; et plus loin on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Il faut donc l'aller chercher plus loin que l'Islande, où il ne croît pas de gros arbres. C'est donc au pôle ou plus vers l'orient. Mais quand il y aurait des terres sous le pôle, il est à présumer qu'elles ne produiraient guère que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groënland; ainsi, ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie, où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies et les débordemens, qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivières, et de là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le pôle, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du nord les repoussent entre l'Islande et le Groënland au sud-est, et, par le cap des Etats, les jettent dans

le détroit de Davis. Mais comme c'est vers le 65e degré que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au nord, et se détournent à l'ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la baie de Disko, ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamtchatka, qui n'en produit point; et les habitans disent que ce sont les vents d'est qui les leur amènent, sans doute de la contrée de l'Amérique opposée au Kamtchatka. Dans ce cas, on pourrait supposer que ces sapins, poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'est à l'ouest, suivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamtchatka, et passent devant la Léna, grand fleuve de la Sibérie, qui les pousse au nord vers le Spitzberg et la côte orientale du Groënland.

Après les glaces et les bois flottans sur la mer du Groënland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des observateurs que le cours des marées. Le flux qui détermine la force et la direction des courans, change régulièrement au Groënland comme sur les autres côtes de l'Océan, et suit le cours périodique des phases de la lune. Du sud au nord, il va toujours en diminuant, depuis la hauteur de trois brasses, et ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la baie de Disko. Cependant, en ce lieu-là même, il s'élève de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire aux nouvelles et pleines lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre;

ainsi, trois jours avant et après les grandes marées, surtout de l'équinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points et demi, c'est-à-dire environ de 28°, tournant vers l'ouest. A l'extrémité de la baie de Baffin, elle varie de cinq points ou 56°; et c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits et les sources qui sont avancés dans les terres montent et baissent avec les changemens des phases de la lune et des périodes des marées. En hiver, dans le temps même où tout est couvert de glace et de neige, on voit sourdre et disparaître avec le flux et le reflux des fontaines toutes nouvelles dans des lieux où communément il n'y avait point d'eau, et fort élevés au-dessus du niveau de la mer; car, en général, le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, et la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire et même très-saine, sortent d'un terrain imbibé d'une neige fondue qui se filtre dans ses veines. On trouve çà et là, dans les vallons, de beaux étangs formés et entretenus par les glaces et les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières en ce pays de frimas; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces qui, ne

fondant point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été sont bientôt arrêtées par le froid des hivers : ainsi les hommes et les animaux du Groënland mourraient de soif, si la Providence n'y envoyait pas en hiver des pluies fréquentes et des fontes de neige qui remplissent les étangs.

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux, malgré la rigueur de la gelée qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace et la gelée, dit Paul Egède, dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustrées de glace; et ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs, le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits se gèle d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la

viande quand on la tire des barils pour la manger, et même après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez longtemps avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au-dedans de la pièce de viande. » Tels sont les effets du froid à la baie de Disko; mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, et le temps passe de l'un à l'autre en quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence dans le Groënland comme partout ailleurs, à la nouvelle année, et devient si perçant aux mois de février et de mars, que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuage; car, dès qu'on passe des terres à cette atmosphère de fumée, qui couvre la surface et les bords des eaux, on sent un air plus doux et le froid moins vif, quoique les habits et les cheveux y soient bientôt hérissés de bruine et de glaçons; mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec; et dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphère plus froide, elle se change en une espèce de verglas que le vent disperse dans l'horizon, et qui cause un froid si piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains ou les pieds entièrement gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau se glacer sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hiver pave

un chemin de glace sur la mer, entre les îles voisines, et dans les baies et les détroits; c'est alors que les Groënlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiraient, où en trouveraient-ils?

Un hiver si rigoureux est toujours bien long; cependant ce peuple compte son été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre; car, durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie et détrempée par le dégel qu'au mois de juin, encore n'est-ce qu'à la surface; il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'août, mais ne s'empare des campagnes qu'en octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie et de neige dans le Groënland qu'en Norvège. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, et jamais elle n'y séjourne long-temps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gèle

bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquettes ou souliers de neige, et alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégèle et se fonde.

L'été du Groënland, moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, surtout dans les baies et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins et les creux des rochers après le flux s'y coagule au soleil, et s'y cristallise en un très-beau sel de la plus éclatante blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que, dans certains jours sereins de l'été, le brai et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des îles de glace, au point que le soir on est obligé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui règnent sur la côte depuis avril jusqu'au mois d'août, et qui quelquefois sont si épais qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas, qu'on le confond avec l'eau même d'où sa vapeur s'élève; mais alors la cime des montagnes en est plus claire, et le voyageur, respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au-dessus des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groënland est l'automne, mais sa durée est courte, et souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à peu près dans ce temps-là que, sous une atmosphère noircie de vapeurs et teinte de rayons, on voit les brouillards, qui se gèlent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées, et dans les campagnes, charger l'air d'atomes luisans, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

On a remarqué plus d'une fois que le temps et la saison prennent dans le Groënland une température opposée à celle qui règne dans toute l'Europe; en sorte que, si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux au Groënland, et très-vif en cette partie du nord, quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739, l'hiver fut si doux à la baie de Disko, que les oies passèrent, au mois de janvier suivant, de la zone tempérée dans la glaciale, pour y chercher un air plus chaud; et qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis octobre jusqu'au mois de mai. Celui qui fait cette observation ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaître au Groënland peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en février, quoique le ciel y fût clair et serein. L'observateur attribue ces deux effets,

très-singuliers en eux-mêmes et par leur contraste, aux exhalaisons douces et imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même, l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général, l'air du Groënland est pur, léger et très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait attention de s'y tenir habillé chaudement, et d'y prendre une nourriture frugale et un exercice modéré; aussi n'y voit-on guère aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, et quelques maux d'yeux, ou douleurs de poitrine, qui procèdent des diètes longues et forcées, des froids excessifs et de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloignés y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite et dure qu'ils y menaient, surtout dans les commencemens, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'ourse, tandis que leurs confrères mouraient jeunes dans des pays

plus chauds. Les Groënlandais eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, et se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été et de l'humidité des hivers dans les ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs et plus longs de leur pays natal.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure guère, surtout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orages ou de grêles subites : les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs; quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on se l'imagine, et même ils contribuent à rendre le temps plus beau. Buffon, qui veut que les vents suivent la température des zones, et qui, faisant régner le vent d'est ou le vent du soleil dans la zone torride, prétend que les vents des pôles soufflent aux zones glaciales, ne sait peut-être pas, dit Crantz, que plus on avance vers le nord, plus on éprouve de ces vents du midi qui causent des dégels au plus fort des hivers.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groënland, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent et se fendent; les tentes et les bateaux en sont emportés dans les airs, et les flots de la mer balayés et dispersés en pluies sur les terres. Les Groënlandais assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air et mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres.

Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, et font pirouetter les bateaux. Les plus furieuses tempêtes viennent du sud, tournent au nord, s'y calment, et finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des baies est enlevée de son lit, et se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, et par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés de tonnerre : et, lorsqu'on l'entend par hasard, on ne peut discerner, au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guère non plus dans le Groënland de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages et les pestes de la zone torride aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandais; car au-dessus du 66e degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous

le 64ᵉ degré, il ne disparaît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon ; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que, durant ce mois et le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit et l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser et pêcher toute la nuit, et les navigateurs, pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entièrement au fort de l'été, cependant sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, et devient faible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier. On n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les

nuits ne sont jamais aussi noires sous le pôle que dans les autres pays; car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanternes, et même lire facilement les caractères moyens de l'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux; aussi ne l'y voit-on guère durant l'été, non plus que les étoiles, depuis mai jusqu'au mois d'août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumière continuelle qui brille dans le nord, et dont les nuances et les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la nature.

« Sans entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumière boréale, j'observerai, dit Crantz, que ni moi, ni personne de ceux qui ont vécu long-temps dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons jamais vu de véritable aurore boréale dans le nord ou le nord-est; car ce n'en est point une que cette lumière bleue que l'atmosphère éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon; mais l'aurore boréale part constamment de l'est ou du sud-est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au nord-ouest, et quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi, les aurores boréales n'ont pas la même situation au Groënland que dans la

Norvège, la Laponie, la Russie et les autres contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces de la mer et les volcans de l'Islande sont à l'est et au sud-est du Groënland, et que ces phénomènes augmentent de temps en temps comme les lumières boréales, il peut y avoir, entre ces effets singuliers de la nature, des rapports et des liaisons qui, bien constatés par une suite d'observations, nous aideraient à découvrir la cause de l'aurore boréale.

« Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce phénomène, continue Crantz, c'est que le temps s'adoucit à mesure que la lumière de ces aurores est plus tranquille, et qu'à proportion qu'elle s'agite et devient plus rouge, il s'élève des tempêtes vers le sud. » Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée, sur ces mêmes apparitions.

On voit aussi depuis quelques années des feux-follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, et d'autres météores ou phosphores communs dans tous les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies et des cercles lumineux autour de la lune qui sont autant d'effet de la brume, même dans le temps où le ciel paraît le plus serein. « J'ai vu, dit notre voyageur, un arc-en-ciel qui, au lieu de ses couleurs dominantes, n'offrait aux yeux qu'une raie d'un gris pâle sur un fond blanc. Le temps était alors obscurci et troublé par un nuage de grêle. Mais parmi tous

les phénomènes, ce qui m'a le plus frappé et le plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu, dans un beau jour d'été fort chaud et très-clair, les îles de Kokernen présenter un aspect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paraissaient plus grandes comme à travers un verre de loupe, et si voisines que de Godhaab où j'étais j'en comptais à quatre lieues de distance toutes les pierres et les creux remplis de glaces. Quelque temps après la scène changea de face, et ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures, où se représentèrent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles et leurs pavillons, des châteaux antiques et ruinés avec des tours renversées, des nids de cigognes et mille fantômes semblables, que les nuages peignent souvent à l'imagination, mais qui, s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes d'apparitions, l'air est ordinairement clair, mais cependant chargé de vapeurs subtiles, comme dans un temps chaud et pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre l'œil de l'observateur et les îles de Kokernen, celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un verre convexe; et communément deux heures après, il s'élève un léger vent d'ouest qui ramasse les vapeurs et les condense en un petit brouillard avec lequel se perdent et disparaissent ces jeux de la nature. »

Crantz termine cet article intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du temps, qu'il a suivies durant une année entière.

L'hiver de 1761 fut extrêmement doux et d'un temps variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venait du midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point sur la mer. Ce temps fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige et d'une pluie froide.

En septembre, le vent fut d'abord nord-est, le temps clair et chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur où le soleil ne donnait point. Ensuite le vent tourna vers le sud, et le temps fut d'une chaleur calme et très-pesante, puis le vent au sud-ouest avec de la pluie; enfin une rude tempête du sud et puis du nord. Alors la terre fut gelée, sans pouvoir dégeler au soleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce.

En octobre, vent du nord-est avec la neige, qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux et froid, puis la neige épaisse de quatre doigts, qui séjourna avec un temps très-mauvais venant du sud.

Au commencement de novembre, le vent du nord-est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, et les liqueurs au dehors. Le fond des baies charria des glaces, et l'eau de la mer se gela.

Cependant le soleil était si chaud durant le jour, que la neige disparaissait devant ses rayons. Ensuite le vent fut au sud, accompagné de grésil, puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au sud.

En décembre, tout fut couvert de neige. Après un temps d'orage et d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il n'en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un temps doux et de vents de sud-est; et l'année finit ainsi.

Le mois de janvier commença par des vents de nord et de nord-est, qui annoncèrent les grands froids de bonne heure, et charrièrent des glaces du fond des baies dans la mer. Ensuite le temps s'adoucit, la neige vint entremêlée de froids secs qui ne duraient que cinq ou six jours.

En février, même temps à peu près, mais bientôt suivi de grêle et de verglas; puis un temps doux, avec un peu de neige, puis le dégel et la grêle, avec les vents d'est et du midi; enfin le froid et la grêle tout ensemble.

Tout le mois de mars fut un printemps précoce; et la saison, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents du sud, d'est et de nord-est, mais qui se calmaient durant le jour. On s'attendit à un mois d'avril froid, et à voir flotter les glaces par les vents du sud et d'orient.

En avril, le vent de nord-est amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent supportables, puis

un temps de grêle avec un vent de sud-est. On commençait à se passer de feu ; mais, vers la fin, le froid reprit très-vivement et se soutint, quoique le vent d'est amenât le dégel.

Au mois de mai, le dégel fut interrompu par la gelée et de grandes neiges : ensuite des jours chauds et des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On sema les jardins. Vint ensuite un temps de neige froide, avec des vents de sud-ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent du nord-est, et le mois finit par les brouillards et la grêle qui vinrent du sud-ouest.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent du midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphyr de l'été.

L'auteur observe à la fin de ce journal, que dans le Groënland il règne la plupart du temps un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les îles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer, ou tout au contraire la mer est agitée et la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre qui règnent dans le beau temps changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que, dans les plus rudes hivers, il y a des vents du midi qui amènent un temps doux et de la grêle. C'est ce qu'on voit surtout à Disko, et plus loin dans le nord. Ces vents du sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes et les animaux, en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, parce que la grêle et la neige fondues au dégel se regèlent d'autant plus vite dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus susceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du midi souffle constamment au pôle arctique, il devrait y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groënland, qu'il y en a très-peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces et les neiges brisées et fondues tombent et se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever et déraciner sur les rochers, qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nus et décharnés de la terre végétale et vivante. Ce qui lui reste de moëlle et de sève n'est qu'une légère couche d'argile, de sable ou de tourbe. Cette argile, qui couvre les environs de Godhaab, est d'un bleu pale, mêlé de sable sans suc et sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espèce plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral sem-

blable à l'argent, et la vertu de résister au feu. Ici l'argile est mêlée d'un sable fin et léger, très-luisant ; et cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là, c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argile; ce sable d'un beau blanc, comme des perles, est extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groënland tirent sur le gris ou le brun, et sont mêlées de quantité de pierres; mais produiraient beaucoup de choses si elles étaient engraissées.

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mélange de coquilles de moule, de sable et de gravier; mais elle n'est pas bonne à bruler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse et d'herbes séchées, et quelquefois de débris de pierre et de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, et partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des pétoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages des moules, ferait supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraissé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'est que la meilleure espèce de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés des petites îles désertes et de rochers presque nus, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, et déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre

qu'il y avait sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse et du gazon dans son temps; ces végétaux, nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens, et d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cime des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu et une belle flamme.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guère dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matières que renferment ces rochers par celles de leur surface, et par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pôle sont moins hautes que celles des environs de l'équateur, elles ont aussi moins de neige et de glace, surtout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés, on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces et les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartier de roche, qui, se brisant dans

leur chute, paraissent être au pied de la montagne les ruines d'une ville démolie. C'est là qu'on pourrait découvrir les matières qui ont servi à la formation de ces montagnes : mais il est extrêmement dangereux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front, malgré le froid excessif, en sautant et roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou ; soit parce qu'un naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chute continuelle des quartiers, que leur poids et leur pente entraînent des sommets dans les précipices ; aussi ces rochers rongés par les siècles et les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute espèce dans leur sein. Les rochers qui sont sur les côtes ou dans les îles de la mer, ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, et polis par l'agitation et l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont guère plus d'un pied et demi de largeur, et sont creusés dans une direction perpendiculaire. On y trouve du spath, du quartz, du grenat, du talc, et d'autres pierres composées de substances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est le grès : les veines ou lits qu'on y remarque ne sont guère parallèles à l'horizon, mais constamment obliques.

La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure gris-blanc, composée en partie de gravier, et en partie d'argile, ou même de sable comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguiser très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espèce qui contient des grains brillans, et qui se coupe en tranches comme l'ardoise. Les Groënlandais tirent du midi de leur pays une sorte de pierre à aiguiser, d'un sable ou gravier rouge et fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, et peut s'employer dans les édifices.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs et blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvert de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, et d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà et là des carrières d'une pierre brune assez fine, que les eaux minent et fendent en gros quartiers. On trouve dans le creux des rochers des spaths de toutes couleurs, et quelquefois de très-brillans. Les Groënlandais vont chercher sur les côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche à demi transparente; elle est aussi fragile que du spath,

mais si tendre, qu'on pourrait la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents : ils trouvent encore au midi de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, et qui ressemble à la poudre de cheveux quand on le coupe.

Le Groënland a plusieurs sortes de pierres à l'épreuve du feu, comme le glimmer ou mica blanc, noir ou gris; mais on ne peut pas le tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

On y trouve en plusieurs endroits, et surtout à Bals-Fiord, une pierre tendre dont on fait la vaisselle. Elle est contenue dans des lits étroits et profonds entre les rochers. Il y en a une espèce (c'est la meilleure) d'un beau vert de mer, rayée de rouge, de jaune, et d'autres couleurs; mais ces raies ont rarement quelque transparence. Cette pierre se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais quoique fort tendre, elle est compacte et très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, et qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs, cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce et grasse au toucher comme le suif ou le savon : lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant et le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, et prend de la consistance au feu.

Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groënlandais en font des ustensiles et des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustensiles est plus saine et de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle en Danemark, où elle est très-recherchée, même dans les meilleures maisons. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland que l'amiante : son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure et polie, comme une pierre à aiguiser; mais, si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie et trempée dans l'eau chaude, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, et l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singulière est, comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive et de savon, blanchit ce linge loin de le consumer. Les anciens brûlaient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares et les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il servirait très-bien de mèche

pour les lampes, si l'on avait soin de le nettoyer et de le peigner. Mais les Groënlandais n'ont pas tant d'industrie, et se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiante, qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la nature a voulu qu'ils vécussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute, tandis que notre luxe les leur envie. « J'ai vu dans leurs montagnes stériles, dit Crantz, du jaspe, soit jaune, soit rouge, avec des veines d'une blancheur transparente, et des grenats de couleur foncée. »

On y trouve aussi du quartz et du cristal en grandes pièces. Il y en a de jaune et noir, tirant sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale, et réfléchit tantôt du jaune et tantôt du bleu.

Quant aux minéraux et aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groënland ; mais quand bien même on pourrait pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il serait impossible d'exploiter ces mines faute de bois, et d'ailleurs la dépense excéderait le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de cuivre. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le vert et le

bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre. On en trouve quelquefois dans la pierre calcaire sous forme de vert-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlandais ont trouvé çà et là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids et au brillant ils prenaient pour de l'or; mais, à l'essai, ces pièces se sont trouvées de cuivre.

On rencontre aussi des marcassites au Groënland : elles ressemblent au cuivre, et jettent des étincelles quand on les bat avec le fer; communément elles sont plates et carrées, quelquefois plusieurs unies ensemble.

On ne croit pas que les Groënlandais aient du nitre, de l'alun, ni du vitriol, quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matières dans une source minérale du midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, et à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groënland ; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise, et beaucoup plus de noire, que la mer y aura sans doute entraînés des volcans de l'Islande.

Quels végétaux peut-on attendre d'un pays où la nature se refuse à tous les vœux et les efforts des hommes, où la terre et la mer semblent défendre d'aborder et d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol, ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais

un passage aux voyageurs? Car le Groënland n'est pas même un chemin sûr pour aller au pôle, fût-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre et glace, et où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse et d'herbe, productions de quelques marécages? Les coteaux les moins escarpés qui retiennent une légère portion du sable et de la terre que les torrens de pluie et de glace entraînent des montagnes, les îles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de sève et d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines et ces îles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyères et des buissons. Encore cette verdure est-elle courte et maigre, en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant, autour des cabanes et des tentes des Groënlandais, les sables que la mer a jetés ou laissés sur le roc, nourris du sang et de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quantité d'herbe épaisse et fine, mais qui n'est ni si haute ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit et sèche en très-peu de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de trêve à la terre.

En vain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine et de l'orge. La paille ou le tuyau crois-

sent assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, et jamais à la maturité, même dans les temps et les lieux les plus chauds du Groënland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison que le pays ne peut avoir aucune production des jardins ; car à la mi-juin, où l'on plante, la terre est encore gelée par-dessous ; et, dès le mois de septembre, le froid y reprend et gèle la surface. Il faut donc tout arracher ou le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade et les choux ne peuvent se transplanter, et restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groënland aussi bien qu'ailleurs, et quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeon, mais qui sont bons à manger, même verts. Du reste, rien ne vient et tout périt sur pied ; encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents du nord et des branchages ou bois flottans que la mer charrie et jette sur ses bords.

Il croît dans les rochers une espèce de jonc dont les Groënlandais font des paniers ou des corbeilles, et une graminée parmi les graviers, autour des habitations. C'est de cette herbe que les Groënlandais mettent dans leurs souliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds des incommodités de la glace et de l'humidité.

La verdure la plus commune dans le Groën-

land est la mousse. « Un jour que j'étais assis sur un rocher, dit Crantz, j'en comptai plus de vingt espèces autour de moi, sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse, qui est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes des cabanes. »

Une espèce de mousse dont les fibres ont une palme de longueur, et sont serrées entre elles comme celles des champignons, tient lieu d'amadou et de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *lycopodium*.

La mousse des rennes est abondante, et nourrit quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Un autre lichen est encore d'une plus grande ressource; car on le mange, dit-on, comme du pain, de même qu'en Islande. Ces deux sortes de végétaux sont d'abord désagréables à la bouche; mais quand on en a mâché et avalé, ils laissent un goût de seigle qui plaît. Le Groënland produit des champignons et des mousserons. On y voit des genévriers qui restent toujours fort bas, quoique la graine soit plus grosse et plus forte qu'en Europe.

Le Groënland produit trois espèces de saules; mais toutes sont arrêtées par le froid à la surface de la terre, et ne s'élèvent guère au-dessus. Des myrtilles, des ronces, la camarigne, offrent leurs baies aux Groënlandais, qui en mangent et en conservent pour l'hiver. Le bois de ces arbustes sert à allumer du feu.

Les bouleaux nains, qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor, et ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant, sur les côtes méridionales du Groënland, où le soleil est plus chaud et séjourne davantage, les arbrisseaux, et surtout les aunes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés, qu'on en fait peu de commerce; de sorte que ce bois, très-commun au Groënland, y est en même temps fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Le sorbier vient très-aisément dans ce pays froid, et y produit en abondance de ses fruits âpres et durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groënlandais ont appris des Européens à faire cuire et à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, et qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais, quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir partout en allant au nord, et semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride et nue.

Les autres productions végétales sont : l'oseille, qui est très-commune : les Groënlandais, très-peu frugivores en général, recherchent et mangent

cette plante; le capillaire, le pied de lion, le mouron, l'anserine. L'angélique, très-haute et très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus chaud : les Groënlendais en mangent la tige et la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général. La bistorte, dont on mange la racine, parce que c'est un amer astringent; l'œillet de montagne, d'une odeur agréable, mais faible; la consoude, l'érysimum, la prêle ou queue de cheval, la petite fougère: la grande fougère; on en prend comme du tabac; elle fait moucher. La petite gentiane, la scabieuse des bois, le cresson alenois, la pédiculaire, la pyrole, la livèche, qui se mange avec sa racine : son goût approche du céleri. La lysimachie à fleur blanche, la tormentille, la quintefeuille, diverses renoncules, le serpolet, le pissenlit, la saxifrage blanche, le petit trèfle, la véronique à fleur bleue, la violette blanche et la bleue, qui n'ont aucune odeur.

La plante la plus commune et la plus utile est le cochléaria : c'est le souverain remède contre le scorbut. La nature l'a mis au Groënland à côté du mal. On l'y trouve abondamment partout où la terre est engraissée de la substance des phoques et de la fiente des oiseaux. Il croît fort vite, et si aisément, qu'on en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul

hiver. La semence en tombe sur la terre en automne; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printemps, on la cueille avant les grands froids, et on la garde tout l'hiver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paraît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons, et surtout en salade; car, loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le cochléaria du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît quand il est fraîchement cueilli : cependant lorsqu'on en mange beaucoup le soir, il trouble le sommeil; ce qui prouve que, comme il abonde en sucs échauffans et stimulans, il doit faciliter la circulatioa du sang. « Toutes les fois, dit Crantz, que je me suis senti dans l'hiver quelques symptômes de scorbut, par le défaut d'exercice; comme une certaine mélancolie, de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, une chaleur ou une oppression de poitrine, et d'autres semblables incommodités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée; une poignée de cochléaria, jetée dans un verre d'eau froide, m'a délivré promptement de tous ces maux. » C'est un antidote universel pour les Groënlandais; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux dont la production tire quelque substance d'ordure et des immondices de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuses que celles de la terre, surtout au Groënland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre : car les pluies roulant dans l'Océan tout ce qu'il y a de germes sur les montagnes, le fond des mers, s'il venait tout à coup à se découvrir, offrirait peut-être, en certains endroits, un aspect moins aride et moins effrayant que celui des terres du Groënland. Ces sables, profondément cachés, que le flot et le flux battent et remuent sans cesse, ne sont pas sujets aux frimats, et ressentent sans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépose elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit. Cet élément si terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans son sein, crée et produit aussi ces végétaux dont il nourrit la plupart des animaux qui l'habitent, puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes et ces campagnes toujours vertes, que l'imagination des poètes nous fait voir dans le palais de Thétis, ne sont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richesses que la nature recèle et conserve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la mer a ses gazons : on en trouve sur les côtes du Groënland qui sont hérissés d'une herbe longue et rameuse, mais dont les nombreuses racines servent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces

racines s'attachent aux rochers et s'entortillent autour des pierres et des moules, par tant de nœuds et de replis, que les tempêtes qui brisent les vaisseaux ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de gazon. Il y a des plantes marines qui croissent auprès des côtes : « J'en ai compté, dit Crantz, plus de vingt sortes, depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un pied. » Plus on avance dans la mer et plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve sont longues et larges. Les unes et les autres, celles qui sont loin ou près de la terre, sont couvertes d'une multitude d'animalcules ou d'insectes presque invisibles ; mais avec la différence qu'on ne reconnaît ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espèce de pellicule qui ressemble à la cosse des pois ou des fèves, et qui est remplie de petits grains noirs : mais comme l'observateur déjà cité n'a jamais vu de grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclut qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, et qu'elle tire son germe reproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chêne ; mais les gazons de mer qui croissent loin du bord, ont à peu près la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'en-

trelacent par le mouvement des vagues, comme la corde d'un câble, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long; tout-à-fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux ou trois brasses, sur un pied et demi de largeur. Une autre espèce de ces longues plantes a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la première un sel très-fin en longs filets, et sur la seconde, une espèce de sucre. C'est vraisemblablement le *fucus saccharin* que les Islandais mangent avec du beurre. Les brebis la broutent en hiver, et les Groënlandais, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore une espèce de feuille rouge et verte, fort tendre et rafraîchissante, qu'on y mange en salade pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est surtout dans l'histoire d'un pays aride et désert comme le Groënland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la nature y dérobe aux outrages de l'hiver; et quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir.

CHAPITRE II.

Bêtes, oiseaux et poissons.

Le Groënland, cette terre marâtre, a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre; lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir et le vêtir, que la chair et la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier et meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers et des besoins communs, mais surtout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés et coupés par les glaces et les eaux, auront sans doute bientôt réunis et fait passer d'un état d'hostilités passagères à la stabilité d'une paix que semble commander et maintenir un genre de vie laborieux, pénible et misérable. Les Groënlandais, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains et sanguinaires; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, et de ces hasards imprévus et inévitables où nous jette malgré nous la nature. Le Groënlandais est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains et

des fruits; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes : car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland; ils y sont toujours blancs, et non pas seulement en hiver comme dans la Norvège où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espèce féconde, qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse et même assez grasse au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe et d'un lichen blanc, qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent; mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis; car les Groënlandais ne font aucun cas du lièvre.

Le renne habite les contrées boréales de l'un et l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groënland : timide et fuyard, il sent le chasseur avant d'en être aperçu, surtout quand le vent souffle et vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une génisse de deux ans. Tandis qu'ils ont le bois encore tendre, leur poil est comme une laine douce, qui tombe bientôt. Ce poil renaît d'abord très-court; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince et ne vaut pas grand'chose. En automne, il rengraisse et sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson dans son *Histoire naturelle du Groën-*

land, que tous les animaux du nord supportent mieux les extrémités du froid et du chaud, gras et fourrés en hiver, légers et secs durant l'été. Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons; et dans l'autre, ils creusent sous la neige et cherchent les lichens sur les rochers.

Il y avait jadis beaucoup de rennes à Bals-Fiord; mais les Groënlandais les ont réduits par une chasse qui était une sorte de battue. Les femmes et les enfans gardaient une certaine enceinte de terrain, et dans les intervalles qu'ils ne pouvaient occuper, ils dressaient des troncs d'arbres couverts de tourbe, et assez approchans de la figure humaine pour imposer à des animaux peureux; puis ils poussaient les rennes dans des défilés et des passages étroits, où les hommes les attendaient et les tuaient à coups de flèches: ou bien les femmes les relançaient vers les bords de quelque baie, d'où les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouraient sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés. Mais depuis que ces peuples ont des balles et de la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en ont beaucoup éclairci l'espèce; car ils préfèrent cette chasse à toute autre, et passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hiver une fourrure distinguée.

Les renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à-fait de la même forme au Groënland que dans les pays plus méridionaux. Assez sembla-

bles aux chiens par les pieds et la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns blancs; ils changent rarement de couleur, et quand l'espèce bleue commence à muer, elle devient pâle et n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, et lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes groënlandaises à barbotter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau pour voir s'il y a quelque chose à prendre, et sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanières dans les fentes des rochers; mais les Groënlandais connaissent plusieurs manières de les y attraper: ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, et la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige et rempli de mets friands pour le renard; quand il vient manger, le Groënlandais caché dans une hutte de neige, serre le lacet, et l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans

d'autres piéges, et tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès et couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groënlandais trouvent un double profit à prendre des renards; car, outre la peau qu'ils vendent fort cher, surtout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme : mais il y en a partout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs et voraces comme lui. Dans le Groënland, ce sont les ours qui sont féroces et méchans. Ils ont la tête étroite et oblongue comme le chien, et l'on dit qu'ils aboient tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long est doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs : on en voit souvent de six à neuf pieds de long; leur chair est blanche et grasse, d'un goût de mouton, et fort au gré des Groënlandais. La graisse d'ours est très-bonne pour apprêter le poisson; celle des pattes est employée dans la médecine. Cet animal court sur la glace après les phoques et les baleines mortes, il attaque les plus grands phoques, mais ces monstres se défendent vigoureusement, et viennent à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, et non content de se tenir en défense, ose affronter entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau de pêcheurs, et souvent plus d'un Groënlandais perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi

sur les eaux, il plonge et nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, en mange les œufs; et si la faim le presse, il dévore les hommes et déterre les cadavres. En hiver, il se claquemure dans les crevasses des rochers, ou s'ensevelit dans la neige jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa tanière. C'est alors qu'alléché par l'odeur du phoque, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groënlandais. Mais ceux-ci criant aussitôt après l'ours ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent et le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours noirs dont la peur exagère la taille jusqu'à leur donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groënland à l'Islande par les glaces.

Les Groënlandais n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espèce de chien de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours et le renard aboient dans le Groënland, en revanche le chien y hurle et grogne. Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piège. Mais aussi l'homme

l'emploie, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groënlandais attèlent à ces sortes de voitures depuis quatre chiens jusqu'à dix, et vont dans ce brillant équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens pour peu que la faim les y pousse; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Il n'y a point de troupeaux à laine au Groënland. En 1559, un prédicant y transporta du Danemark trois brebis avec un bélier; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits chaque année. De Neu-Hernnhut, où cette race avait été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à Lichtenfels pour y provigner. Ce sont deux maisons de la mission des frères Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, et chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare et courte, puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, et puisqu'on a tiré d'un seul bélier vingt livres de suif et soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne et si délicate, qu'on la mange avec plaisir et sans en être incommodé. Les nouveaux missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, surtout depuis que les

rennes sont devenus rares. Ils auraient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons sur la petite plaine qui est autour de leur maison de Neu-Hernnhut, mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seraient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groënlandais, et maintenant abandonnés : il faudrait le faire venir par eau, et ce serait avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenait autrefois des vaches à la colonie de Godhaab; on s'en est défait, parce qu'elles coûtaient trop de dépenses et de soins. Il serait moins dispendieux d'y élever des chèvres et des cochons, mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandais, soit en pillant leurs provisions, quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces comestibles pouvaient être pour la subsistance des hommes.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun est celui qu'on appelle *la perdrix du nord*, ou *le lagopode*, qui ne fréquente guère en effet que ce climat froid et les glaces

des Alpes. Nous l'avons déjà décrit. Il est blanc en hiver, et gris en été; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printemps et l'automne pour en prendre de nouvelles ; il ne lui reste de gris que le bec et le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes, où il trouve des camarignes dont il mange les baies et les feuilles. Le bouleau nain et divers lichens à tige servent aussi à sa nourriture : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid; mais lorsqu'elle est trop abondante en hiver, il se rapproche des bords de la mer, où les grands vents, balayant les rochers, lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes, toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent et le mangent alors qu'il est le plus gras et d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance; entre autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid, perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids il remplit et gonfle son jabot de nourriture, et va s'enfoncer sous un lit de neige, où il vit et végète, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du nord pouvaient se sustenter à si peu de frais, on ne les verrait pas tout l'hiver voler en troupes, et chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet

esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au lieu de se percher sur les branches ou sur les pierres qui couvrent des piéges qu'on leur tend, elles vont se jeter dans le piége même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête du trou. Dès que le chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'oiseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une aile tremblante jusqu'à ses pieds et sous sa main. On les voit pourtant en hiver se tapir sur la neige pour se cacher, comme si cette saison leur donnait plus de jugement qu'elles n'en montrent en été : ce ne serait pas au reste la seule espèce de créatures en qui l'on verrait plus de génie durant le froid que pendant les grandes chaleurs. Combien d'auteurs écrivent des pages brûlantes dans les temps de glaces, et des phrases sèches et froides durant les ardeurs de la canicule ! Quant à l'oiseau du nord, dont tout l'instinct se borne à pourvoir à ses besoins, Crantz croit, en pieux missionnaire, que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espèce stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée à l'attention qui lui manque pour se dérober aux oiseaux de carnage, dont il serait la proie : durant l'été, le peu de plumage qui lui reste est d'un gris de

la couleur des rochers, et dans l'hiver, il est blanc comme la neige; de sorte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix de la place qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser pour ainsi dire de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pousser si loin le système ou la manie des causes finales ? Quand la nature et son auteur ont voulu que les hommes, les monstres et les oiseaux carnassiers véeussent et peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtrière. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, et qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Cependant Crantz, dont le zèle cherche partout des traces de l'esprit immortel et conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnaître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce que sont les semences de vie et de mort de tous les individus, et la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourrelet épais et revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage missionnaire, que ce

duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entièrement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole et nage tour à tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvait partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paraît si vif et si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur deux heures après qu'il est devenu captif.

Le Groënland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité, dans la belle saison, par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure pour les attirer et les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant et plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête, qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif et vermeil. On peut l'apprivoiser et le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe et

le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête, à quatre-vingts ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groënland est le hoche-queue, que les Norvégiens appellent *fleensquette*, et les Gascons *batticouette*. Il se nourrit de vers. Les Groënlandais prétendent que la plupart de ces oiseaux habitent, pendant l'hiver, dans les trous des rochers; mais il est probable qu'au nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fidèles messagers du soleil, qu'ils devancent au printemps et suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groënland des pigeons et de la volaille, mais ils sont d'une trop grande dépense. Il serait plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hasardaient trop avant dans la mer, et ne risquaient d'être emportés par les vagues dans les gros temps.

Quoique l'espèce volatile soit rare et peu nombreuse en ces climats stériles et glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proie : mais c'est qu'ils vivent de toutes les espèces d'oiseaux, amphibies, terrestres ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé dont les ailes déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle, veille du haut des rochers sur la terre et sur les eaux, et sitôt qu'il voit quelque proie s'é-

lever de l'un ou de l'autre élément, il fond sur elle et l'emporte en son aire. Quelquefois même il enlève avec ses serres un jeune phoque qui se joue sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris ou tachetés comme certaines poules blanches, et avec le harfang, espèce de grande chouette blanche. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proie, et vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groënlandais sont infestés par des nuées de corbeaux considérablement plus grands que les nôtres, et qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent et dévorent quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent et laissent tomber sur les rochers pour les casser : mais s'ils ont grand faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée, c'est pourquoi les Groënlandais les prennent dans des piéges ; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espèce d'inquiétude, et faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de sud et de tempête.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groënland, autant la mer en abonde. Les oiseaux qui vivent sur cet élément, ont généralement les jambes placées et retirées en arrière ; ce qui les rend pesans pour marcher, mais très-propres à nager : car les

rames doivent être au bout et non au milieu du bateau. Le plumage épais et serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir et chair, et à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, et les aide en même temps à se soutenir sur l'eau, parce que cette manière d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent et volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes dont la position est destinée, ce semble, par la nature à leur faire éviter les dangers et franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sur leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de mailles qui leur couvre la poitrine et les flancs. Il y a de ces oiseaux qui ont trois doigts au pied, d'autres en ont un quatrième de plus, mais très-court. Il y en a dont les ailes courtes exigent qu'ils habitent plus souvent l'eau que l'air, et les disposent mieux à nager qu'à voler.

Parmi les mouettes, le *nedlernak*, ou l'oie sauvage, qui est grise, est plus connue encore dans les pays les plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs et nourrir ses petits, puis en hiver elle retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu, viennent les nerdlek ou bernaches, qu'on appelle aussi oies d'Ecosse, qui sont de couleur gris-cendre, et à gorge noire.

Parmi les canards, il n'en est point de plus

beau ni de plus utile à l'homme que le mittek ou l'eider que nous avons déjà décrit. Sa chair supplée aux meilleures viandes : singularité d'autant plus remarquable, que la plupart des oiseaux de mer ont un goût désagréable d'huile et de poisson : son duvet sert à garnir des vestes aux Groënlandais, et même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de juin et de juillet. Le duvet de leurs nids est mêlé d'ordure et de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette, de façon que ce qu'il y a de sale et de pesant touche et passe à travers le crible, et qu'il ne reste au-dessus que la plume fine et légère.

Une autre espèce d'eider est le *kingalik*, canard à tête grise, remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune orangé. La femelle en est brune et le mâle tout noir, excepté les ailes qui sont blanches et le dos marqueté de blanc. Ces deux sortes d'oiseaux sont plus grands que le canard ordinaire. Il en paraît très-peu dans l'été, qui est la saison de leurs amours. Mais en hiver on les voit par troupes, dès le matin, voler des baies vers les îles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire des coquillages; et le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent et baignent les

îles, et rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, surtout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, et l'on va les pêcher sur des canots. Ceux qui ne sont que blessés plongent au fond, et ne reviennent guère sur l'eau.

Les Groënlandais appellent *tuglek* l'imbrin (*colymbus glacialis*). Il est de la grosseur d'une oie. Ses plumes sont blanches sous le ventre, et d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son cou est vert, avec un collier rayé de blanc : son bec est étroit et pointu, épais d'un pouce et long de quatre. Il a deux pieds de longueur de la tête à la queue, et cinq pieds environ les ailes déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arrière; il a les pieds palmés, avec un ongle ou sorte d'ergot très-petit.

L'oiseau le plus approchant de celui-là est celui que les Groënlandais appellent *esarokitsok*, nom qui signifie *la petite aile*. C'est le grand alque ou pingouin (*alca impennis*). En effet, il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, et si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté, ses pieds sont si loin de l'avant-corps et si penchés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout ou marcher.

Après la petite aile, vient *la courte langue* ou l'*okeitsok*, qui est le cormoran. Les Groënlandais l'appellent *okeitsok*, parce que n'ayant presque

point de langue, il garde un silence éternel. Mais en revanche, il a la jambe et le bec si longs, qu'on pourrait l'appeler *la cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, et les avale tout entiers, quoique d'un pied et demi de long, et même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans et très-vifs couronnés d'un cercle jaune et rouge.

L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'okeitsok, est le plongeon loum *(colymbus arcticus)*. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, et garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'été*, parce que les Groënlandais ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet avant-coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres oiseaux de mer, dont le Groënland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, et les Groënlandais veulent peindre ce cri par le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau temps, selon que le ton en est rapide et rauque, ou doux et prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groënland *akpa (alca pica)*, a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un noir de charbon, et le ventre blanc. Cette espèce se tient en troupes bien avant sur la mer,

et n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient un si grand nombre, que les eaux qni coupent les îles d'alentour semblent couvertes d'un brouillard épais et noir. Les Groënlandais les tuent avec leurs javelots ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir ni voler. On s'en nourrit durant les mois de février et de mars, du moins à l'embouchure de Bals-Fiord; car ils ne se trouvent pas indifféremment partout. Leur chair est la plus tendre et la plus nourrissante qu'il y ait parmi les oiseaux de mer, et leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

Les Groënlandais appellent oiseau des courans *l'alca alle*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'akpa, si ce n'est qu'il a moins de volume et le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hiver, comme le reste du corps.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le perroquet de mer (*alca arctica*). Il a le bec et la serre larges d'un pouce, si crochus et si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, et l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groënlandais connaissent un autre perroquet de mer qu'ils appellent *kallingak* (*alca cirrata*), tout-à-fait noir, et gros comme un pigeon.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parce qu'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau de glaces*, parce qu'il y habite toujours, est l'ortolan des neiges; il n'est pas plus grand qu'une grive, et du reste a le plumage de l'akpa. Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de pétoncles.

On trouve dans la mer du Groënland le bourguemestre, le rahtsherr, le mallemukke, le struntiager, le tartaret ou mouette ordinaire, l'imerkoteilak ou l'hirondelle de mer *pierre-garin*, que nous avons déjà décrits en parlant des oiseaux du Spitzberg.

Le mallemukke approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingts lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour rattraper les débris de nourriture qu'on en jette; et quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Comme la plupart de ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hameçon au bout duquel ils accrochent un poisson, tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tartarets font leurs nids par troupes sur la cime des rochers les plus escarpés; et si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils voulaient faire peur aux gens, et les éloigner par ce bruit affreux.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le

nord et le sud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandais, qui vivent dans ces cantons reculés du nord, où les Européens n'ont point de colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables; ils sont si familiers, qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groënlandais dans la consternation; car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du nord, qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

De quelle manière la nature pourvoit-elle à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques? Sans doute, c'est la mer qui les sustente tous; s'ils n'étaient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verrait point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

C'est vraisemblablement à la rigueur des frimats que la plupart des oiseaux engendrés dans les terres du nord, doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes substances: les canards se nourrissent en général d'herbes marines; d'autres oiseaux de mer mangent de petits poissons qu'ils dépècent

avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes ailes qui ne les empêchent pas de plonger, et d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouettes, ne pouvant plonger avec leurs grandes ailes et leurs longues queues, se nourrissent de petits poissons qu'elles enlèvent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment et reviennent emportant leur proie; mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces espèces voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables, comme certains oiseaux de terre, qui dévorent d'autres oiseaux. La mer, qui fournit aux mouettes et aux canards des végétaux et des poissons, les garantit en même temps des incursions des vautours et des monstres qui dépeuplent la terre et les airs.

Quant à leurs œufs et à leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la manière dont ces oiseaux se dérobent à la voracité des hommes et des animaux. D'abord, ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits et profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais, s'ils étaient tous aussi précautionnés, les Groënlandais ne mangeraient guère de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norvégiens pour se glisser par une

corde dans les précipices et les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des îles ou sur des rochers à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissaient en très-peu de temps un bateau d'œufs d'eider, dans les îles qui sont autour de Bals-Fiord, et qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds; mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins sont verts, quelques-uns jaunes ou gris tachetés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les pond, que ne le sont ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule ou l'enveloppe de dessous; ils ont le jaune rougeâtre. Celui des œufs de la mouette est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus considérable que dans les autres œufs qui ne sont pas non plus aussi gros; le jaune le plus rouge est bien le plus gros, mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

L'histoire naturelle du Groënland est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les îles et les marécages dont ce pays septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'O-

céan, et c'est bien là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est le lieu où l'on vit, les Groënlandais appartiennent plus à l'élément qui les nourrit, qu'à celui qui les voit naître, puisqu'ils ne pourraient subsister sans les ressources de la mer. C'est donc par la pêche qui se fait dans le Groënland, que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe à laquelle il fournit une branche importante de commerce : ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire, nous donne le superflu. Le nord est en même temps le rendez-vous des habitans des mers les plus nombreux et les plus rares, les plus petits et les plus gros ; car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux espèces, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng et la baleine ? Le nordcaper dévore les harengs par milliers, et en détruirait l'espèce, si l'instinct ne les avertissait de se dérober sous les glaces aux poursuites de leur ennemi. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraissée et repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces et aux premières ardeurs du soleil, elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'Océan, vers les climats les plus doux ; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan et d'autres poissons voraces, qui, poursuivis par le nordcaper et d'autres monstres marins, chassent à leur tour les harengs vers les côtes et les baies où les monstres de mer ne peuvent avancer, à

cause de leur pesante grosseur. C'est là que le hareng, échappé à tant d'ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie entièrement opposé, ce semble, à celui de la nature, c'est l'habitant des climats tempérés qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandais, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains règne souvent dans un pays où l'on ne sème ni ne recueille, tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourraient défricher et cultiver des landes et des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland affronter les glaces flottantes, et s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng et la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du ciel pour les peuples du nord, qui, non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng et de la morue. La Norvège, pays très-pauvre, et qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre

que les Hollandais, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Bergen, six cents tonneaux de morue salée et de morue sèche, sans compter plusieurs vaisseaux de poissons plus petits. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit que, dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cents bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, et dans une seule prise, en rapporter dix mille tonnes.

Cependant croirait-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que les nordcapers et les grands poissons en dévorent? Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espèces comestibles, qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que plusieurs des petits poissons se retirent au milieu des rochers, où les pierres et les herbes préservent leurs germes; c'est là qu'ils restent à l'abri de tous dangers, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil et la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphyrs. Rassemblés ainsi dans les baies dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, et se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussitôt une plus abondante à faire; tant la nature est prompte à remplir les

vides dans cette mer, qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espèce y naisse dans son temps, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. « Mais, dit très-bien Crantz, c'est la prodigalité même de l'Auteur de la nature qui nous rend insensible à ses bienfaits, et l'habitude de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, fait qu'on en jouit sans s'en apercevoir. »

C'est surtout au nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que la nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre par la fécondité de la mer. C'est là qu'un naturaliste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de connaître, non-seulement les formes et les espèces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables, mais aussi le caractère, les propriétés, l'industrie et l'instinct de ces animaux stupides et muets! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation et de vie, qui s'étend et se développe dans les habitans du vaste Océan, depuis l'insecte imperceptible aux yeux jusqu'à l'énorme et prodigieuse baleine! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le kraken, ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occupe, jus-

qu'à l'inconcevable zoophite, cette production animale et végétale de la mer!

Mais, continue Crantz, cette étude demande l'homme tout entier, et le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complète d'un missionnaire, qui n'a ni l'inclination, ni le temps de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des espèces, que bien d'autres côtes du nord situées sous la même latitude. Comme ses rivières ne sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les baies; que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve guère dans tout le Groënland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon et la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse et fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandais prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le temps où le saumon remonte de la mer dans les rivières, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par-dessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin, et laisse le poisson presqu'à sec, ou comme

emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent le saumon avec des filets dans les étangs, mais ils ont toujours besoin des Groënlandais qui vont avec leurs canots soulever et débarrasser les filets d'entre les rochers et les pierres.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque, sans parler du nombre prodigieux que le nordcaper et les phoques en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue, et tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groënland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable et de bas-fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des espèces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norvège.

Le poisson le plus abondant et le plus commun que la mer fournisse aux Groënlandais, est l'angmarset ou lodde (*salmo arcticus*), d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un vert foncé, et le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes, et presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les baies sur des rochers, que la mer en est toute noirâtre et perlée d'une infinité de germes. C'est au mois de mars et d'avril qu'ils paraissent annoncés et trahis par la mouette qui s'en nourrit elle-même. Ils fraient les deux mois suivans; et c'est alors que les Groënlandais en font

leur provision; car, dans l'espace de quelques heures, ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fils de boyau, ensuite ils les sèchent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile; et c'est là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche de gros harengs au midi du Groënland; mais ce sont probablement des coureurs d'une espèce étrangère, qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le pôle. Comme ces poissons innombrables vont par divisions et par colonnes, les uns à gauche sur toutes les côtes du nord de l'Europe, les autres à droite, entre l'Islande et le Groënland, sur les côtes de l'Amérique, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes et baies qui sont autour du cap des Etats; et ce sont là les gros harengs que les Groënlandais prennent quelquefois.

Après l'angmarset, le Groënlandais préfère le kaniok *(cottus scorpius)*. C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau lisse et tachetée de gris, de jaune, de rouge et de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde et large; la bouche grande, et les nageoires larges et piquantes. Il vit toute l'année dans les baies, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hiver, et ce sont de pauvres femmes et des enfans qui le prennent avec des lignes faites

de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue au bout pour les enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est sans doute la couleur ou le brillant qui attire le kaniok. Ce poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, surtout dans la soupe; et si sain, que les malades peuvent en manger.

Le Groënlandais n'a pas d'autre poisson à écaille que le saumon et le sullupangak *(perca norvegica)*. Celui-ci tire son nom de sa couleur; du reste il ressemble à la carpe, fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Avril et mai ramènent aux Groënlandais la pêche du nepiset *(cyclopterus lumbus)*, qui va frayer sur la côte, et se prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais et gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau une écorce épaisse, dure et calleuse, hérissée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe sombre, une chair rougeâtre, qui change et tire sur le vert, quand l'animal est gros; cinq rangs de bosses racornies sur le dos, le ventre et les flancs; près de la tête et sous le collet, une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel est à peu près ce poisson. Sa chair est grasse et molle; elle rassasie bien vîte; cependant, quand elle est

séchée à l'air, l'estomac s'en accommode mieux.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le serpent de mer; d'autres, loup marin; d'autres, ronge-pierre, et les Groënlandais teiarnak (*blennius lumpenus*). Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche et le palais haut et bas garnis de dents. Par leur nature et leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, d'oursins et de moules, dont les écailles et les piquans ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, et le reste du corps mince et terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, et l'on n'en mange guère que séchée au vent.

Cette mer du nord donne aussi des flyndres, mais qu'on pêche rarement. En revanche, les Groënlandais prennent en certaines saisons, avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur, une grande quantité de flétans. Les plus gros ont six pieds de long sur un demi-pied d'épaisseur, et pèsent jusqu'à deux cents livres et plus. Ils ont la peau lisse, blanche par-dessous, et tachetée de brun sur le dos, les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir de paupière; la bouche d'ailleurs peu large,

et les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues, qui rentrent en dedans; la gorge et le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, et ne quitte guère le fond de la mer; on croirait peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme et de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les pêcheurs assurent que, quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vîte qu'ils ne peuvent tirer la ligne, et s'élance avec tant de rapidité, qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût, sa graisse délicate. Les Groënlandais coupent le flétan en petits morceaux, et le font sécher au soleil; tandis que d'autres peuples du Nord le boucanent à la fumée. Les flétans rôdent sans doute d'un endroit à l'autre, car il y a des pêcheries au Groënland où l'on n'en trouve jamais, comme à Fisker-Fiord : mais à Godhaab, on en prend au mois de mai, plus encore en juillet et août, jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin, à Zukkertop, la pêche s'en fait aux mois d'août et de septembre.

Le requin, que l'on trouve dans tous les climats, infeste aussi les mers du Groënland. On y voit de plus le squale très-grand, et la raie. On trouve au Groënland une grande quantité de crabes, de salicoques, de chevrettes, qui naissent sur l'algue-marine, mais qui s'éloignent de la

terre quand elles sont grosses, et vont servir de pâture aux phoques.

On y voit encore l'oursin, qui se défend avec ses épines; et l'étoile de mer, armée de cinq ou six pointes, et pourvue d'une multitude de petites cornes qui sont pour elle le principal organe du tact ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue où pendent et s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles des perles de la grosseur d'un grain de millet.

Le Groënland n'a point de bonnes huîtres; les deux espèces qu'on en connaît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des pétoncles d'un goût excellent; des moules qui ressemblent à des œufs de canard; des coquillages de plusieurs espèces, la plupart enrichis et rayés dans tous les sens des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des cônes pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer, revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des balanites et des anatifes. Partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que de les en arracher. Ce coquillage est blanc, luisant et rayé tout du long, de la grosseur d'une

noix, ouvert en dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charnière, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé par le soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux, et de là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquilles dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent et rongent un navire, sont sortis de cette coquille.

« J'ai trouvé, dit Crantz, sur une vieille moule bleue, grand nombre de coquillages, depuis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à celle d'une lentille. En les examinant avec un microscope, j'ai reconnu que ce qui ne paraissait à l'œil nu qu'une sorte de teigne adhérente à la moule, était une multitude innombrable de petits limaçons. Ils s'attachent non-seulement à d'autres coquillages, mais aux pierres mêmes, et c'est avec tant de force, qu'on pourrait soulever une pierre par ces limaçons qui y sont incrustés. »

D'autres coquillages, des mollusques, et une infinité de crustacés, abondent dans les mers du Groënland ; on y remarque entre autres le tullukauyak (*argonauta arctica*), petit coquillage de trois lignes et demie de diamètre, qui forme une partie de la nourriture de la baleine et du nordcaper.

La baleine, en groënlandais, *ardek*, se tient prin-

cipalement dans les parages de la baie de Disko. C'est là que les vaisseaux européens vont les prendre au mois d'avril, ou qu'ils les suivent jusque sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie d'Hudson. Nous avons déjà décrit la manière dont on prend ce monstrueux cétacé; mais les Groënlandais font aussi la pêche de la baleine à leur manière. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avait des habits sales, ou qui eussent touchés par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperait, ou, fût-elle morte, ne reviendrait plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, et leur affaire est de tenir prêtes les casaques de mer, ou de raccommoder les bateaux qui sont garnis de cuir et de peau. On va sans crainte au-devant du monstre, hommes et femmes, dans des bateaux : on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de phoques, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de peau de phoque, où les bottes, le corps et le capuchon tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de phoques qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer; cet habillement étant une espèce de scaphandre avec lequel

ils peuvent même se tenir debout et marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent et taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle et l'un sur l'autre, pour avoir part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, et cependant personne ne revient de la pêche sans quelque plaie.

Parmi les autres mammifères que la mer du Groënland nourrit dans son sein, Crantz nomme encore le gibbar, *tunolik;* le nordcaper, *keporkak;* le narval, *tugalik;* le cachalot, *nigutilik;* le bielouga, *kakortak;* le marsouin, *nesa;* l'orque, *nesarnek;* enfin les phoques. Ceux-ci sont compris sous le nom générique de *veau marin*, et plus correctement de phoque. Les Groënlandais en connaissent cinq ou six espèces. La première se trouve toute l'année à Bals-Fiord. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes; et quand un Groënlandais porte une de ces fourrures, noires sur le dos et blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, et fait des housses et des ornemens de cheval. Cette espèce s'appelle kassigiak (*phoca vitulina*).

La seconde espèce, *phoca groenlandica*, change de nom comme de couleur jusqu'au dernier pé-

riode de son accroissement. Le fœtus, qui est tout blanc et couvert de laine, se nomme *iblau*. La première année il devient couleur de crême, et s'appelle *attarak;* la seconde, il est gris, et porte le nom d'*atteitsiak;* la troisième, sa couleur est diversifiée, on l'appelle *aglektok;* la quatrième, il est tacheté, ce qui le fait appeler *milektok;* et la cinquième année, il prend le nom générique d'*attarsoak*. Alors c'est un animal fait, de couleur gris-blanc, et la nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs, dont les cornes se regardent. Sa peau roide et forte s'emploie à couvrir des malles eu même des tentes, et quelquefois on en a fait des habits; mais on a soin d'ôter le poil à ces peaux, et d'y laisser un peu de graisse quand on en veut doubler les bateaux. L'*attarsoak* abonde en graisse, et l'on en tire une huile qui, pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse, on fait, dit-on, un baril d'huile et deux pintes au-delà.

La quatrième espèce est le neitsersoak (*phoca leonina*), remarquable par de la laine noire qu'il a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau : mais une chose assez singulière, est une sorte de peau épaisse et velue qu'il a sur le front; l'animal l'abat sur ses yeux dans un temps d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les différentes espèces de phoques qui

abondent le plus dans la mer du Groënland, Crantz place le morse, *auvek*. Cet animal n'ayant, avec ses deux longues défenses, comme l'observe Crantz, que des dents molaires et pas de dents incisives, ne peut guère attraper ni manger du poisson, à cause de ses défenses qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre ou les glaces, que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les moules du sable et des cavernes, et quelquefois à grimper lui-même; car il s'attache et se suspend aux glaces et aux rochers par ces mêmes défenses, élevant ainsi son corps massif et lourd. Il y a des gens qui pensent que le morse vit non-seulement de moules et d'algue, mais encore de chair, parce qu'on le voit prendre à terre des pièces de baleine qu'il emporte sous l'eau; cependant on ne peut rien conclure de ce fait, car les Groënlandais assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau, mais pour jouer en les faisant sauter en l'air et les recevant dans sa gueule, sans les manger. La défense gauche que j'ai vue, poursuit Crantz, avait un pouce de moins que la droite, et celle-ci en avait vingt-sept de longueur, dont sept pouces étaient cachés dans la racine qui est au crâne, et qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesait quatre livres et demie, et le crâne entier vingt-quatre livres. On tuait autrefois beaucoup de morses pour en avoir les dents; mais depuis qu'ils ont éprouvé que l'homme est

le plus dangereux ennemi de tous les animaux, ils sont devenus plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant tous en corps celui qui est attaqué. Il est dangereux, mais il est beau de les voir, quand ils sont blessés, s'efforcer, en plongeant, de renverser de leurs corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mère des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; et les animaux, armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le sauvage fera son arc et ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, et se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce.

Pour revenir des morses aux phoques, on en trouve dans le détroit de Davis une grande quantité des deux premières espèces déjà désignées; mais les Groënlendais n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes et peu faits à la guerre. Quant aux deux dernières espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en juillet de ce fameux détroit, pour y revenir en septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers et des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe

entière qui sort au mois de mars pour faire ses petits, et revient au mois de juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état et fort maigre ; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un temps et une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, et l'on peut les suivre à la piste. On sait qu'ils reviennent d'abord du midi ; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingts ou cent lieues plus au nord. On s'attend à les voir sur la fin de mai à Fredrics-Haab ; au commencement de juin, à Bonne-Espérance, et ainsi du reste, avançant toujours vers le nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours ; les uns restent, les autres vont encore plus loin : mais où ? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparaissent pas sous les eaux, car ils ont besoin de respirer l'air : ils ne vont point en Amérique, puisque ce serait tourner à l'ouest, et que les navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités ; car c'est toujours du sud et jamais du nord qu'on voit arriver les jeunes phoques. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert, de la baie de Disko à la côte orien-

tale du Groënland, où il est certain qu'ils passent; mais est-ce par ce canal au 69e degré, ou par le détroit de Smith au 68°? ou bien font-ils le tour du Groënland par une mer ouverte au nord sous le pôle? Quel que soit leur chemin, ils passent devant l'Islande, et reviennent, par le cap des Etats, à la baie d'où ils étaient partis.

Il n'y a point de peuple à qui les phoques soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groënlandais, puisque la mer est leur champ, et la pêche leur moisson : ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, et l'Indien de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture et le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger et des canots pour naviguer. Joignez à ces avantages que la graisse du phoque donne de l'huile pour les lampes, et peut entretenir le feu de la cuisine et des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, et qu'enfin le phoque est l'objet et la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil et la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes, et même de chemises, tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléaient jadis au fer pour les outils et les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de

bouillon pour la soupe. En un mot, avec les phoques, le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, et sans cette ressource il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlandais à la pêche des phoques, comme on reconnaissait un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire et la fortune de la nation. On y combât pour ses foyers; c'est l'art suprême où se forme et s'exerce la jeunesse; art pénible et hasardeux, qui n'assure leur subsistance qu'au risque de leur vie: mais c'est aussi de là que dépend le salut du peuple.

CHAPITRE III.

Habitans du Groënland.

Les Groënlandais, qui s'appellent eux-mêmes *innuit*, c'est-à-dire hommes, pour se distinguer des autres nations dont ils ne connaissent souvent que les vices, reçoivent, des Islandais, le nom de *Skraellinger*, par mépris pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée, et dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste, ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits et noirs, mais sans feu, sans étincelle d'esprit ou d'ame; un nez qui, sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite et ronde; la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns (car leurs enfans naissent assez blancs); mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes, et se lavant très-rarement. Que

si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid et de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long et rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse et grasse, qui s'incorpore et s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile et de poisson, et que leurs mains sentent le lard de phoque qu'ils mangent et touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandais passablement blancs qui ont les joues rouges, et le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que dans certaines montagnes de la Suisse, ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le Groënlandais a les cheveux noirs, épais, forts et longs, mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains petites et charnues; les pieds de même; la tête et les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées, dès la jeunesse, à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras et très-sanguin; avec ce préservatif naturel, et des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid, la tête et le cou nus; et, dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la

ceinture jusqu'aux genoux; mais la vapeur chaude qui sort de leur corps en cet état n'est pas supportable aux Européens. Un missionnaire a de la peine à y résister dans l'église, même en hiver; car les Groënlandais exhalent tant de chaleur, qu'il y sue à grosses gouttes, et ne peut respirer par l'épaisseur des émanations de son auditoire.

Les Groënlandais ont le pied leste et la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons, ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage; et ce n'est pas cette ardeur passagère et momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules un renne tout entier, une pièce de bois, ou un quartier de pierre, qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Le caractère de la nation groënlandaise n'a rien d'assez tranchant ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition flegmatique et tranquille de leurs humeurs les porte à une sorte de mélancolie, ou de morne stupidité : l'abondance du sang rend leur colère furieuse quand elle est provo-

quée par de rudes assauts : mais il en faut de très-violens pour agiter et remuer des ames qui ne sont ni vives ni fort sensibles. Ils n'ont ni de la gaîté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie; ils sont au reste d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contens du présent, ils ne se souviennent guère du passé, ni ne s'inquiètent de l'avenir; aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Assez ignorans et grossiers pour s'estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie et d'intelligence qu'eux, mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du phoque? et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste? C'est là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise, et sensé sans raisonnement. Il se croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractère doux et modéré; c'est dommage, disent les gens du pays, qu'il ne soit pas né parmi nous : mais il se fera, ce sera bientôt un homme; et cela veut dire un Groënlandais. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux céder que disputer; aussi quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes, comme celles de la fortune, ou comme les maux de la nature,

avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art et par réflexion, que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin et de l'animosité pour quelque offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance, d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine, et l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général et tous les animaux, soient portés à la paresse et à l'oisiveté, la rigueur et la stérilité du climat ne permettent guère au Groënlandais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses et les abandonner; curieux et bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland, on ne dort que cinq ou six heures, et dans les longues nuits, que huit heures au plus; mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin, un Groënlandais monte sur quelque éminence; et d'un air pensif regarde le ciel et la mer; quel temps il aura; la peine et le danger que le jour lui prépare; et son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche, c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle et qu'on s'égaie dans le calme et la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de

la terre; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses besoins et de ses goûts; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espèce humaine l'usage de la chair et du sang des animaux. Interrogez les Groënlandais : leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou pêcheurs. De quoi vivraient-ils; de quoi s'habilleraient-ils sans les rennes, les oiseaux de mer et les phoques? Dans les climats de l'Inde et de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux, où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruits; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau, sans doute ce fût offenser la nature que d'égorger les animaux : encore peut-être fallait-il exterminer toutes les espèces avec qui l'on ne pouvait vivre en paix ni en société. De la fécondité de ces heureux pays devaient éclore dans le cerveau des beaux génies l'allégorie de l'âge d'or, et le système du régime pythagorique. Mais le siècle de fer et l'usage du sang sont naturels au Groënland, et la guerre y est née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant, c'est-à-

dire quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil, et bientôt couvertes par la glace. Les Groënlandais se trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette espèce, rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, et l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groënlandais ne mangent guère de chair tout-à-fait crue ou sanglante, comme on le croit, et comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, et qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, et non pas de la faim et de la voracité : car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un phoque, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, et point aux hommes, qui rougiraient même d'en recevoir?

Au défaut des plantes et des végétaux, et dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation et ses besoins; c'est encore une fois le phoque. On en garde la tête et les pieds en été sous le gazon, et tout le corps en hiver sous la neige. Les Groënlandais mangent une pièce de phoque, moitié gelée ou moitié pourrie, avec au-

tant d'appétit et de plaisir que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation ; il en est de même du saumon, du lodde et du flétan, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux et la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de la mer. Quand on a pris un phoque, le premier soin est de fermer la plaie mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots où on le conserve pour en faire la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matière contenue dans le ventre d'un renne est si précieuse et si exquise au goût des Groënlandais, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne et la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple ce que sont parmi nous la bécassine et le coq de bruyère. Cette nation a ses ragoûts et ses sauces comme une autre.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de ronce, et avec de l'angélique; on jette le tout dans une outre de phoque remplie d'huile: c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des eider ; et quand on prépare

les peaux de phoque, on râcle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché : de ce mélange, il se fait une espèce d'omelette, qui est le mets délicieux et favori des Groënlandais. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic ; mais ils mangent volontiers des lodde secs dans la graisse de phoque, dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poêle. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-proprement, et qu'ils ornent d'anneaux et d'os, ou d'arêtes de poisson artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche ; c'est une peau de phoque bien cousue, et qui sent le cuir à demi tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Ce peuple est très-malpropre à table comme partout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières ; mais les chiens leur en épargnent la peine avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de pierre ollaire. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon ou mangé la soupe avec des

cuillers d'os ou de bois. Mais leurs viandes sèches sont étalées par terre ou sur un vieux cuir; c'est là leur nappe : ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la happent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette; ils s'en râclent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, et l'on sort de table. De même, quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent et la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang et l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudière; et si l'on refusait une offre si friande, ce serait manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les sauvages.

Ceux du Groënland mangent quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien; car, tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entre elles en l'absence et aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, et d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser et se réjouir, dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les phoques disparaissent au printemps pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amènent la disette, alors on voit les tristes Groënlandais passer ensemble des jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules et d'algue qu'ils trouvent par hasard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers, et même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrées étrangères, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois et la morue sèche, et plusieurs ne s'y sont déjà que trop vîte accoutumés ; mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout temps déplu aux peuples les plus sales, et qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groënlandais abhorraient autrefois les liqueurs fortes qu'ils appelaient de *mauvaise eau*.

Mais ceux qui commercent avec les Européens, en boivent très-volontiers, surtout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brande-vin, et c'est en effet leur vie et leur salut dans les indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer s'ils en avaient à discrétion; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, et les pilent ensuite dans un mortier de bois, pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, et ce serait peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Les Groënlandais sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture; et la peau des animaux leur manque moins que la chair: ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par-dessus la tête, en y fourrant en même temps les deux bras. A cet habit long tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Cet habillement, chez les hommes, ne vient qu'à mi-cuisse, et ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par-devant, il garantit assez

du froid. Ils ont pour chemise une fourrure d'eider avec la plume en dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne; cependant ils gardaient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes; mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groënlandais s'habillent communément des peaux de phoques, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés et garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc du même animal : ce sont là leurs galons d'or et d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap et même de toile, soit de coton, soit de lin, mais toujours faites à la façon et sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de phoque ou d'une peau de renne, mais très-courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes phoques trouvés dans le sein de la mère, et leurs souliers d'un cuir noir, doux et préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies, qui passent par-dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts, tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesses, portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Mais en mer, tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de phoque

le plus uni, pour se garantir de l'eau ; et par-dessus la veste, une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, et ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer est une espèce de jaquette où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce : elle est faite de peau de phoque, unie et sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble : ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer. »

L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules et le capuchon plus haut, et ne sont pas taillées horizontalement vers le bout ; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant et derrière deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par-dessous ; elles aiment à faire leurs culottes et leurs souliers de cuir rouge ou blanc, avec une couture sur le devant, façonnée et travaillée très-proprement. Les mères et les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derrière pour y porter un enfant ; ce vête-

ment chaud et commode tient lieu de berceau et de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relèvent et rattachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse et couverts de poux; vermine que les Groënlandais n'ont pas honte de croquer avec les dents : cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, et ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce serait un déshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil ou pour renoncer au mariage. Elles relèvent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête : l'une y forme une large touffe, et l'autre plus petite s'élève au-dessous de la première ; le tout est noué galamment, et brillant de grains de verre : ce sont là les perles dont les Groënlandaises font des colliers, des pendans, des bracelets, et qui leur servent à décorer leurs habits et leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, et les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie, mais de façon que les touffes de cheveux qui font leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes

ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée ; on leur passe ce fil entre cuir et chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds et des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. Crantz dit que les Groënlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin, telle est la propreté du Groënland : les hommes ne se lavent jamais ; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts et se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute que celle de poisson : c'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *niviarsiarsuarnerks*, elle sent la demoiselle.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été, et des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, et n'ont que la hau-

teur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément, mais sur des endroits élevés, et préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutot délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement; ou, si elle était trop courte, ils en joindraient jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, et soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, et des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe; et par-dessus d'une terre fine, légère, qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies et les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; et, dès l'automne suivant, il faut réparer le toit et les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni cheminée; mais pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois brasses de large. C'est une voûte faite de pierres et de terre, qui sert à purifier et à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une espèce d'équerre ou tambour, dont l'entrée est de côté pa-

rallèlement au-devant de la maison : et de plus, cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans de vieilles peaux, qui ont servi à couvrir des tentes et des bateaux, et qu'on attache avec des clous faits des côtes de phòque. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toit pour la même maison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y règne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces par le moyen des peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit : ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, et chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, et les femmes les jambes croisées à la manière des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche et le ménage; celles-ci s'occupent à la cuisine ou à la couture. Sur le devant de la maison sont des fenêtres carrées de deux pieds, avec des panneaux d'intestins de poissons, si transparens et si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la

muraille, un banc où l'on fait asseoir et dormir les étrangers.

Chaque ménage a son feu ; voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation un billot à terre, sur cette souche une pierre plate, et sur cette pierre un trépied qui soutient une lampe de pierre ollaire, large d'un pied, et faite en demi-lune ; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute mèche qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée, et même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité, car au-dessus de chaque lampe est une chaudière de pierre ollaire, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudière, longue d'un pied, est large de six pouces ; c'est là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits et les bottes qu'on étend sur une espèce de râtelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes, toujours allumées, donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons et des viandes de la chaudière, des pelleteries qui servent de tentures et de vêtemens, et par-dessus tout de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domi-

cile très-incommode pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours malsaines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs désirs, et satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre et une tranquillité admirables; contens d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, et sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins et nos parfums exquis.

Au dehors de l'appartement, ils ont une espèce d'office où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson séché, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de là se voient leurs canots renversés et suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles et leurs armes pour la chasse et la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de septembre, jusqu'aux mois d'avril et de mai; temps où la fonte des neiges, qui menace le toit et les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Les Groënlandais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement de pierres plates, sur un carré oblong. Entre ces pierres ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuient à la hauteur d'un homme contre une

espèce de châssis, auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuir de phoque; et les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau, fait de boyaux les plus minces et diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, et suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour et à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule, fermé par une tenture de peau, et dans lequel se trouvent les provisions de bouche et les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes; mais en plein air, dans des chaudières de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe et sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelotte et ses rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a sa tante; mais les plus aisés logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer et

le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance et de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée et cette puanteur qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandais des rigueurs de l'hiver, et que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Libye, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population, de l'autre, la chaleur moissonne par la peste la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse; ici, beaucoup moins de jouissances que de satiété : là, des travaux inspirés par le besoin pressant, et payés d'un prompt salaire qui l'apaise; ici, des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions et les désirs qu'ils excitent. Enfin les Groënlandais ont peu de chose, mais tous en jouissent; et nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons, les uns d'une faim réelle, et les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groënland, combien de nos ouvriers, de nos soldats et de nos paysans, qui devraient peut-être souhaiter d'y être nés!

Ce sont les besoins de se nourrir, de se vêtir et

de se loger, qui ont inventé les premiers arts; et ceux-ci restent dans l'enfance, ou font des progrès à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse; trop avare, elle retarde et captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur et du froid, que les Africains et les Groënlandais sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention; les uns n'ont pas assez besoin de travailler; et les autres ont trop de peine pour sortir de leur ignorance et de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples soient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut un sapin courbé à force de bras; ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus roide et plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde, et ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux flèches de bois, qui volèrent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groënlandais, ils ont méprisé l'arc et les flèches à la chasse.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens

pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groënlandais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds, sur un pouce et demi de grosseur. A la pointe du fût, est une pièce amovible de baleine, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de la baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pièces plates de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts, en forme de navette, et terminées comme les ailes ou plumes d'une flèche, pour rendre le coup plus sûr et plus droit. Entre ces deux pièces de baleine, on emboîte un manche long de deux pieds, et dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures de côté et d'autre, pour le saisir plus ferme avec le pouce et l'index, de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon, une corde d'environ huit brasses, qui passe et coule dans un anneau de baleine, fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur, et par un des bouts, attachée à une vessie ou poche boursoufflée. Le harpon, très-difficile à décrire, dit Crantz, ne doit pas être d'une seule

pièce, parce que les phoques le briseraient aisément; il faut que la flèche ou le dard puisse se séparer du fût qui doit flotter sur l'eau, tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie qui surnage sert à marquer l'endroit où le phoque fuit sous l'eau, en se débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup, doit rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'angovikak, ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon, si ce n'est que la pièce de baleine amovible où tient la pique de fer, n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisième instrument est le kapot, ou petite lance armée par le bout d'une longue pointe d'épée.

L'aglikak, ou le quatrième instrument, est la flèche volante, d'un pied et demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits. Elle est amovible; mais en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe. Mais comme

l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique, dont il faut observer que les pièces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés et façonnés comme les pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche et à la chasse des Groënlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*, ont environ quarante pieds de longueur sur quatre ou cinq de large, et trois de profondeur, effilés ou pointus devant et derrière, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois pièces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchâssent par des mortaises : on emboîte ensuite sur les deux madriers des côtés de courts poteaux sur lesquels on élève le plat-bord. Mais comme ces poteaux seraient poussés en dehors par les bancs des rameurs, qu'on appuie jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pièces qui servent en même temps à affermir le plat-bord. Cette carcasse, formée de cinq grosses pièces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces,

larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue, en dedans et en dehors, de cuirs tannés de phoque. Mais au lieu de clous de fer, qui pourraient se rouiller et faire des trous dans les peaux de la couverture, on emploie des chevilles de bois et des courroies de baleine. Les Groënlandais construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse et de justesse, sans équerre, ni règle, ni compas. Leur mesure de proportions est dans la main et le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi, ces bateaux font bien moins eau que s'ils étaient entièrement de bois, parce que leurs jointures s'enflent et se serrent davantage. S'il venait à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une pièce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube et on les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquième à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce serait un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes et larges en façon de pelle, mais plus longues,

attachées et fixées à leur place sur le plat-bord, avec une bande de cuir. Vers la proue, on dresse un pieu pour màt qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une brasse de hauteur, sur une et demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin blanches à raies rouges; mais les Groënlandais ne naviguent que le vent en poupe, et ne peuvent suivre un canot européen à la voile; en revanche, dans un vent contraire, ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vîte que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cents lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au nord et au sud, dix ou vingt personnes ensemble avec leurs tentes, leur bagage et leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée et chargée de grosses pierres devant et derrière, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête, et le transportent par terre dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux ou bateaux d'hommes, appelés *kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longuenr, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, et dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est cons-

truite de longues lattes traversées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'umiak, avec cette différence, que le kaiak en est enveloppé dessus et dessous, comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe et la proue sont renforcées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres et les rochers. Au milieu du kaiak, on ménage dans la quille un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine large de deux doigts. C'est là que le pêcheur met ses pieds, et qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le bord de ce tambour son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage et les épaules bien enveloppés de sa cape et de son capuchon, qu'il a soin de boutonner. À ses côtés, il a sa lance arrêtée par des courroies, le long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, et derrière lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large et plate aux deux bouts; il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. C'est un plaisir de voir un Groënlandais avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif, à la merci des flots et des tempêtes que son courage brave, et fendre les

ondes avec une légèreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents permet à un navire européen de tenir une voile dehors, le Groënlandais, loin de redouter les grandes lames, les affronte et vole comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre et se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, et lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte et se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un kaiak au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur l'audace et la dextérité de ces intrépides Groënlandais, qui domptent la mer et ses monstres. Mais comme ils ne sauraient arriver à ce degré de courage et d'habileté que par des épreuves constantes et réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite et quelle variété d'exercices ils s'accoutument dès l'enfance à surmonter tant de périls et d'obstacles que la nature semble avoir entassés et multipliés autour d'eux sur le plus redoutable des élémens.

Les enfans apprennent d'abord à nager, tantôt

sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier, et les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, et d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros temps; mais il peut arriver à la pêche des phoques que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau; tantôt ils en prennent un bout entre les dents, et de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains, ils poussent l'eau en avant ou en arrière, pour surnager tout droits ou renversés sur le ventre; tantôt ils passent la rame derrière le dos ou le cou, et l'agitent si bien des deux mains, à droite et à gauche, qu'ils remontent sur l'eau; tantôt, la mettant sur une épaule, et la prenant d'une main par devant, et de l'autre par derrière, ils se relèvent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le kaiak,

et tâchent de la rattraper avec les deux mains, et de s'y suspendre en l'agitant de côté et d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent et l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit et revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main pour battre l'eau et regagner le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, et où l'homme, nageant entre deux courans opposés, peut être submergé par l'un ou ballotté des deux à la fois, et périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement et à gagner ainsi peu à peu le rivage par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le kaiak renversé, et à crier au secours; et s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent et se lient pour ainsi dire au kaiak, afin que, si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groënlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnais ou l'habit de mer, c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse et d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du phoque, qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La première façon est la meilleure et la plus commune. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son attirail, aperçoit un phoque, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par devant. Celui-ci se cache même derrière une grosse lame, et s'avance vîte et sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde et sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche, et le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but et s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé, puis il recueille et remet dans son bateau le fût de son harpon; et l'animal tire à lui la vessie, et l'entraîne souvent sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse; aussi ne tarde-t-elle pas à reparaître suivie du phoque qui vient reprendre haleine. Le Groën-

landais observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal et le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le phoque revient, on lui enfonce ce dard jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; alors on va droit à lui la petite lance à la main, et l'on achève de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures et d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler et le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, et les Groënlandais l'appellent *kamavok*, pêche à extinction, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme; car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, et l'entraîner, dans ces deux cas, au fond de la mer: elle peut, dans le développement de ses replis, accrocher la rame ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main et de son cou, ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le pilote avec les brasses de corde, dont elles l'enveloppent. Le phoque peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne, et traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois, au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la

main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi quand il ne peut plus se défendre lui-même, car cette espèce a appris de la nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles, qui courent à l'agresseur ; et quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, elles assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur.

Aussi, dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de phoque la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs phoques à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de Nepiset, dans le Bals-Fiord, entre le continent et l'île de Kanghek. Les Groënlandais les forcent à sortir de leur retraite en les effrayant avec de grands cris et des pierres qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent ; on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine, et les obliger à rester long-temps sur l'eau pour respirer l'air. Alors ils les environnent et les tuent avec les petits dards de la quatrième espèce. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse, où les Groënlandais font la même manœuvre que les hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui comme s'ils avaient des ailes, faisant un bruit affreux ; le phoque plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs

à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau; c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bête avait une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis l'espace de deux heures avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierres et de bâtons par les femmes et les enfans qui l'attaquent de front, et percé de dards et de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante et récréative pour les Groënlandais, que chacun y prend souvent huit ou dix phoques pour sa part.

La chase d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les phoques pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air, un Groënlandais vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, et la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau, le long des trous par où les phoques montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous on en fait un petit, par lequel un Groënlandais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bort du grand trou, voyant l'animal passer sous

le harpon, fait signe à son camarade; et celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ses forces. Si le chasseur aperçoit un phoque sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal le prenant pour un être de son espèce, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon; et se trouve surpris et tué sans avoir le temps de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groënlandais des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur manière de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers et des bottes, ouvrages réservés aux femmes.

La peau de phoque est d'abord ratissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse, ensuite fortement tendue avec des chevilles sur le gazon, où on la fait sécher; enfin, pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte avec la pierre ponce, et on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours, on le retire pour en arracher le poil avec un couteau ou avec les dents, puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, et on le fait sécher bien tendu.

On prépare à peu près de la même façon le cuir destiné pour la jambe des bottes, et pour le dessus ou l'empeigne des souliers, si ce n'est qu'on

en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait enfin les casaques de mer qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer et de pluie; mais il préserve les habits de dessous, et c'est pour cela que les navigateurs européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains, car il n'est pas si roide que les autres cuirs, mais aussi ne préserve-t-il guère de l'eau.

Les cuirs de bateau sont pris de la peau des phoques les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'assied dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé; alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures et les points avec de la vieille graisse de phoque, au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs; mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau, car l'eau de mer, naturellement corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige et suspendus à l'air pour devenir blancs; et si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents

en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des eiders, on l'enlève presque entière, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule; ensuite on présente ces peaux aux hommes et surtout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les macère dans l'urine, puis on les sèche à l'air, et pour la perfection, on les polit finement avec les dents.

« Nous n'avons jamais vu (c'est Crantz qui parle), nous n'avons vu, dit-il, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête chez les Groënlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée ou à quelque jeune veuve; et cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort et la honte attachés à ses enfans en les vendant à un homme qui n'en aurait point, ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe faible, qu'une femme n'a jamais de conversation particulière avec un homme, et qu'une jeune personne regarderait comme un affront l'offre d'une prise de tabac que lui ferait un garçon. »

Quand un jeune homme veut se marier, et ce

n'est jamais avant sa vingtième année, il prend une fille de son âge, et déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimerait pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, et n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ses habits, son couteau, sa lampe, et tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens réciproques des deux époux consentent à ce que leurs enfans veulent; car ils n'ont jamais ni l'intérêt ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, et c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre, et met en pièces l'anneau de ses cheveux; car c'est toujours le rôle de son sexe, de rougir et de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation dont les

exemples sont assez fréquens au Groënland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'épouser une seconde femme. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur consentement malgré la fille; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes, qui sont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, et l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, et même les coups, dès qu'il le faut pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois, on la ramène, et c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraisse plus bizarre ni plus injuste, et plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre et la plus volontaire par sa nature, il n'est peut-être point de violence et d'injustice plus excusable, et qui ne soit plutôt pardonnée, car on ne voit guère de Groënlandaise se séparer de son mari.

Quelquefois les parens préviennent entre eux, par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais sans les forcer; et ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espèce de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou

même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant, quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même temps, ou la mère et sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires, et même odieux.

La polygamie, quoique tolérée au Groënland, n'y est point commune; sur vingt maris, il n'y a guère qu'un polygame. Cependant la pluralité des femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari qui peut en entretenir plus d'une. Comme il serait honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, et surtout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse, quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre a droit à la pluralité des femmes; mais la critique ne l'épargnerait pas, s'il accordait à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie qu'un homme ait trois ou quatre femmes, et qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée des missionnaires, dit Egède, les femmes ne connaissaient point la jalousie; elles vivaient ensemble en paix : mais depuis qu'elles savent que le christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs maris. » Du reste, la fidélité conjugale essuie peu de brèches, ou du moins de scandales chez ce peuple simple et patient; rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâ-

cheux qui vont jusqu'aux coups, non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connaît point de serment, surtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison, et n'y reparaît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, et se retire chez des amis, menant une conduite sage et circonspecte, pour rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisément, que les belles-mères se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais, en cas de séparation, les enfans mâles suivent leur mère, et même après sa mort ne retournent plus chez leur père pour l'aider dans ses vieux jours. Souvent le mari désespéré n'a pas plus tôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, et vivant de sa chasse, ou réduit à piller et voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, et plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, et, peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau ; sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche et de chasse; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfans, et personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la première; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est elle qui mène le cortège des funérailles de sa rivale, et qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mère, et leur promettant bien plus de soins et de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé : on n'imaginerait pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on ne savait qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus faible.

Les Groënlandais n'ont pas un sang très-polifique. Une femme n'a guère que trois ou quatre enfans ; et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent, avec mépris, à leurs chiennes. Rarement

elles ont deux jumeaux ; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant et d'après ; se délivrer d'un enfant n'est pour elles que l'action de la journée. On donne au nouveau-né le nom de son grand-père ou de sa grand'mère, ou du parent dernier mort ; et ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain ; en sorte qu'ils auraient quelquefois des noms déshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire ; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi, quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ménager son affliction. Les Groënlandais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite pour quelque belle action, et l'autre de raillerie pour quelque défaut ; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les mères les portent partout où elles vont, et quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau

entre leurs épaules, de la manière la moins gênante pour la mère et l'enfant. Les enfans tettent, au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mère meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs et grossiers de la vie commune.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux et paisibles comme des agneaux; elle leur serait d'ailleurs inutile: on les tuerait avant de leur faire entendre ou vouloir par force ce que la raison et les caresses n'ont pu leur persuader. Les nourrisses groënlandaises n'ont guère à souffrir des cris ou des inquiétudes du bas âge, qu'après la première année, et jusqu'à la fin de la seconde; mais si, par impatience ou dureté, les mères battaient leurs enfans, elles s'exposeraient à tout le ressentiment du père, surtout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un royaume. A mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison, et que la leur est plus développée par des occupations utiles et sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux, et sur-

tout de fausseté ; mais ils aiment à obéir par inclination, et que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment : *Je ne veux pas.* Les parens oublient ce refus jusqu'à ce que les enfans reconnaissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un père n'éprouve jamais, dans sa vieillesse, l'ingratitude de ses enfans : les mœurs de ce peuple sont, à cet égard, la censure, ou du moins le contraste des nôtres.

Chez les Groënlandais, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père lui donne un arc et des flèches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer ; il lui fait présent d'un couteau, qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un kaiak, où il se divertit à ramer, à chasser et à pêcher, à tenter enfin les travaux et les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son père à la pêche du phoque. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée ; et dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre.

Mais si le jeune homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages, ou de poisson sec. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, et ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandais fait son kaiak et son équipage, et vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, et sa mère garde le timon du ménage.

Les filles, jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font que babiller, chanter et danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, et même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux et bâtir les maisons.

Dans le ménage, le mari va sur mer à la chasse, à la pêche; et dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de bouchères jusqu'à celui de cordonnières. Elles n'ont pour toutes sortes d'ouvrages qu'un couteau fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dé à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des

cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, et les hommes celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur le dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent ou qu'ils acquièrent, excepté l'huile de baleine, que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, et que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari et femme, et l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans père ni mère, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques, surtout les mâles, et s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groënland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, et tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence et de misère. Si leur père meurt, les voilà sans ressource; obligées d'aller servir pour vivre, elles ne manqueront pas de subsis-

tance chez un maître, tant qu'il y en aura, mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage; elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la première année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans. Sont-elles congédiées pour cause de stérilité, c'en est fait de leur réputation, elles n'ont plus qu'à servir ou se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir et prendre en bonne part sa mauvaise humeur et les querelles d'une belle-mère. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison, et quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée et mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noiera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, entre la neige et la pluie, toujours dans les travaux et les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète; aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, et sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasionne, et peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans, et au-delà; mais ce surplus de vie est bien chèrement acheté par les folles et hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif; car chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; et l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Le genre de vie des Groënlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant, quand on est ballotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; et dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le

bon ordre qui règne dans leurs maisons, et même une sorte de propreté qui leur est particulière; car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent est conservée dans des fontaines de bois fort nettes et garnies de cuivre et d'os très-luisant. Enfin, si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage toujours dans l'huile, ou dans le sang des phoques et des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers et de nos paysans, du moins il règne au Groënland plus de concorde et de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groënlandais ne se croit pas vu d'un bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêt à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander, et dans ce pays pauvre l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez

soi, l'on risquerait souvent de mourir de faim dans la route.

Le physique du climat et du sol a tant d'influence sur les mœurs et le caractère des nations en général, et surtout des peuples sauvages, qu'un philosophe devrait, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou qu'ils disent, en conjecturant leurs actions et leurs discours d'après les besoins et les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur territoire; toutes leurs relations de commerce et de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile, sur le tableau qu'on vient de faire du Groënland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur manière de commercer et de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes, des jeux, et de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter, on ne peut refuser à la curiosité du plus grand nombre des lecteurs quelques détails sur des objets qui, paraissant frivoles ou légers au bel esprit, deviennent importans pour les plus graves observateurs. Ecoutons encore une fois Crantz, cet historien naïf et fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

« Les Groënlandais, dit-il, sont moins jaloux entre eux de briller et de se faire valoir, que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont point l'art des complimens ni des révérences, et ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient debout et la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur, ils ne savent pourquoi, s'indignant surtout quand cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, et plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus embarrassés à s'insulter et à se quereller, qu'ils n'ont guère de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations et de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même; et se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales et malhonnêtes : cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués. »

Tous ces détails paraîtront puérils aux lecteurs d'un certain rang; mais le gentilhomme Montaigne n'aurait pas dédaigné de les recueillir. Ce-

pendant ce philosophe, dès qu'il aurait vu sur la carte la latitude et la situation du Groënland, avec la perspective des montagnes et des eaux qui coupent ce pays glacial, aurait d'abord su, sans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité; que les hommes y sont endurcis et froids comme la terre; que, ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent, écorchent et préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être sales et dégoûtans; qu'ayant peu de matériaux de bois et d'instrumens de fer, faute de mines et de forêts, ils sont mal logés, très à l'étroit, toujours ensemble et pacifiques; qu'étant occupés la moitié de l'année, soit pour la chasse ou la pêche, à disputer leur vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés et les monstres marins, ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de première nécessité, ni d'en inventer de luxe et d'agrément; que, par conséquent, leur vie est misérable, leur caractère triste et sérieux, taciturne, et que toute leur société doit se ressentir de ces ténèbres humides et de cet horizon sombre qui laissent à peine au soleil quelques mois de règne dans la longue nuit dont les Groënlandais sont enveloppés. Quoique le philosophe eût prévu tous ces résultats, il en aurait lu volontiers la preuve et le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde aurait intéressé l'apologiste des mœurs

des Cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des peuples du midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de sang pour les porter sur un tableau de mœurs grossières, mais innocentes.

Quand les Groënlandais se font des visites pour remplir le vide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présens; aussi sont-ils reçus avec des chants de joie : on s'empresse de décharger leurs canots et de les tirer à terre. Ces présens consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie, c'est-à-dire toujours de la chair et du cuir de phoque. A ce prix, chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais de part et d'autre, on garde d'abord le silence. Enfin le maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, et la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits et des peaux à changer, et le prie de s'asseoir sur le banc; c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode, car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du temps de la saison, de la pêche et de la chasse; et c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, et sert, pour ainsi dire, à tous les besoins et les commodités de la vie. Les femmes, dans leur

coin, parlent entre elles de leurs parens morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatière fait la ronde, et chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des Groënlandais, que celui d'en prendre avec des doigts poissés et puans de graisse ou d'huile forte. La tabatière est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on prépare et l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats; et, dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un facteur des colonies danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groënlandais de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre: des harengs sorets, du phoque séché; un plat de phoque bouilli; du *mikiak*, c'est de la chair de phoque demi-pourrie, et qu'on appelle *venée*; des *alques* bouillies; une pièce de queue de baleine, d'un fumet très-avancé: c'est le mets friand, le plat d'invitation; du saumon sec, du renne séché; un dessert de mûres de ronce avec une sauce faite du chyle de renne: or ce chyle n'est point du tout blanc, et l'on devine aisément ce que c'est; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever et couronner le dernier service. Le repas

se prolonge pour le plaisir de la conversation, c'est-à-dire pour parler de la pêche du phoque. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matière, jusqu'à ce que ses auditeurs bâillent et s'endorment ; car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur, parce que le geste est le premier langage de l'homme, et que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue stérile, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs, il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole; aussi, quand un Groënlandais conte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, et qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un phoque, il représente le monstre avec sa main gauche, et le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le phoque paraît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance et le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal (c'est la main gauche) saute et bondit sur le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser, et le bras droit de retourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se relève et se secoue; il prend une lance, et frappe

à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groënlandais mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre; de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite : mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce récit, qui les agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, et retrace alternativement dans leurs yeux et sur leur visage tous les mouvemens de l'orateur, aussi lourd et pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats et la défaite.

Quand un étranger parle aux Groënlandais des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers, les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées ce que sont les mesures et les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groënlandais le nombre de ses habitans en leur disant combien il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens de la ville un seul jour. « Mais comme ils n'ont pas de baleines (c'est l'Européen qui parle), il faut qu'ils mangent du blé, espèce d'herbe qui croît sur la terre, et la chair de divers animaux, dont quelques-uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font porter d'un endroit à l'autre

sur le dos de grands animaux, extrêmement forts, ou bien dans des machines roulantes que ces bêtes traînent. » Alors les Groënlandais appellent notre blé du gazon, nos bœufs des rennes, et les chevaux, de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, et témoignent d'abord un grand désir de vivre dans un pays si fertile et si bien policé: mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, et qu'on n'y trouve point de phoques, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées maudites du ciel et de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; et doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver que tant d'autres nations peuvent l'être d'étendre et de propager les leurs?

Le commerce des Groënlandais est très-simple; c'est un trafic de leur superflu pour ce qui leur manque. Mais à cet égard ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connaissent guère mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, et perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse, préférant un colifichet à des outils, et ce qui leur plaît, à ce qui peut leur servir.

Le trafic du Groënland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans à la fête du soleil; on la fera connaître. Les Groënlandais vont à cette foire comme en pèlerinage; ils y exposent leurs marchandises, et demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, et même de l'est du Groënland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baie de Disko; c'est là qu'ils échangent du bois et de la vaisselle de pierre ollaire pour des cornes et des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queues de baleines; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille et leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables et peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que, s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, et bâtissent une cabane pour hiverner, mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie danoise. La terre et la mer sont partout à eux; et comme ces familles er-

rantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis et des connaissances.

Le commerce en peaux de renard et de phoque, mais surtout le commerce d'huile d'animaux marins, se fait entre les nationaux et les étrangers; et c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlandais ne reçoivent jamais d'argent en paiement; car la monnaie n'a point de valeur chez eux, ni sa matière point de prix : et peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton, des pendans de verre ou de diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe que parce qu'elles brillent, et ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée ou une piastre d'Espagne, qu'ils avaient dérobée à quelques navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avides de fer, ils cherchent en matière d'échange d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles et des aiguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes et des bas de laine, des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois, des plats d'étain, des chaudières de cuivre, des miroirs, des peignes, des rubans et des jouets d'enfans : voilà leur luxe. Ils acquièrent aussi volontiers des fusils, de la poudre et du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne

leur sert pas à grand'chose et sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnaie, c'est-à-dire qu'ils font et donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs et les cordonniers se contenteront de cette monnaie : on vous apportera des poignées d'édredon, des œufs et des oiseaux, un plat de poisson pour un peu de tabac ; souvent un Groënlandais se dépouillera de ses habits, et mourra de faim avec sa famille plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens : elle fait presque autant de mal au Groënland que l'eau-de-vie ailleurs ; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop dans un climat si pauvre, pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Les tristes Groënlandais ont pourtant des danses ; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver, pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont les plus longues et le froid le plus rigoureux ; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour ; lorsqu'enfin la nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence et l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres et de ce néant qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des con-

trées de la terre où les hommes n'ont plus que de faibles lueurs de lumière et d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, et que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe ont de semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait partout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais si les fêtes des Groënlandais au retour de cet astre ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains durant le repos de l'année? Quand le froid et la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur et le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux et des exercices, des festins et des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines jusqu'aux extrémités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groënlandais s'assemblent et s'invitent de toutes parts à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour à tour, de cabane en cabane, cher-

cher la bonne chère, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare et sot plaisir de s'enivrer, en revanche, ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un vélin très-fort quoique assez mince. Ce vélin est tiré de la peau d'une langue de baleine, et l'ellipse qu'il forme sur le tambour n'a guère qu'un pied et demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient par un manche de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mouvemens de tête et de tout le corps. La mesure est juste, et les temps sont marqués à deux coups pour la valeur d'une croche. Le ménétrier accompagne sa musique et sa danse d'une chanson sur la pêche aux phoques, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres, et sur le retour du soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée répond au chantre par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on repète en chœur: *Amna*, *aiah*, *aiah-ah-ah!*

Quand ce chantre a joué de cette façon à peu

près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart d'heure, il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur et presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions et des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place et son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces et la voix.

Ils ont aussi leur jeu de balle qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, et c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer et la ballotter entre eux, ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, et c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de luttes qui servent à les endurcir à l'état de peine où la nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est le vainqueur, et doit en aller défier d'autres jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus, et se retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danseurs de corde, et n'y paraissent pas maladroits.

Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, et que la saison ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer, il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses ou des chants, et ces jeux s'appellent *la joute des chantres*. Un Groënlandais qui se croit insulté par un autre, n'en témoigne ni colère ni sensibilité, mais garde sa vengeance, et verse tout son fiel dans une satire qu'il répète en dansant et chantant devant sa famille, et surtout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci se rend à l'appel, et se présente dans une espèce de cirque sur un théâtre qui n'est qu'un banc. L'agresseur commence d'entonner ses couplets au son du tambour; et ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*Amna aiah;* tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci paraît à son tour sur la scène, et répond à la satire par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande, et les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, et repousse le ridicule sur son ennemi: ce combat dure ainsi quelque temps, et la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son

procès; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, et donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille : ces duels finissent toujours par la réconciliation et l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale ou des éclats fâcheux dans ces assemblées, à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlèvement des Sabines, et peuvent devenir aussi pardonnables. Mais loin d'autoriser les violences et les excès contraires à l'ordre social, on profite du temps de ces assemblées pour inculquer la bonne morale; et la satire des particuliers devient une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge et la médisance : on y censure la fraude et l'injustice, surtout l'adultère, qui renferme l'une et l'autre ; on y diffame les vices et les crimes les plus nuisibles à la société, et la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groënlandais. Cette espèce de vindicte publique prévient la vengeance particulière, les trahisons et les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux et de combats satiriques sont plus propres à exercer la langue et la malignité des censeurs qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groënlandais leur servent en même temps de jeux olympiques, d'aréopage,

de théâtre, d'académie, de foire, de cour de justice et de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie et à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plus tôt étouffées et jamais préméditées : c'est le rendez-vous de l'égalité et de la liberté ; chaque père y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public qui règne dans ces marchés se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celles-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine ; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connaissance des temps et des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne un logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid ; on lui défère l'inspection sur le bon ordre et la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordre à donner, ni de peines à décerner, mais toute la cabane arrête et décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, et qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assem-

blée, si sa faute mérite cette censure publique.

Les Groënlandais n'ont que des mœurs et point de lois. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tels que Crantz nous le donne d'après la relation de Dalager, facteur des colonies danoises au Groënland. Chacun va où il veut, et vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchait à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie et la chasse sont libres : on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui serait dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, et qu'on ne trouble point la piste et la voie des animaux et des chasseurs : point de réserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers ; mais si ceux-ci voulaient former des prétentions inusitées, et s'arroger des droits et des privilèges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur cèderaient la terre et la mer plutôt que d'avoir avec eux des altercations et des démêlés, et ils laisseraient, comme font les sauvages du Canada, des nations étrangères se disputer et baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, et qui ne vaut jamais les injustices et les cruautés dont on l'achète. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles et les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords; mais il tire à terre cette prise, et met une pierre sur le monceau qu'il en

a fait : c'est là le signe et le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proie échappe à un pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, et qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif et blessé, la prise appartient de droit au premier coup et non au dernier. Mais si le phoque rompt la corde et la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête perd son droit, et celui qui la prend encore vivante ou la trouve morte, s'en empare en restituant le harpon au pêcheur qui l'a jeté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui qui le premier y enfonce le couteau, doit en emporter la tête et la queue, et chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; et comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guère des centaines de personnes se jeter, le couteau à la main, sur le corps d'une baleine, sans qu'il n'en arrive bien des accidens, et que les coups de couteau ne portent à droite et à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela, point de malice, point d'offense : personne ne s'en plaint. Si plusieurs flèches à la fois pleuvent sur un renne, il appartient à la main qui l'a percé au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groënlandais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaître sa balle, il y a souvent des démêlés entre

les chasseurs pour le droit et le partage du butin ; et ce ne sera pas sans doute le moindre tort que les armes à feu pourront causer à ce peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trappe pour prendre les renards, et néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue, après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation ; aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché et reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paye pas sur-le-champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent en réclamant ses droits. Cependant, après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, et reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble et le pillage qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur et le paiement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais il se commet encore moins d'injustices que dans les états les mieux civilisés, parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux

Groënlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux et de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli, c'est la coutume.

Peut-on dire qu'un peuple qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni lois divines, ni lois humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait Crantz. Mais il semble la décider, en nous annonçant dans le caractère des Groënlandais des qualités assez louables pour faire rougir même des chrétiens. « Je sais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce peuple stupide, et que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux; mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette nation, que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien et le mal avec la fidélité qui convient à tout peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans : et tel est le but et le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public. »

On dit que les Groënlandais sont un peuple sauvage; mais ce serait se faire une fausse idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extravagance et de la cruauté. Ils ne sont à notre égard que ce qu'étaient, pour les Grecs et les Romains, les nations qu'ils appelaient barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs et les coutumes valaient peut-être, du moins pour le bonheur, les lois grecques et romaines; car les

mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des lois ne sont que les remèdes. Les navigateurs ont toujours nommé sauvages les peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines espèces d'animaux. Ainsi, l'on a donné le nom de païens aux idolâtres qui avaient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groënlandais, dit Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, et très-propres à tous les arts civils qui ne demandent qu'un corps robuste et de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société ; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche et les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres, ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre et volontaire, sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes et Sparte durent imaginer pour secouer le joug de leurs propres tyrans ou des peuples voisins. En un mot, les Groënlandais n'ont point de maître et n'en ont guère à craindre, trop maltraités sans doute par la nature, pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, et de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les états riches et policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouissent également et sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juste ou nécessaire tout ce qui vient de la nature. L'indépendance et la sécurité réciproque font toute la félicité des Groënlandais; ils n'en connaissent et n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particulière ou de l'oppression publique, de la chicane, et surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales et des traits bruts et grossiers que l'on demande dans l'histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les voyageurs européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à savoir, laissant aux moralistes et aux physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette collection de voyages est un magasin pour les connaissances de toute espèce, ouvert à toute sorte de lecteurs, et

qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un écrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramène chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groënlandais n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître et croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence et la vengeance; on verra dès lors que ce peuple engourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet à l'adultère, au ressentiment et à la colère; rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie et sans avarice, n'ayant rien à garder et à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes et les choses; point enclin aux querelles et jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes et scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux; et quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures et les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes : « Ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous. » Tels sont le sang-froid et la décence des

Groënlandais, que, dans toutes leurs assemblées, même de divertissement, sans le bruit du tambour et les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte divin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples et les solennités religieuses de certains peuples de l'Europe pour des théâtres de décoration et de musique.

Ils ne disent guère une fausseté reconnue; c'est-à-dire que leur ignorance et la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclins au mensenge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui, que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guère savoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans; il faudrait qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément; mais il est moins odieux en lui-même, et l'utilité que la cour et le monde croient en retirer permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société et un art de gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée; les grands et les méchans emploient l'un

et l'autre à s'élever et à s'avancer aux dépens d'autrui; les gens modérés et prudens, à se défendre contre les forts et les ambitieux : mais les hommes éclairés et vertueux devraient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la faiblesse.

Les Groënlandais ont pour maxime de sauver les apparences et d'éviter le scandale. C'est beaucoup pour une nation qui n'est pas civilisée. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, et finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture et sans culte, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour-propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres : s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guère de compassion pour un homme qui meurt de froid et de faim : sans doute trop malheureux eux-mêmes pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens et des secours qu'on se doit à soi-même ; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. Crantz rapporte ici des choses qui paraissent incompatibles en elles-mêmes et contradictoires à ses propres récits. Si les Groënlandais, dit-il, voient en mer un kaiak rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache et se débat contre la mort, à moins que cet homm ne soit de leur famille ou de leur petite

flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troublaient de leurs cris, ils les jetteraient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il règne entre eux un commerce de travaux, de besoins et d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. Les enfans, dit-il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes; et toute espèce douce et tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis et glacés par les horreurs de la nature.

D'un autre côté, le même Crantz nous assure que l'amour entre les parens et les enfans est plus fort chez ce peuple que parmi les autres nations. Une mère ne peut perdre son fils de vue; et s'il se noie, elle se noie. Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groënlandais sont entraînés par cet instinct et ce sentiment que la nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, et qu'ils ne se conduisent guère par les lumières réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin, on les peint ingrats envers les Européens, et surtout fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux

missionnaires, qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement et les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit et leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités, qui forment le caractère national des Groënlandais, ne sont pas sans exception, et que tous les individus n'y participent pas également. Mais, dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien; soit que le vice et la misère abondent partout, beaucoup plus que le bonheur et la vertu; soit que la nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral.

Les veuves et les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la faiblesse du sexe et de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente et un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfans qui partagent entre eux les meubles et les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve et les enfans; mais s'il avait lui-même un état, c'est-à-dire, la tente et le bateau, qui font le patrimoine d'un Groënlandais, il devrait transporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que personne ne peut posséder deux bateaux et deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont

pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger qui les a adoptés ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle ou le soin de les nourrir. Jusque-là tout est dans l'ordre : mais voici, dit-on, le vice de la coutume au défaut de législation. Aussitôt que les enfans sont grands et reçus au rang des pêcheurs, la veuve qui les a nourris peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent; et cependant si elle avait abandonné ses enfans sans secours, on n'aurait pu la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfans et de veuves sont exposés à mourir de faim quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler ne manquent guère d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur, qui a la plus grande part au pillage; celui-ci la gardera quelque temps, et puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbes et de moules, jusqu'à ce que le froid et la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est là sans doute, dit

Crantz, la principale raison qui fait diminuer la nation des Groënlandais d'année en année, surtout depuis un certain temps qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens. »

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat et le sortilége, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse et au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos, et le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, et le lapideront ou le précipiteront d'une montagne, et de là dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces, et lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux; car ces vengeances sont constamment héréditaires, et se perpétuent entre les familles et même entre voisins; à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a

d'ailleurs que de la charlatanerie et de la ruse, a passé pour sorcière, quoiqu'elle s'en défende; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter en rejette la faute sur cette pauvre femme; et si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille qui prenne son parti, tout le canton se reunit pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte et l'horreur des sorciers sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mère ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, et personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan, afin de se dérober aux lances qui les poursuivent, et pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groënland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, Crantz avoue que ces païens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les chrétiens corrompus, qui font cependant le plus grand nombre des Européens. « Il est vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que le respect humain les retient : mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux moraliste, de voir que les hommes sauvages

obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée, et se conduisent plus sagement que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Evangile. La nature leur suffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, et pour fuir certains vices scandaleux et déshonorans. » Mais, disons mieux, c'est la nature elle-même qui fait leurs vertus et leurs vices, par le genre de vie laborieux et misérable où elle les a condamnés; ou du moins leurs vices et leurs vertus ne sont guère de leur choix, faute d'objets sur lesquels ils puissent exercer leurs passions et leur liberté.

Un peuple ignorant, et qui ne pense point, libre dans toutes ses actions et ses opinions, doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandais, qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune espèce. Des voyageurs ignorans ont imaginé qu'ils adoraient le soleil, et faisaient des sacrifices au diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient, dès le matin, observer le soleil et l'horizon sur des hauteurs pour juger du temps; et de ce qu'on a pris pour des traces d'autels et de sacrifices, des places carrées, couvertes de pierres, de restes de charbon et d'ossemens, tandis que ce n'était que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été, pour y dormir et faire sa cuisine. Loin d'avoir des cérémonies et des pratiques religieuses, l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit, quand les premiers mission-

naires danois sont allés leur parler de l'Etre suprême. Le nom de la Divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel et la terre, ils répondaient : « Nous » n'en savons rien, ou nous ne le connaissons » pas; ou ce sera sans doute un être habile et » puissant. » Ou ils disaient: « Les choses ont tou- » jours été ce qu'elles sont, et demeureront dans » le même état. » Cependant les missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'ame une notion obscure de la Divinité, notion fausse, erronée et ridicule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

« Quant à l'ame, dit Crantz, il y a des Groënlandais qui ne croient pas que dans l'homme elle soit autre chose que dans les animaux, ni qu'elle survive à notre corps. Mais, ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi sont des gens brutaux et stupides, dont le reste de la nation se moque, ou des libertins de mauvaise foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. » Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'ame est un second principe dans l'homme, mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre et de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, et vit à part; et cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal, quand ils en sont éloi-

gnés ; car alors, selon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, et le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux ames : c'est l'ombre et le souffle de chaque individu. Pendant la nuit l'ame s'envole du corps, et va chasser, danser et se réjouir. Ils regardent donc les songes comme une absence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler une ame que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, et de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la transmigration ; car les Groënlandais ont aussi le dogme de la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un père a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'ame de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer ; et dès lors le père affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, et prend dans sa maison l'enfant et la mère dont il se croit parent par la transmigration.

Les Groënlandais les plus sensés, dit-on, mais

qui ne font pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient à une ame spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile, mais se soutient on ne sait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais ; et c'est sur ce genre de vie éternelle que s'exercent la bizarrerie et la liberté des opinions.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur Elysée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces rochers qui servent de digues et de soutien aux eaux. Là, disent-ils, règne un été perpétuel (car ils ne connaissent pas de printemps), le soleil n'y laisse pas entrer la nuit : les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent ; c'est-à-dire les rennes, les eider, les poissons ; mais surtout les phoques s'y pêchent sans aucune peine, et tombent tout vivans dans les chaudières toujours bouillantes. Mais pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse et la constance au travail : c'est la première vertu des Groënlandais ; il faut s'être signalé par des exploits à la pêche, avoir dompté les baleines et les monstres marins, avoir souffert de grands maux, avoir péri dans la mer (car c'est le champ d'honneur), ou en travail d'enfans. Les ames n'abordent pas en dansant à cet Elysée, mais doivent y glisser pendant

cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes, et couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groënlandais de quelque idée du purgatoire, que les Européens y apportèrent il y a neuf ou dix siècles. Les ames qui doivent acheter l'Elysée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les ailes de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui serait suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groënlandais craignent le plus. Aussi la commisération pour ces ames souffrantes, fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains alimens (sans doute par une espèce de jeûne), et de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de troubler, de fatiguer ou même de faire périr l'ame qui est en route pour l'Elysée.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Il est si facile à l'ame de voler aux astres, que, dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres ames; car les aurores boréales ne sont, à l'imagination des Groënlandais, que la danse des ames. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foisonnent le poisson et les eider. Quand ce lac déborde, la terre a des pluies; et s'il rompait ses digues, elle éprouverait un déluge universel. On voit que tous les peuples ignorans et sauvages sont prêts à ima-

giner les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion juive, que la tradition a fait circuler et voyager jusqu'aux pôles.

Les partisans de l'Élysée souterrain disent que le paradis céleste est fait pour les paresseux et pour les sorciers, dont les ames maigriront ou mourront de faim dans les espaces vides de l'air, ou qu'elles y seront perpétuellement infestées et harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni trève, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les partisans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de phoques, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se consument point. Les sages du Groënland se moquent des deux sectes, et se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture ni l'occupation des ames après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entre eux qui croient un enfer le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumière et la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords et aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, mènent une vie régulière et irréprochable.

Ce sont à peu près les idées de religion qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique et les

Tartares de l'Asie. Les Groënlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages et les opinions; ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres nations. Mais on observe que plus on approche du nord, et plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens dans les opinions des Groënlandais, sur la création et la fin du monde, et sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norvégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la première femme, du pouce de l'homme; et de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, et la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfans: « Il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur postérité. » Un Groënlandais prit des copeaux d'un arbre, les jeta par-dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'Océan.

Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux frappa la terre de son bâton; il en sortit une femme, et le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groënlandais, les débris de coquillages et de poissons, qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de

baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groënlandais, ce peuple qui ne voit pour ainsi dire que la mer, qui ne vit que sur cet élément et des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne, dont il aperçoit aisément les bornes, un tel peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Après une longue révolution de siècles entassés, le genre humain disparaîtra de la face du monde; le globe terrestre sera dissous et mis en pièces; mais enfin il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation : un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès lors on ne verra plus de rochers nus et décharnés, et toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure et de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Etre d'en-haut soufflera sur eux, et ils revivront. Quel est cet Etre d'en-haut? Les Groënlandais n'en savent rien; mais ce peuple qui se croit le premier né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens dont une Groënlandaise accoucha, et qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. « Si l'on écoute ce peuple ignorant, dit Egède, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, et que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier. »

Quoique les fables des nations soit en général

fort absurdes, et ne prouvent pour la plupart que la folie ou la sottise de l'esprit humain; il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui serait fort courte si l'on en retranchait la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition, qui paraissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considèrent éparses et isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant et les rapprochant, il y trouve une ressemblance et des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, et de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat et la succession des temps et des événemens doivent y apporter.

Les Groënlandais imaginent des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe, qu'adoraient les peuples savans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en-haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant: le bon principe s'appelle *Torngarsuk.* C'est lui que les angekoks, ou devins du Groënland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problème: les uns disent qu'il n'a point de forme; d'autres, qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme, avec un seul bras; quelques-

autres, aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque: cela veut dire qu'il suffit de se moquer des sorciers pour chasser les esprits. Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groënlandais du nord, la fille d'un puissant angekok, qui sépara l'île de Disko du continent où elle était jointe près de Bals-Fiord, et la poussa deux cents lieues plus loin vers le pôle. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile qui entretient sa lampe, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par de terribles phoques qui rampent à l'entrée; mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbère qui ne dort que le temps d'un clin d'œil, et ne peut être surpris. Quand les Groënlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent et paient un angekok pour aller apaiser la malignité femelle. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers et de la terre. Il passe par la région des ames heureuses qui vivent dans la gloire et les plaisirs; ensuite il arrive aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le prophète par la main, et glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abîme; c'est ainsi

qu'ils passent au milieu des phoques, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume et frémit de colère; elle met le feu aux ailes de quelques eider. L'odeur de la fumée suffoque l'angekok et son guide, qui se rend prisonnier de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, et lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenait les habitans de la mer au fond de ses abîmes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'Océan, et le champion retourne sans peine et sans danger vers la flotte des pêcheurs qui l'avaient député.

Les Groënlandais n'aiment point l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes: mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, et l'environne de dangers pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. Le bon principe ne les défend pas toujours: cependant les Groënlandais aiment le leur; et quand les Européens leur parlent de Dieu, ces sauvages croient que c'est de leur Torngarsuk, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création et l'empire

de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni prière, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux et des offrandes : mais, par une inconséquence que Crantz n'explique pas, ils ont la coutume, dans leur chasse ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre un morceau de la graisse ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, et surtout de la chair du premier renne qu'ils auront tué; et quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent qu'ils le tiennent de leurs pères, qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groënlandais, entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les ames au passage pour leur arracher les entrailles et les dévorer : mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs et ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent et mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau; ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, et quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en flamme, et se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter et d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies

pour les montagnes; les uns sont des géans de douze pieds de taille; les autres, des pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on, au Groënland; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi quand les Groënlandais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue partout : si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades, après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles qui les ont poussées à passer les bornes et les règles de l'abstinence. Les Groënlandais reconnaissent une sorte de Mars. Il a pour cortège les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, et qui habitent, disent-ils, à l'orient de leur pays; c'est de là que les Norvégiens abordèrent à la côte orientale de Groënland. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces, et commande au beau temps. Le soleil et la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple groënlandais, ou plutôt la charlatanerie de ses devins. Ceux-ci font mille contes de spectres et de fantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux et les poissons. Il n'y a que les angekoks qui les voient, et pour les mieux voir,

ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'est ainsi que s'élève un empire fantastique dans la timide imagination des hommes, pour y créer et détruire des êtres au gré de l'intérêt, père des crimes et des mensonges.

Les magiciens du Groënland se disposent, par des épreuves, à l'initiation, c'est-à-dire, à converser avec des esprits qui habitent les élémens; car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être angekok, ou réputé magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque ermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, et demandant à Torngarsuk de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin, à force de jeûnes, de maigreur et de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des fantômes et des monstres bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, et, dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle et s'excite à des convulsions qu'il chérit et qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent, dès leur jeunesse, à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais et sans peines. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur une pierre, et lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, et reste trois jours en cet

état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, et lui donne un génie familier, qui, l'instruisant de la science et de la sagesse utile à sa profession, le conduit dans les cieux et les enfers en très-peu de temps.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne: c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel, parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver et ses longues ténèbres sembleraient bien propres à ce pèlerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel angekok commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions et grimaces pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, et les mains derrière le dos avec une corde, ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes et les fenêtres fermées; car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit: personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit et des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter

à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, et ne vient point, l'ame de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps; puis il s'anime et s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement, qui, dit Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupe sur un toit, et de là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'angekok s'entretient avec lui de tout ce que les Groënlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors et l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter; et, s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que, ni l'angekok, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert, si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des ames, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour savoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle ame

ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, et battant du tambour ; car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens : c'est alors que, prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu et entendu ; puis, finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée, et donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère ; on rallume les lampes, et l'on voit l'angekok couché par terre, et si harassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groënlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations : quand un homme a appelé dix fois son esprit au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophète. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce : alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants et des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours et un phoque. Mais peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, et l'esprit monte du sein de la terre pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même : les prédicans voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le diable y puisse avoir quelque part. Ces devins ne sont pas non plus de purs charlatans ; ce sont, ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces angekoks, il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions : ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, et savent prédire d'avance au peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales et momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter et de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes dont un peu de charlatanerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils y procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement et la pratique ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprit, les médecins, les casuistes, les philosophes et les théologiens du Groënland ; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation

avec les esprits, et ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent, en faveur de leur profession, la tradition de leur père, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, et fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions et aux convulsions pour donner du poids à nos discours, et de la vogue à nos opérations parmi le peuple simple et grossier.

Il y a cependant de ces devins qui, même après avoir embrassé le christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang et du cerveau leur présentait pour des révélations, et dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges, et que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets; car la superstition enfante les songes qui nourrissent leur mère. Les Groënlandais nouvellement baptisés, à qui l'on enseigne que le diable étend et exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs devins; mais qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Ces prétendus magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des ma-

ladies, enchanter et désenchanter les flèches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans et chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, et payer pour le bien ou pour le mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmotent des paroles, ou lui soufflent au visage pour le guérir ou lui donner une ame en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête et la laissent retomber : s'ils la trouvent légère, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent; et mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, et devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il rame tranquillement assis et sans danger. De même ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparaître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, et l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes, qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler et guérir

ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bouche, avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, surtout depuis que les prédicans en ont dévoilé le grossier artifice; et quelques Groënlandais eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entre eux prit une fois un angekok durant son prétendu voyage aux enfers, et l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela, le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties, et la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin et surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration et des vérités célestes. D'ailleurs ceux des Groënlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions, ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers médecins, sous prétexte que si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé comme aux malades. Quand un homme meurt, ceux qui se

portent bien doivent s'abstenir de certains alimens et de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couche, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air ; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mèche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande ; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême, de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mère ou de l'enfant ; mais les mœurs et le tempérament des Groënlandais ne permettent guère d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

Quant aux amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celle d'un autre. C'est ordinairement un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau qu'on se pend au cou, ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groënlandais prétendent encore que ces amu-

lettes portent bonheur; et lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens et de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non-seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin et délicat de la baleine; mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance et la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot savoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connaissances raisonnées. Si, dans nos états les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des grands et quelquefois des ministres et des princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux-mêmes, comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture! Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude et sans réflexions, comme elle a été faite, et comme

l'ont été toutes les langues avant d'avoir des écrivains, des poètes et des orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, toute imparfaite et sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs : ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la grammaire. Cette matière est si bien discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte reçoit et réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connaissances humaines.

La langue groënlandaise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du nord, soit de l'Asie centrale, ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les Groënlandais. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes; ce qui la rend embarrassante à prononcer; de sorte qui celui qui saurait la lire n'en aurait l'usage qu'à moitié : comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien savoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caractères qui lui sont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lu ne fait pas des livres. Les Groënlandais ont une richesse de langage qui montre la disette des idées : ils emploient un mot non-seulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées

abstraites ou morales de religion, de science ou de société. S'ils avaient autant d'idées que nous, on sent combien une langue qui rendrait ces idées par autant d'expressions différentes, nuirait aux progrès de l'esprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve, d'un autre côté, la pénurie des termes dans la langue des Groënlandais, c'est qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots, ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espèce d'abréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, et que d'ailleurs ils n'ont guère à peindre que des rapports et des circonstances sensibles dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi, quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle sans doute que des objets physiques et de leurs propriétés les plus frappantes et les plus fixes. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, et de varier les couleurs et les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les individus et les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent, on ne peut conclure ni

qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique et concise, parce qu'elle explique beaucoup de choses avec très-peu de mots.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs; cet usage qui quelquefois enrichit les langues savantes, et donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante et sauvage, en compliquant les idées qu'il faudrait avoir séparées avant de les rejoindre; car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hasard et par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doivent pas ressembler à cet esprit d'analyse et d'harmonie qui guide les peuples éloquens et les oreilles délicates dans l'embellissement et la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est, que le langage des Groënlandais devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllabes, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, et ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la nature a donnée à des hommes nés entre les rochers et les glaces. Cependant, par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du nord, ainsi que ceux de l'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les

langues douces et polies, c'est-à-dire l'*R*, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde et montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son qui paraît nécessaire pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement et de destruction accompagnées d'un bruit qui racle ou écorche les organes; ce son qui distingue et prononce fortement les syllabes qu'il sépare; ce son qui, chez nous, marque d'une manière frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandais non-seulement part du gosier, mais s'arrête et se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on guère les consonnes labiales et dentales, ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres *B*, *D*, *F*, *G*, *L*, *R*, *Z*. Ils n'ont que peu de diphthongues et de consonnes composées, au moins au commencement des syllabes; c'est pourquoi ils suppriment les diphthongues, et divisent les consonnes composées en prononçant les mots étrangers; ainsi ils disent *Eppetah*, au lieu de *Iephtha*; et de même ils appuient, à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle, et prononcent *Petrusse*, pour *Petrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils altèrent souvent les sons pour l'euphonie; et les femmes surtout ont une grâce particulière à adoucir le son nazal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur

langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, et de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines et le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandais, et non pas l'entendre, car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, et ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement et l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit : pour marquer la désapprobation et la négative, ils rident le nez, accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier et pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide et ne l'embellit.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs et leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien et le mal des objets que ces noms re-

présentent. *Yglo* signifie maison ; *yglupiluk*, une mauvaise maison ; *yglopilursoak*, une grande vilaine maison.

La langue groënlandaise n'a que cinq ou six prépositions : *mik*, avec et par ; *mit*, de ; *mut*, à ; *me*, dans ou sur ; *kut* et *agut*, par et autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms se combinent avec les prépositions et même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses modifiées et altérées les unes par les autres. Ainsi, *nuna* signifie terre ; *aga* signifie ma ; *nunaga*, ma terre ; et *nunaunit* signifie de ma terre. « Les pronoms possessifs, dit Egède, sont attachés à leurs substances comme les suffixes des Hébreux, et les Groënlandais n'ont pas seulement des suffixes de noms, mais encore des suffixes de verbes. » Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, et en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers et séparés. C'est pour cela qu'ils insèrent la négative *ng*, dans les corps des noms et des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver ; *ermikpok*, il se lave ; *ermingilak*, il ne se lave pas. Cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les temps et les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions et des terminaisons qu'on peut exprimer différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe, pour exprimer différens

rapports, soit de temps ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingts inflexions. Dans un seul mot, on exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel du nominatif et du cas; le temps qui précède, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue groënlandaise avec le plus de soin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des lecteurs que pour l'instruction des savans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vite à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, et il est déjà à écrire.

Les Groënlandais coupent et façonnent leurs mots comme on taille la pierre brute; mais les matériaux de leur langue sont si durs et si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent est toujours informe et mal cimenté. Ainsi leurs discours ressemblent à leurs cabanes, et là, comme ailleurs,

la langue est l'image des mœurs : ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groënlandais est simple et naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal est à la tête de la phrase, et les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées, ni abstraites, leur manière de construire un mot de pièces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases : mais ils croient suppléer à la clarté des idées par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase, comme celui des Orientaux et même des peuples septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes et les allégories, surtout depuis qu'ils connaissent l'Evangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux devins, qui emploient quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air savant, et leur sert à expliquer des oracles.

Leur poésie n'a ni rime ni mesure; elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases qui peuvent se chanter en cadence.

Leur arithmétique est très-bornée; car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains et de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq; de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au

nombre de vingt ; cependant ils ont des mots par ticuliers pour exprimer six, onze et seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groënlandais qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Ce qu'ils possèdent le mieux est leur généalogie ; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs an cêtres en ligne directe, avec les branches collatérales : ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile. Un Groënlandais pauvre ne manquera point du nécessaire s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé ; car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groënlandais, c'est l'art et le soin de faire sa fortune, c'est-à-dire de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est là leur noblesse qu'ils croient héréditaire, et non sans fondement : le fils d'un célèbre pêcheur succède ordinairement au talent et à la réputation de son père, même quand il l'aurait perdu dans l'enfance, et qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le

papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilége à peindre les pensées et les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un ministre luthérien leur lisait les commandemens de Dieu, ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir une voix hors du livre, qui les lui soufflait. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les colonies danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines : il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distanee. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs démandes et leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon sur une pièce de euir ou de parchemin, marquant la quantité de marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en éehange, et le nombre des jours qui doivent s'éeouler jusqu'au paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si savans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groënland, aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture.

Leur chronologie est si peu de chose, qu'ils ne savent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, et les jours par nuits, parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur

vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain temps ils se sont fait des époques, comme l'établissement d'une colonie, ou l'arrivée d'un missionnaire. C'est de ces grands événemens que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur manière de diviser l'année en saison : ce n'est point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer ; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groënland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, et c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque, ils comptent trois mois jusqu'au printemps, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est-à-dire celui d'avril, leur est annoncé par l'apparition de petits oiseaux, et par la ponte des corbeaux. Au cinquième, ils reçoivent la première visite des phoques, qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race, enrichir et réjouir leurs côtes. Le mois de juin est marqué par la naissance des eider; mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumière dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuit. Au défaut de lunaisons, les Groënlandais se guident en été par la marche des ombres des rochers, dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures, mais les jours. Sans doute que dans

le temps où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction et la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des phoques, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux; enfin le temps de plier leurs tentes et de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux et le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils aperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux, par le lever et le coucher de certaines étoiles.

C'est là tout ce qu'ils savent de la connaissance des temps. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, et que tout le globe serait en pièces depuis long-temps, si les angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossière, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompus, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groënlandais, sur le sommet d'une grande montagne placée au nord, et fait ses révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront

que tous les corps célestes sont des Groënlandais, ou des animaux qui, par une fatalité singulière, ont été transportés au firmament; et qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les astres, dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des ames qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande ourse, ils l'appellent *la renne;* les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; et ces étoiles servent aux Groënlandais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel;* et le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui, ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des phoques, furent transportés aux cieux.

Le soleil et la lune étaient frère et sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfans dans les ténèbres, lorsque Malina, ennuyée des poursuites de son frère Anninga, frotta ses mains à la suie des lampes, et barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour; et de là viennent les taches de la lune. Malina voulut s'échapper; mais son frère la poursuivit jusqu'à ce que, prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil; et son frère, restant en chemin, fut la lune qui poursuit encore

le soleil, et tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue et de faim (c'est au dernier quartier), il met son équipage de chasse et de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, et reste quelques jours à se refaire et à s'engraisser, ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, et le soleil de celle des hommes : ainsi, les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil, et les autres aux éclipses de lune ; car Anninga rôde alors autour des maisons pour piller les viandes et les peaux, et pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence, ou la diète religieuse que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ces provisions, et les hommes portant leurs effets et leurs chaudières sur le toit de la maison, parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles, pour effrayer la lune, et l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles ; s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine ; car les chiens qui existaient avant les hommes, doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir ; mais s'ils ne criaient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout serait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groënlandais.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans

l'air, et s'y battent pour une peau de phoque bien tendue. Dans la dispute, la maison s'écroule, les lampes sont brisées, et le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre et des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groënland amusent les enfans, les gens crédules et les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie et ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contens d'étudier et de prévoir les changemens des temps dans la température de l'air, et dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

La médecine n'a guère fait plus de progrès au Groënland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des maladies et des remèdes connus en ce pays.

Aux mois de mai et de juin, les Groënlandais ont les yeux rouges et larmoyans, ce qui vient des grands vents et de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges et les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-vue; c'est un morceau de bois mince et large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur

s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, et les enlève avec un couteau si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération; mais depuis que les Groënlandais ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal d'yeux; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes et de peines.

Les Groënlandais saignent fréquemment au nez, par la trop grande abondance du sang que l'huile, la graisse et la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires; ou, prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, et le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête et de dents, des vertiges, des pamoisons, des paralysies, des hydropisies, des épilepsies, et des attaques de folie; mais ces maladies sont assez rares, pour qu'ils n'y fassent aucun remède; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées : l'une est une espèce de gale ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains; mais cette

maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lèpre qui, leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au tombeau, et se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, et n'ont pour soulagement que la facilité de se racler, et de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles et ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent; comme si la chair des animaux ne pouvait se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole était une peste inconnue aux Groënlandais, lorsqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Copenhague, leur causa tout à coup une perte de trois mille habitans, qui moururent de cet horrible fléau.

Ce peuple, dur et calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulcères, qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matière, dit-on, contribue à leur donner de ces sortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la plaie, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs; et ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de

poisson, ou de cette mousse qui leur sert de mèche, bien imbibée d'huile, et ils lient la plaie avec une pièce et des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras ou une jambe, ils tiennent le membre où est la fracture étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de temps les os rompus se rejoignent, quand même il y aurait eu des esquilles dans la fracture.

Les Groënlandais n'ont guère de remèdes que pour les maux extérieurs, et ils guérissent promptement; mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la nature. Ce sont, pour l'ordinaire, des consomptions et des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter en mangeant d'une espèce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées et des flux de sang qui leur prennent surtout au printemps, occasionnés par l'usage du poisson, et surtout par les mûres de ronce qu'ils mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet à des langueurs et à des maladies de poitrine qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connaissent point les fièvres; mais s'ils sont attaqués d'un point de côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se

soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, et la plus tôt guérie par les remèdes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante, qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur; elle attire ou fond sans doute l'humeur, comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour ces sortes d'attaques, et quelquefois aussi par précaution, ce qui leur épargne bien des accidens et des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier que la nature avare les force de mener; car, en hiver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni ses mains, ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poêle à la bise glacée, presque demi-nu. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; et quand les provisions abondent au logis, son ventre ne désemplit jamais. S'il a chaud et soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace; et comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, et surtout les points de côté, ne les attaquent guère qu'au cœur de l'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs, on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir, en buvant à la glace; ainsi, le mal les a promptement emportés.

Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matières, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groënlandais, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, et on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchait à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par-derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant : *Pikserrukpok*, c'est-à-dire il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin et dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, et par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par-dessus

on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau, son kaiak, ses flèches et ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau et ses aiguilles, car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, et le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs, bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant; car l'ame d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin partout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettait sur les tombeaux avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groënlandais ont supprimé ces sortes de présens ou d'offrandes. Cependant, ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres, qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mère morte, ou peu de temps après elle, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quel tourment et quel horrible office pour un père d'enterrer ainsi son propre fils, tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut

l'avoir perdu, pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée et malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, et l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais, dit Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parens; encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque île déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste et malheureuse condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête sur leurs mains : les femmes, prosternées la face contre terre, pleurent et sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre; ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes surtout,

est d'un ton vraiment lugubre et touchant. Une pleureuse mène ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en temps par quelques mots échappés à la douleur, mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin, le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés et sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paraît qu'échevelée; et quand elle sort, elle a toujours une coiffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites dit à tous ceux qui entrent : « Celui que vous cherchez n'y est plus, hélas ! il est allé trop loin; » et les pleurs recommencent : ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt ou l'importance dont il était à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe; et surtout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent guère d'autres marques de deuil que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde qui pénètre l'ame et le corps tout à la fois.

Rien ne convient mieux à la fin de cet article des funérailles, qu'une chanson funèbre rapportée par Dalager; et prononcée par un père qui pleurait la mort de son fils. Heureux encore les pères qui peuvent parler dans ces sortes d'afflictions !

« Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, et qui la trouve vide! Elles sont donc perdues les peines de ta mère, pour sécher tes vêtemens! Hélas! ma joie est tombée en tristesse: elle est tombée dans les cavernes des montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le soir, je rentrais content, j'ouvrais mes faibles yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah! quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec une vigueur qui défiait les jeunes et les vieux. Jamais tu ne revenais de la mer les mains vides, et ton kaiak rapportait toujours sa charge d'eider ou de phoques. Ta mère allumait le feu, pressait la chaudière, faisait bouillir la pêche de tes mains. Ta mère étalait ton butin à tous les conviés du voisinage, et j'en prenais aussi ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, et tu criais de joie: voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt à son bord, et ta main s'emparait du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche; et ta mère en séparait la graisse. Tu recevais des chemises de lin et des lames de fer pour le prix du fruit de tes harpons et de tes flèches. Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent au-dedans de moi. Oh! si je pouvais pleurer comme les autres, du moins je soulagerais ma peine. Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde? La mort est ce qu'il y a de plus désirable pour moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de ma femme et de nos autres enfans? Je vivrai donc encore un peu de temps, mais privé de tout ce qui réjouit et console l'homme sur la terre. »

CHAPITRE IV.

Annales, ou Histoire civile du Groënland.

Que peut-on savoir de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés? Quand même un peuple aussi sauvage que le sont les Groënlandais, aurait conservé quelque mémoire des temps reculés, devrait-on s'y fier, après les fables et les erreurs grossières qui cachent l'origine et décèlent l'enfance des nations les plus policées? Mais si les habitans d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, et qui certainement, dans des siècles de ténèbres et de guerre, n'ont eu ni le loisir ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Lorsque l'Europe, mais surtout la Norvège, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ses commencemens, en sera-t-elle plus croyable quand elle parlera d'un temps et d'un pays encore plus fait pour l'oubli? Cependant, comme il est certain qu'on trouve au Groënland des ruines et des vestiges d'anciennes habitations, dont l'établissement et la chûte n'ont point d'époques fixes dans

l'histoire, et qu'il est nécessaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle avant de découvrir la véritable. Ainsi, l'on peut suivre pour l'histoire du Groënland ce qu'en rapporte Mallet dans son *Introduction à l'Histoire du Danemark.* C'est un écrivain judicieux après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, jusqu'à ce que le temps ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a transmis, sur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du nord.

« Environ un siècle après la découverte de l'Islande, un seigneur norvégien, nommé Torvald, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira en Islande avec son fils Eric, surnommé le Roux. Torvald étant mort dans cette île, son fils ne tarda guère à se voir obligé d'en sortir, pour une raison semblable à celle qui avait fait bannir son père de Norvège. Ne sachant donc où se réfugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre navigateur norvégien avait aperçue au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchait, et y aborda en 982. Il s'établit dans une petite île que formait un détroit qu'il appela de son nom *Eric Sund*, et il y passa l'hiver. Au printemps, il alla reconnaître la terre ferme, et l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Groënland* ou *Terre verte*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande, où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avait découvert. Il leur en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poissonneuses, en pelleteries et en gibier. De retour avec ses Islandais, il s'appliqua à faire fleurir cette colonie encore faible et naissante.

« Quelques années après, Leif, fils d'Eric, ayant fait un voyage en Norvège, y fut reçu favorablement du roi Olaüs Trygveson, à qui il peignit le Groënland des couleurs les plus avantageuses. Olaüs venait de se faire chrétien, et était animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le nord la religion qu'il avait embrassée. Il retint Leif à sa cour pendant l'hiver, et fit si bien, qu'il lui persuada de se faire baptiser. Au printemps, il le renvoya en Groënland, accompagné d'un prêtre qui devait l'affermir dans la foi, et tâcher de la faire recevoir à la nouvelle nation. Eric fut d'abord très-offensé de ce que son fils avait abjuré le culte de ses pères; mais il s'apaisa enfin; et le missionnaire, aidé de Leif, ne tarda pas même à l'amener avec toute la colonie à la connaissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixième siècle, il y eut déjà des églises en Groënland: on érigea même un évêché dans la nouvelle ville de Gardo, la principale du pays, et où les Norvégiens allèrent long-temps commercer. Peu de temps après, les Groënlandais se multipliant, on fonda une autre petite

ville nommée *Albe*, et un cloître à l'honneur de saint Thomas. Les Groënlandais reconnaissaient les rois de Norvège pour leurs souverains, et leur payaient un tribut annuel dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. Cette colonie subsista dans cet état jusque vers l'an 1348, époque d'une contagion furieuse, connue sous le nom de *mort noire*, qui fit de grands ravages dans tout le nord. Depuis ce temps-là, la colonie de Garde, celle d'Albe, et tous les établissemens formés par les Norvégiens sur la côte orientale du Groënland, ont été si fort oubliés et négligés, qu'on en ignore entièrement le sort actuel. Tous les efforts qu'on a faits pour les retrouver n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de l'ouest, où les Danois ont établi dans ce siècle quatre nouvelles colonies. Les chroniques islandaises témoignent unanimement que les anciens Norvégiens avaient aussi formé des établissemens sur cette côte de l'ouest; mais comme on ne les retrouvait point, leur autorité paraissait suspecte à bien des gens. Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance qu'on voulait leur ôter, et convenir de la bonne foi et de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas longtemps que les missionnaires danois ont retrouvé le long de cette côte des ruines de grandes maisons de pierre, d'églises bâties en forme de croix, de morceaux de cloches cassées ; ils ont découvert que les sauvages du pays avaient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norvégiens,

des lieux qu'ils habitaient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent, qui ne finit que par la destruction de ces étrangers. »

Comme Mallet renvoie ici à la relation d'Egède, la plus authentique que nous ayons sur le Groënland, il est juste de reprendre les traces de ce guide pour reconnaître les monumens de la découverte et de l'établissement des Norvégiens. « Peu de temps après leur arrivée, nous dit ce prédicant, ils rencontrèrent dans la partie occidentale du Groënland un peuple sauvage qui devait tirer son origine des Américains, comme on le conjecture par le caractère, la manière de vivre et l'habillement des peuples situés au nord de la baie d'Hudson. On suppose que ceux-ci, qui ne diffèrent en rien des Groënlandais, auront avancé du nord au sud, où ils ont dû rencontrer les Norvégiens. Ainsi, le Groënland aurait été peuplé successivement par les Américains et les Européens. Quoi qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norvège. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norvège et le Groënland par les périls et les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres. On ajoute que Marguerite, qui fut à la fois reine de Danemark et de Norvège, vers l'an 1380, gêna d'abord le commerce du Groënland; que n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendait, elle en arrêta la navigation par des

peines rigoureuses contre ceux qui l'entrepren-draient sans sa permission; et qu'enfin tous les voyages en cette terre, proscrite à tant de titres, cessèrent insensiblement par les guerres qui s'é-levèrent entre le Danemark et la Suède à la fin du quatorzième siècle. Dans le quinzième siècle, les *Skrællingers*, ou sauvages du Groënland, désolèrent la colonie occidentale des Norvégiens, qui contenait, dit-on, quatre églises et près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour repousser les sauvages, ils ne trouvèrent dans le pays dépeuplé que du bétail, c'est-à-dire des bœufs et des brebis errant dans les campagnes, s'il est vrai que ces animaux aient pu vivre en un climat si froid, où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette colonie orientale, où l'on comptait jusqu'à douze églises paroissiales et cent quatre-vingt-dix habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle submergé tout-à-coup ces édifices et ces plantations; ou bien, détournant vers cette côte le cours des glaces qui passent entre le Spitzberg et le Groënland, aura-t-elle rendu ce pays inabordable par l'orient. Il est probable que la nature y a fait elle-même une révolution qui aura rompu tous les liens et les moyens politiques de communication entre ces colonies et leur métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Un évêque d'Islande, vers le milieu du si-

zième siècle, poussé par la tempête à l'est du Groënland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire leurs brebis et leurs agneaux. Mais comme c'était le soir, et que le vent le ramena tout-à-coup vers son île, on ne peut guère compter sur ce témoignage. Un négociant de Hambourg, qui, pour avoir été jeté trois fois sur les côtes du Groënland, fut surnommé *le Groënlandais*, dit qu'une fois ayant ancré dans une île déserte à la côte orientale de ce pays, il avait vu de là plusieurs îles habitées; et que s'étant approché d'une habitation, il y avait trouvé l'attirail d'un bateau et le cadavre d'un homme étendu la face contre terre, enveloppé dans ses habillemens, partie de drap et partie de cuir, avec un vieux couteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta en Islande par curiosité. »

Ajoutons à ces notices ce que Crantz a recueilli dans les meilleurs auteurs qui aient parlé du Groënland. L'un des plus consultés est Torfœus, historiographe du roi de Danemark. C'est un Islandais, auteur d'un ouvrage intitulé : *l'ancien Groënland, Grœlandia antiqua.* Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groënland, on doit les conserver, en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation et par des mémoires plus authentiques des voyageurs. Cet historien a suivi, pour la description de cette côte inconnue, *Yvar-Bioern*, qui fut grand justi-

cier de l'évêque du Groënland dans le quatorzième siècle. Cet auteur divise le vieux Groënland par le promontoire de Heriolfs, qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce géographe place ce cap au 63e degré, et la carte de Crantz au 65e. Thorlak, évêque d'Islande, au dix-septième siècle, dit que, sous ce promontoire, on trouve au nord le Skaga-Fiord, baie dont l'entrée est comme fermée par un banc de sable, mais qui laisse passage aux vaisseaux, et même aux baleines dans les hautes marées. Plus au nord-est, on place la baie appelée *Ollom-Lengri*, si longue qu'on n'en connaît pas la fin : en sorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baie de Disko. Celle d'Ollum-Lengri est parsemée de petites îles ou de marais et de plaines couvertes de verdure. Torfœus dit qu'elle est située au 66e degré. Au-delà sont des déserts qu'on appelle *Obydger*, précédés au sud par la baie de Funkabuder. Derrière celle-ci s'élèvent à l'ouest dans les terres deux montagnes, dont l'une s'appelle *Blaaserken*, c'est-à-dire, *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces; et l'autre, *Hvitserken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paraît moins foncée et plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumière, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, et l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié

chemin, entre le cap Snœfels sur la côte occidentale de l'Islande et le promontoire de Heriolfs sur la côte orientale du Groënland, séparés par une distance de cent vingt lieues, on peut voir en même temps les montagnes de glaces de ces deux régions.

En descendant du cap de Heriols à celui des Etats, on rencontre beaucoup d'îles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un couvent de moines de saint Augustin, et par deux paroisses. Ensuite vient *l'île des Corbeaux*, où étaient les religieuses de saint Olaüs. Plus bas au sud, on passe devant l'île de Rincey, où se trouvent quantité de rennes et de la pierre ollaire dont les Groënlandais font des vases ou cuves qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes : celles-ci sont d'une mesure ou grandeur qu'on ne définit pas. De cette description géographique, informe, incertaine et fort contestée entre les écrivains qui traitent de l'ancien Groënland, il résulte que les habitations ou colonies des Norvégiens s'étendaient jusqu'au 65e degré de latitude, soit à l'orient, soit à l'occident.

Torfœus dit, d'après un ancien livre islandais du douzième siècle, que le froid n'est pas aussi vif au Groënland, du moins sur la côte orientale, qu'en Islande et en Norvège; mais que les orages y sont plus violens, quoique assez rares et peu dangereux. Cependant La Peyrère, qui fut secrétaire d'un ambassadeur de France dans les

cours du nord, et qui adressa, en 1645, à La Motte-le-Vayer une relation du Groënland, rapporte, d'après des annales danoises, qu'en 1308, il y eut au Groënland un orage dans lequel une église fut brûlée par le feu du ciel; et que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin comme une pluie de cendres. A cet événement succéda l'hiver le plus froid qu'on eût encore vu; de sorte que la glace ne dégela point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions et de la fécondité du vieux Groënland, ni de liaison et de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norvège établies en ce pays. On y voit que la religion chrétienne y eut un évêque dès le douzième siècle, et cet évêque des droits temporels qui occasionnèrent le meurtre d'un seigneur tué par un autre dans un cimetière : voici le fait en abrégé. Un Norvégien de considération, qui s'appelait Arnbiœrn, accompagnant le premier évêque envoyé de la Norvège au Groënland, fut jeté par la tempête, avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, et ne reparut plus. Quelque temps après, on trouva sur la côte un vaisseau qui avait fait naufrage. L'évêque en donna la cargaison à celui qui l'avait découvert, et appropria le vaisseau à l'église. Dans la suite, Ausur, neveu d'Arnbiœrn, vint au Groënland redeman-

der les effets et le vaisseau de son oncle. Einar, arrière-petit-fils de Leif, fils de cet Eric qui avait découvert le Groënland ; Einar, qui avait juré de protéger le patrimoine de l'Eglise, refusa à Ausur l'héritage d'Arnbiœrn. Le neveu se vengea de ce refus, en faisant périr le vaisseau qu'il redemandait. Einar, provoqué par les reproches que lui faisait l'évêque d'avoir trahi son serment en laissant violer les droits de l'Eglise, un jour qu'il sortait de l'office divin avec Ausur, qui ne se défiait de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'Ausur. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles ; beaucoup de sang versé de part et d'autre, mais surtout du côté de la faction d'Ausur. Enfin la paix fut faite, à condition que Sok, père d'Einar, paierait en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

Torfœus, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix évêques du Groënland, qui se succédèrent depuis l'an 1121 jusqu'à l'année 1343. Le baron de Holberg, dans son *Histoire du Danemark*, en ajoute sept autres depuis cette dernière époque jusqu'à l'an 1408.

Crantz abandonne ici les ramas informes des historiens du Groënland, pour chercher l'origine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la Vinlande, qui fut découverte par les Norvégiens, à peu près dans le même temps que le Groënland, et cette Vinlande, dit-il, ne peut-être

que la côte de Labrador ou l'île de Terre-Neuve en Amérique. C'est de là, vraisemblablement, ou du Canada, que les *Skrælings*, ou la race des sauvages actuels, entrèrent dans le Groënland vers le quatorzième siècle; car ces sauvages ne pouvaient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la Nouvelle-Zemble ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer Glaciale, on sait que ces terres ne sont point contiguës avec le Groënland. Il aurait donc fallu, pour passer de la Zemble ou du Spitzberg à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer Glaciale sur de petits canots, ou faire à pied ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance entre la nation groënlandaise et les Samoïèdes ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du nord et du nord-est de la mer Glaciale, qu'on en trouve entre ce même peuple et les Kalmouks, les Tongouses et les Kamtchadales situés au nord-est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers que les peuples de qui descendent les Groënlandais seront entrés dans l'Amérique, poussés les uns par les autres; car l'Amérique est si voisine de l'Asie boréale, que vers le 66e degré, l'on n'a qu'un très-petit détroit à franchir de l'une à l'autre. En Amérique, ces Tartares auront couru d'île en île jusqu'au détroit de Davis, d'où le hasard les aura portés au Groënland. Crantz cite à l'appui de cette conjecture le témoignage d'un missionnaire de la

congrégation des frères Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue groënlandaise, fit en 1764 un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de Hugues Palliser, gouverneur de Terre-Neuve. Il rencontra, le 4 septembre, environ deux cents sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut aperçu que le prédicant avait l'habillement du pays, et qu'il en parlait la langue, il appela les autres sauvages, en leur disant : « C'est un de nos amis. » Ils le conduisirent dans leurs cabanes, et le comblèrent d'amitiés, quoique les Européens l'eussent averti qu'il y aurait du risque pour sa vie à s'exposer seul parmi les sauvages. L'année suivante, ce prédicant retourna chez eux avec Drachart, l'un de ses confrères, qui possédait encore mieux que lui la langue du Groënland. Ces deux Européens vérifièrent que ce langage ne différait pas plus de celui des Américains, que les dialectes groënlandais du sud et du nord ne diffèrent l'un de l'autre; or, ce n'est pas une différence aussi grande qu'entre le haut et le bas allemand.

Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse qui suppose que les Norvégiens auront été chassés du Groënland par les sauvages *Skrælings*, comme si cette petite nation faible et timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avait pu vaincre les Norvégiens, ces braves enfans des conquérans de l'Europe entière. Mais il répond que les colo-

nies de la Norvège, établies au Groënland, auront moins été dépeuplées par l'incursion des sauvages du nord, que par cette terrible peste noire qui ravagea toute l'Europe en 1350, et que les Norvégiens eux-mêmes portèrent à leur colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua, dit-on, non-seulement les hommes et les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste avec le rude hiver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de La Peyrère, et qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fléaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des colonies norvégiennes, et les affaiblit sans doute au point que le peu de monde qui leur restait fut obligé de céder le terrain aux sauvages, et de se retirer des côtes de l'ouest à celles de l'orient; car Yvar-Biœrn, cet homme de loi, qui écrivait au quatorzième siècle, terminait sa relation du Groënland par ces mots: « Toute la côte occidentale est maintenant occupée par les Skrelings. » Ainsi les colonies norvégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur métropole, furent détruites par la famine et les sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des nationaux issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se réfugièrent-elles dans des montagnes et des îles, pour y repasser de l'état social des peuples civilisés, à la misère et à l'indépendance d'une vie sauvage.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces colonies perdues ou dispersées, qu'à la faible lumière qu'on tire avec peine des courses et des récits des sauvages eux-mêmes. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groënlandais, appelé Koiake, qui habitait à soixante lieues du cap des Etats, sur la côte orientale, vint, en 1752, voir quelques-uns de ses parens établis à Neu-Herrnhut, maison des frères Moraves, située à Bals-Fiord. Cet homme raconta qu'il avait logé chez lui, l'hiver précédent, deux Groënlandais qui avaient fait avec un troisième une excursion ou un voyage de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étaient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittait point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le sommet des montagnes; ce qui désigne les 66° de latitude. En route, ils avaient été souvent obligés de mettre leur tente et leur canot sur un traîneau qu'ils faisaient tirer par des chiens; ils côtoyaient toujours la terre, où la glace, moins forte que sur mer, fondait plus vite au soleil, et allait former sur les eaux une barrière impénétrable. Les habitans de ces bords sont plus gros que ceux de l'ouest : du reste, ils ont les cheveux noirs, de longues barbes, et le teint à peu près comme les Groënlandais, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce peuple est

nombreux, et paraît doux. Mais les voyageurs, dont on rapporte le récit, n'osèrent pas entrer dans une baie assez belle, par la crainte des anthropophages qui l'habitaient. De tout temps les Groënlandais ont imaginé qu'il y avait de ces sortes d'hommes sur la côte inconnue de leur pays. « Au commencement, dit Koiake, ils mangèrent de la chair humaine dans une famine extraordinaire occasionnée par un hiver excessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté, bientôt ils s'en firent une habitude; en sorte qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs provisions, et qu'ils la mangent comme la chair de phoque, c'est-à-dire crue et souvent corrompue par la gelée. Mais ils ont l'attention de ne tuer pour leur nourriture que des vieillards et de jeunes orphelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant préférablement leurs chiens, dont ils tirent de grands services. Ils sont vêtus de peaux, mais grossièrement jointes, faute d'aiguilles, car ils n'ont pas de fer; aussi sont-ils bien contens quand ils trouvent quelques clous dans les planches et les bois flottans, que le naufrage ou les courans jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont vu de vaisseaux, et leurs bateaux ne vont point à la voile. »

Un facteur des colonies danoises m'a fait, dit Crantz, le récit suivant au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757, un Groënlandais du sud nous rapporta qu'il tenait de quelques personnes du pays, qui avaient voyagé vers l'orient,

qu'on y trouvait dans une baie, entre des montagnes, un peuple qui tous les printemps venait sur la côte. Il est si nombreux, et d'ailleurs si cruel, qu'à son approche tous les Groënlandais fuient dans des îles sur leurs canots. Ce peuple, qui ne peut les suivre faute de bateaux, leur décoche une grêle de flèche (car il marche toujours le carquois sur le dos), et ruinant leurs habitations, il emporte dans ses montagnes tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvait ajouter quelque confiance à ces récits qui sont évidemment exagérés par les frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain, il y aurait lieu de conjecturer que tous ces peuples sauvages, qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland, descendent des restes et des débris des colonies norvégiennes, qui ont conservé une haine héréditaire contre les indigènes.

Un autre facteur, très-curieux d'interroger les Groënlandais sur la nature de leur pays, et capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance toutes les descriptions fabuleuses et contradictoires, m'a raconté, dit encore Crantz, les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandais occidentaux qui doublent le cap des Etats, sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation par un golfe si rempli de glaces, que, jointes au courant qui les entraîne dans la mer, elles empêchent les bateaux d'aller plus

avant. « J'ai des raisons de croire (c'est le facteur qui parle) que ce golfe rend dans le détroit de Frosbisher, qui, après avoir été jadis navigable, s'est trouvé depuis un temps immémorial entièrement fermé par les glaces. Ce détroit peut avoir environ cent ou cent vingt lieues de longueur. » Au dessus est le vieux Groënland, ce pays perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751, deux Groënlandais passèrent le golfe des Glaces, et le repassèrent. Pendant les années 1756, 58, 60 et 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au cap des Etats pour trafiquer avec ceux de l'ouest. Ils sont trois mois à venir, et s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquait. Les Groënlandais du Statenhoek disent que ce peuple doit venir de bien loin, et ils l'appellent *Nort-landais*, ou septentrional, pour le distinguer d'eux-mêmes qui se nomment *Sud-landais*, ou méridionaux. Ce sont des sauvages sans culture ni morale, auprès desquels les Groënlandais de l'ouest se regardent comme un peuple policé; mais ils n'ont jamais entendu parler des Norvégiens, ni de leurs églises, ni de leurs colonies: c'est qu'ils n'habitent que des îles où ils sont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 jusqu'en 1762; mais la mer leur a charrié beaucoup plus de bois flottant

qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer et des os. C'est pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très-périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de phoque, des cuirs, des chaudières de pierre ollaire, qu'ils donnent sans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange, regardant avec curiosité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandises étrangères, mais sans paraître s'en soucier.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain ou de moins fabuleux sur la côte orientale du Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver? Frédéric II, roi de Danemark, après un siècle d'interruption de toute espèce de commerce ou de voyage au Groënland, y envoya en 1578 le fameux navigatéur Heinson, qui découvrit à la vérité ce pays, mais de loin, et sans y aborder, quoique la saison fût belle et le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché sous les eaux, d'autres disent le rémora, arrêta son vaisseau tout-à-coup, et l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable rémora fut la crainte des glaces, ou la force du courant qui le repoussèrent; et le désir de revoir sa patrie fut sans doute l'aimant qui l'attira en arrière.

Martin Frobisher, qui retourna pour la seconde fois au Groënland en 1578, n'y put, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avait découvert deux ans auparavant, et qui portait son nom;

cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit est plutôt à l'entrée de la baie d'Hudson. On ne peut déterminer rien de bien précis par la carte de sa route où les latitudes sont très-confusément marquées. Ses relations d'ailleurs présentent des faits si peu compatibles et si mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groënland, où elles prétendent l'attacher.

On a tenté, sous le règne de Christian IV, roi de Danemark, jusqu'à cinq voyages au Groënland. En 1605, l'amiral danois Lindenau, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancra d'abord à la côte orientale, d'où il enleva six habitans sur son bord. Jean Knight, navigateur anglais, parti sur un vaisseau danois, monta jusqu'au détroit de Davis, où il trouva des hommes plus sauvages que ceux de l'orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux devint enragé de se voir pris, dit La Peyrère, que les Danois ne le pouvant traîner, l'assommèrent à coups de crosse de mousquet; ce qui fit peur aux trois autres, qui se laissèrent emmener. L'année suivante, Lindenau retourna du Danemark au détroit de Davis, avec les sauvages qu'avait pris Jean Knight. Dans le premier endroit où il aborda, les habitans n'osèrent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisième en-

droit de la même côte, et l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présens, ils le tuèrent et le mirent en pièces à coups de couteau, pour se venger de la mort d'un des quatre qu'on avait enlevés l'année précédente.

Les Groënlandais amenés à Copenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605, eurent le sort le plus déplorable : deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournaient sans cesse des regards tristes et languissans, avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Copenhague. On remarqua qu'il pleurait amèrement toutes les fois qu'il voyait un enfant dans les bras de sa mère ; d'où l'on augura qu'il devait avoir lui-même une femme et des enfans quand il fut enlevé de son pays. Deux de ces sauvagss vécurent dix ou douze ans avec les Danois, qui les employèrent à la pêche des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice, et l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1636, une compagnie de marchands de Copenhague équipa deux vaisseaux pour le Groënland : ils y enlevèrent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac ; ces malheureux se jetèrent dans l'eau, et probablement se noyèrent en voulant regagner les bords de leur terre

natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avait pris pour de l'or à la couleur et au poids; mais ce sable mis au creuset par les orfèvres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jeté dans la mer; et le capitaine qui en avait fait charger les vaisseaux tomba dans la disgrâce du grand-maître du royaume, qui était à la tête de l'entreprise, et il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'en 1674, pour découvrir le Groënland en tout ou en partie, et pour y former des établissemens, les Danois se dégoûtèrent de ces tentatives inutiles; et ne pensèrent plus à cette terre ingrate qui semblait se dérober à leurs poursuites.

Enfin, Egède, pasteur de Vogen en Norvège, poussé par un zèle de religion plus fort et plus puissant que la cupidité, ramena les vues du ministère de Danemark vers ce pays, qui présentait à la couronne une branche de commerce à établir, et au prédicant des ames à conquérir. Il faut l'entendre parler pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles et les moyens qui servirent à en rehausser le prix et l'importance.

CHAPITRE V.

Premiers établissemens danois dans le Groënland.

« J'écrivis en 1709, dit Egède, à un de mes parens de Bergen qui avait navigué dans le Groënland, pour lui demander des éclaircissemens sur ce pays. Il me répondit que dans le Groënland qu'on appelait méridional, et qui était connu depuis le 60e degré de latitude jusqu'au 74e, on voyait des hommes sauvages; et que pour la partie orientale, où s'étaient anciennement établies des colonies norvégiennes, on ne pouvait plus en avoir connaissance, à cause des glaces flottantes qui défendaient l'approche des côtes.

» Cette réponse me toucha. D'un côté, je voyais des sauvages à éclairer, des Norvégiens à conserver, soit au christianisme, soit à la patrie; et de l'autre, j'étais chargé non-seulement du soin d'une paroisse, mais d'une femme et d'un enfant. Je ne savais à quoi me résoudre, incertain et flottant entre le bien de la religion qui m'appelait au loin, et les cris de la nature, qui me retenaient au sein de ma famille. Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, où je me déterminai à dresser un plan pour la conversion et l'instruction des Groënlandais. Je l'envoyai

dans un mémoire à l'évêque de Bergen, parce que c'était le port de Norvège d'où partaient les navires destinés pour le commerce du Groënland.

» Ce prélat octogénaire me répondit qu'il avait envoyé mon mémoire à la cour. Du reste, en louant mon projet, il me disait : Comme vous voulez quitter votre cure, pour aller vous-même instruire dans la religion chrétienne les peuples du Groënland, je ne vois pas comment la chose pourrait réussir, puisque ces barbares ont une langue particulière que nous n'entendons point, et qu'ils n'entendent point la nôtre. Jésus-Christ n'envoya ses apôtres dans tout le monde pour instruire les peuples, qu'après leur avoir communiqué le don des langues.

». L'évêque de Drontheim, à qui j'avais aussi communiqué mon plan, parce que j'étais son diocésain, me répondit en 1711 : « Il y a eu » autrefois des évêques dans le Groënland qui » ont été sacrés à Drontheim, dont ils étaient » suffragans. Si quelque homme de Dieu voulait » aller examiner la qualité du pays et le naturel » des habitans, il n'y a pas de doute que le roi » qui, depuis quelques mois, a destiné les revenus » des postes à des œuvres pies (*ad pias causas*), ne favorisât un projet aussi chrétien que le vôtre, surtout si le commerce pouvait fleurir par » ce moyen. Le Groënland est, on n'en saurait » douter, une partie de l'Amérique, et il ne doit pas être fort éloigné de Cuba et d'Hispaniola,

» où se trouve une grande abondance d'or. Mais
» personne n'est plus propre à aller chercher
» ces trésors que les navigateurs de Bergen. Le
» seul que je sache qui ait parcouru ces pays-
» là, c'est Louis Hennepin, missionnaire fran-
» çais, religieux récollet, qui a voyagé long-
» temps dans des pays qui ne peuvent être que le
» vieux Groënland, et qu'il nomme, dans sa
» carte, *Nová-Dania.* »

On voit dans cette réponse que le bon évêque de Drontheim ne connaissait pas trop la situation du Groënland, et son erreur paraît d'autant plus excusable, que ce pays n'était pas encore découvert. Mais si Egède était encouragé par les prélats, il avait à combattre ses parens et ses amis, qui tous blâmaient sa résolution. Les prières et les pleurs de sa femme surtout lui firent tant d'impression, que son projet lui paraissant une folie, il promit de rester dans sa cure. Il était tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte de tentation; « mais ce calme, dit-il, ne fut pas long. J'avais toujours dans l'esprit ces paroles de l'Evangile: « Celui qui ai-
» me père ou mère, femme, enfans, frères et
» sœurs plus que moi, n'est pas digne de moi. »
Je ne pus réfléchir à cet oracle sans trembler; j'y voyais ma condamnation, et mon ame en était dans un trouble continuel. Ma femme, à qui je ne pouvais cacher mon inquiétude, après avoir tout fait pour me tranquilliser, me dit un jour :

« Je suis bien malheureuse d'avoir donné mon
» cœur et ma personne à un homme qui veut
» nous jeter, lui et moi, dans les plus grands
» malheurs. »

» Ces discours me désespéraient, et si cet état avait duré, je crois que j'en serais mort. Enfin le temps et quelques chagrins qui me furent suscités par la haine et la calomnie, déterminèrent ma femme à quitter avec moi un séjour qui nous était désagréable, pour aller dans le Groënland. Dès que je fus assuré de sa résignation, je redoublai mes efforts et mes instances auprès de ceux qui pouvaient appuyer ou seconder mon projet. Mais à l'opposition de mes amis, qui continuaient à m'en détourner, se joignit celle de mes ennemis, qui me prêtaient des vues trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes poursuites. Je publiai donc une apologie en 1715, où je répondis à toutes les objections qu'on me faisait. Elles consistaient dans la rigueur du climat, dans les difficultés et les périls de la navigation, dans le danger évident auquel j'exposais une femme et des enfans dont je devais répondre devant Dieu, dans l'espèce de folie qu'il y avait à quitter une cure pour une chose aussi incertaine que l'était le fruit d'une mission au Groënland; on y ajoutait enfin quelques raisons de mécontentement et l'ambition de me faire un nom; comme autant de motifs secrets qui se mêlaient à mon zèle. » Egède rapporte les objections et non pas les réponses,

qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne foi et ses succès le dispensent de toute autre justification.

« Pendant que je travaillais, poursuit-il, à surmonter tous ces obstacles, un bruit se répandit qu'un navire marchand de Bergen ayant péri dans les glaces voisines du Groënland, les gens de l'équipage qui s'étaient sauvés sur la côte, avaient été tués et mangés par les habitans. Mais la fausseté de cette nouvelle se découvrit bientôt, et dissipa la terreur passagère qui s'était emparée de ma famille. Cependant le temps s'écoulait, et la guerre durait en Danemark. Personne ne pensait plus au Groënland; j'étais le seul qui ne pouvais l'oublier. J'écrivis donc en 1717 à l'évêque de Drontheim, et lui remis ma cure, dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte douleur de quitter mes paroissiens et mes amis; la raison, la chair et le sang, tout semblait m'attacher plus que jamais au séjour de mes pères, et redoubler à mes yeux les horreurs du pays auquel je sacrifiais l'amour de la patrie. Mais dans cet état critique, mon épouse me rendant mes forces, me représenta qu'il était trop tard pour me repentir. « Vous avez » formé, vous avez poursuivi votre entreprise au » nom de Dieu, me dit-elle; pourquoi perdez- » vous courage au moment de l'exécuter? » J'accomplis donc ce que j'avais commencé. Après des adieux tendres et douloureux que je fis à mes

chers paroissiens, à ma mère, à ma sœur et à mes amis, je me mis en route au mois de juin 1718, avec ma femme et quatre enfans, dont le dernier n'avait pas encore un an, et nous arrivâmes à Bergen.

» Là, dès qu'on fut informé du motif de mon voyage, chacun en parla diversement : les uns me traitaient de visionnaire; les autres de fou, quelques-uns applaudissaient à mon zèle, dont les fruits pouvaient devenir utiles à l'état.

» Mon premier soin fut de chercher des gens capables d'entreprendre le commerce et la navigation du Groënland. J'en trouvai qui, après avoir envoyé des vaisseaux, étaient dégoûtés de ce commerce par la prépondérance de celui des Hollandais qui augmentait en ce pays-là d'une année à l'autre. Cependant quelques-uns promirent que si la paix se faisait, et que le roi voulût les protéger et les aider, ils tenteraient d'équiper encore un vaisseau pour le Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre, que la mort de Charles XII, roi de Suède, éteignit tout-à-coup en 1719. Dès le printemps de cette année, je me rendis à Copenhague, où je restai jusqu'au retour du roi, qui était encore en Norvège. A son arrivée, on lui présenta mon mémoire, et j'eus l'honneur d'être admis à son audience. Il approuva mon dessein, et me parut dans les meilleures intentions sur les moyens de porter l'Evangile aux Groënlandais. J'appris bientôt après qu'il envoyait un ordre aux magistrats de Bergen de proposer aux marchands

de cette ville l'entreprise du commerce et de la navigation du Groënland, avec des priviléges et sous la protection du gouvernement. Je retournai donc à Bergen. Tous les maîtres de navire et les pilotes qui avaient déjà fait le voyage du Groënland furent appelés à l'hôtel de ville, afin d'y donner leur avis sur la nature du pays et l'espèce de commerce qu'on pouvait y faire. Mais ces gens de mer, craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groënland, ou même d'y demeurer, répondirent que c'était le pays le plus mauvais de la terre, et le moins abordable par les dangers de la navigation. J'aurais passé pour un imposteur, si je n'avais justifié l'exposé du mémoire que j'avais présenté sur ce sujet, par une lettre d'un de ces marins qui parlait assez avantageusement du commerce du Groënland. Mais cette démarche de la cour ne produisit aucun effet, non plus que les instances que je fis auprès d'un grand nombre de marchands de la ville, pour seconder les avances de la protection du roi. Je passai tout l'hiver de 1720 sans espérance de secours ni de succès, exposé même aux railleries de bien des gens qui conseillaient à ma femme de me faire renoncer à mon entreprise. Mais comme elle ne montrait pas moins de résolution que j'en avais, on nous dit nettement que nous étions des fous.

» Enfin, à force de sollicitations, j'obtins de quelques marchands qu'ils s'assembleraient avec moi pour délibérer sur les moyens de former une

compagnie de commerce et une entreprise de navigation pour ce pays si redouté. Ils prirent mon dessein à cœur, et s'engagèrent à m'assister, pourvu qu'on trouvât un assez grand nombre d'intéressés dans cette affaire. Nous ouvrîmes une souscription. Je m'y engageai pour trois cents rixdales, et quelques autres pour de moindres sommes. J'allai avec l'original de la souscription chez l'évêque et les principaux du clergé de la ville, qui voulurent concourir à l'œuvre du ciel : bientôt des marchands souscrivirent à l'exemple des pasteurs, et je fus assuré d'un fonds de dix mille rixdales.

» Quoique cette somme ne fût pas suffisante pour achever l'entreprise, on commença par acheter un vaisseau nommé *l'Espérance*, qui devait nous transporter au Groënland, et même y passer l'hiver. La Compagnie fréta deux autres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine, et l'autre pour nous suivre et rapporter à Bergen des nouvelles de notre arrivée.

» Dans ce même temps, on m'écrivit de Copenhague, le 15 mars 1721, que le roi m'allait nommer son missionnaire pour le Groënland, avec une pension de trois cents rixdales, sans compter deux cents autres pour les préparatifs de mon voyage. Tout étant disposé pour le départ, l'équipage se rendit le 2 mai suivant à bord du vaisseau *l'Espérance*, et dès le lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six personnes, en y comprenant ma famille. A peine

fûmes-nous sortis du port, qu'un vent contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du mois, que nous eûmes un temps favorable : il se soutint jusqu'au 4 juin, où nous aperçûmes le Statenhoek ou cap des Etats. Le pays était encore couvert de glace et de neige. La tempête et les glaces qui flottaient jusqu'à dix ou douze milles loin des côtes, nous repoussaient toujours des rives du sud où nous voulions aborder. Quand le vent et la mer le permettaient, nous avancions à la voile le long des glaces, cherchant quelque passage pour gagner la terre; mais elles étaient si fort pressées, et comme attachées les unes aux autres, que nous essayâmes, pour nous en éloigner, de tirer vers l'ouest en pleine mer. Tout nous rejetait contre ces écueils flottans que nous voulions éviter Alors les maîtres de navire parlèrent de retourner à Bergen, comme s'il n'y eût point eu d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai contre ce parti, dicté par le découragement.

« Cependant nous courûmes le plus grand danger. Un jour que nous étions entièrement renfermés dans les glaces, entre lesquelles il n'y avait pas un espace libre au-delà de deux portées de fusil, l'alarme s'empara de l'équipage : elle redoubla biuntôt, quand on vit, par un signal que faisait la galiote qui nous avait toujours suivis depuis Bergen, qu'elle avait donné contre la glace qui l'avait percée. Cependant le dommage fut réparé; mais le capitaine de notre navire vint dire

à ma femme et à mes enfans qu'il fallait se préparer à la mort. Le péril était grand, le vent violent; un brouillard épais couvrit l'air jusqu'à minuit: mais nous nous trouvâmes insensiblement plus au large; le vent tomba, le brouillard disparut, et nous vîmes que nous étions entièrement dégagés des glaces. Le reste de la route se fit gaîment, et le 3 juillet nous abordâmes enfin la terre après laquelle nous avions tant soupiré. »

C'est à Bals-Fiord que débarqua Egède, dit Crantz, qui continue ou répète l'histoire de ce zélé prédicant, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux; journal qui contient l'espace de quinze ans, et qui fut imprimé en 1738.

Aussitôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre et de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une île qu'on appela l'île de *l'Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'août.

Les Groënlandais virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoique avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étaient venus avec des femmes et des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent, en leur voyant bâtir un logement, que ce n'était pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays, et dès lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout, par des présens et des

prévenances, de rendre les sauvages moins inaccessibles, et ils se laissèrent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vidèrent exprès, et où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin, ils se familiarisèrent jusqu'à recevoir les visites des Européens, et à les leur rendre dans toutes les maisons.

Egède ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue, et dès qu'il sut que leur mot *kina* signifiait *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappait ses sens, et il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçait. S'étant aperçu qu'un Groënlandais, qui s'appelait *Arok*, avait pris pour un Européen nommé *Aaron*, cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entre eux, il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de savoir la langue et les particularités du pays. Quelque temps après, il affecta de le laisser parmi eux; et comme ils vinrent aussitôt lui faire entendre qu'il avait oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre; mais ils ne tardèrent pas à revenir dire qu'Aaron était chez eux, et qu'il fallait le rappeler, parce que les Groënlandais n'aiment pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présens, et ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvait pas grand avantage; on le tourmentait, on lui volait tantôt une chose et

tantôt l'autre ; de sorte qu'un jour, dans un emportement de colère, en étant venu aux mains, il fut battu jusqu'au sang : cependant, après lui avoir pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les sauvages tâchèrent de l'apaiser par de bons traitemens, en le priant de ne pas se plaindre au ministre, qui pourrait les punir. Egède fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron, et lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore un autre de ses gens.

Cependant les Groënlandais redoutaient si fort ce pasteur, qu'ils chargèrent leurs *angekoks* de le conjurer lui et son peuple, comme un fléau dont la nation ne pouvait trop tôt être délivrée. Ces devins, voyant aisément qu'ils n'y réussiraient pas, persuadèrent aux sauvages qu'il était lui-même un puissant angekok, mais de la bonne espèce, ou de ceux qui ne faisaient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyait si respecté de sa nation. Egède qui brûlait du désir de faire connaître aux Groënlandais les mystères qu'il prêchait aux Danois, mit sous les yeux des sauvages quelques tableaux des principaux événemens de la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenait insensiblement leur langage et les préparait en même temps aux dogmes dont il voulait les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les

images ou tableaux des miracles du Christ, les Groënlandais prièrent Egède, en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisaient les angekoks. Le pasteur danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce peuple, de condescendre à ces demandes. Mais il ne se vante point d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons.

Le commerce ne fit pas dans les commencemens beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandais étaient pauvres, et le peu de superflu qui leur restait à la fin de l'hiver, ils le réservaient pour les Allemands, accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce peuple. Ainsi, dès le printemps de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux allemands aborder au Groënland, et acheter en une demi-heure plus de marchandises qu'ils n'en avaient eux-mêmes pu avoir dans tout l'hiver.

Déjà les provisions menaçaient de leur manquer, car s'étant figuré la pêche et la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland, qu'elles ne l'étaient réellement, ils avaient embarqué très-peu de viande et de poisson. Comme ils ne connaissaient pas le pays, que les rennes et les lièvres y étaient rares, et que la pêche au filet ne leur rendait presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, et plusieurs d'entre eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença à murmurer contre le ministre qui était l'auteur ou la cause

de ce malheureux voyage; et comme la galiote de munition était plus lente à revenir qu'on ne l'avait espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avait hiverné au Groënland. Egède était dans la plus grande perplexité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme et quatre enfans, pour les voir périr de misère. Il obtint qu'on attendrait jusqu'au mois de juin le retour de la galiote, à condition que si elle n'était pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarquerait en lui laissant quelques provisions. Il avait même engagé six hommes à rester avec lui; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offrait ne suffirait qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette ou de besoin, ils passeraient sur quelques vaisseaux allemands, pour retourner en Europe. Le pasteur résolut donc de suivre le troupeau, et de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme lui reprochant sa faiblesse, dit à ceux qui commençaient déjà à démolir l'habitation, qu'il ne fallait pas se défier ainsi de la Providence, et qu'elle avait une certitude positive que la galiote était en route pour arriver incessamment. En effet, tandis qu'on se moquait de la prophétesse, on vit dès le 27 juin le vaisseau qu'on attendait. Egède reçut en même temps les nouvelles les plus encourageantes de la part des marchands de Bergen, qui lui promettaient de continuer le commerce du Groënland, quelque désavantageux qu'il fût en commençant.

Il apprit, d'un autre côté, que le roi, voulant soutenir la mission de tout son pouvoir, avait déjà établi une loterie en faveur de cet objet, et que, comme ce moyen ne réussissait pas, il avait mis une légère contribution sur ses royaumes de Danemark et de Norvège, sous le nom de *la cotisation du Groënland.*

Le prédicant redoublant d'espérance et d'ardeur, fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hiver chez les Groënlandais, résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays, tandis que ses enfans en apprendraient la langue, en se mêlant avec des nationaux de leur âge. C'est peut-être un des meilleurs moyens d'établir des colonies et des missions chez les sauvages; mais le seul que le gouvernement et le zèle religieux aient négligé dans les états catholiques.

Il engagea de plus, par des caresses et des présens, deux petits orphelins abandonnés, à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance enhardit une famille de six personnes à le prier de les recevoir dans sa maison; mais il s'aperçut bien que ce n'était que faute de subsistance et pour vivre à ses dépens; car dès que le printemps eut ouvert la mer aux pêcheurs, tout ce monde qu'il avait logé et nourri durant l'hiver, prit congé du pasteur sans rien dire; et même les deux enfans qu'il croyait s'être attachés pour toujours, s'échappèrent l'un après l'autre. Il avait d'abord

obtenu d'eux qu'ils renonceraient à cette vie errante, et qu'ils apprendraient à lire et à écrire, mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les sauvages toutes les fois qu'il leur en prenait envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent, tant qu'il eut un hameçon ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenaient à connaître : mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, et lui dirent qu'ils ne voyaient pas à quoi cela était bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, et crier A, B, C; que le facteur et lui n'étaient que des paresseux, dont toute la vie se passait à tenir les yeux sur un livre et à gâter du papier avec une plume, tandis que les Groënlandais allaient pêcher des phoques et tuer des oiseaux; exercice de gens braves et laborieux, qui trouvaient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de savoir lire et écrire pour apprendre les pensées d'un ami absent et pour connaître la volonté de Dieu dans son livre; mais en convenant de ces avantages, ils trouvaient que l'art qui leur donnait à vivre était plus important, et que quand on possédait bien cette science, on n'avait guère besoin d'autres connaissances.

Dans l'année 1723, Egède alla deux fois à la baie d'Amaralik ou Bals-Fiord, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norvégiens. Il trouva dans un beau vallon les restes d'un édifice carré de pierre plate, environ de dix-huit

pieds de long sur autant de largeur, et de douze pieds de hauteur, avec la place d'une porte. Il crut que ce devait être la tour ou le clocher d'une église; d'autant plus qu'il aperçut non loin de là des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur et soixante-douze de large, mais qui n'étaient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre; d'ailleurs cet ouvrage ne ressemble en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandais.

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux de la Compagnie danoise pour le Groënland. Le premier apportait des provisions à la colonie. Le second était destiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année suivante à Bergen avec cent vingt barils d'huile de baleine, et une cargaison qui valait environ cinq mille écus. Le troisième vaisseau devait aller découvrir ou sonder les détroits. Egède reçut ordre, à cette occasion, de choisir des marins du pays qui fussent à toute épreuve, et de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devait apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, et s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé, dans l'espérance de s'ouvrir, par le détroit de Frobisher, le chemin le plus court des terres que l'on cherchait. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, se voyant tout-à-coup investi des glaces que les vents du

nord y poussaient, il crut de voir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer pour lui laisser un passage libre; mais les Groënlandais lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'était la mer occidentale qui les poussait dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il voulait se rendre à la côte orientale par le détroit du cap Farewel, lorsque les Groënlandais lui représentèrent que le chemin était long, le passage orageux, le courant très-fort, et surtout qu'il n'y avait rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendait les mener. D'ailleurs il n'avait point fait de provisions pour l'hiver; il fut donc obligé de s'en retourner, et de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent lieues qu'il avait fait en quinze jours. Mais son temps ne fut pas perdu : car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'îles où les Norvégiens avaient laissé des traces et des monumens de leur séjour. Dans un endroit surtout appelé *Kokoktok*, entre le 60e et le 61e degré de latitude, il observa les ruines d'une église, qui avait cinquante pieds de long sur vingt de largeur entre des murailles épaisses de six pieds, avec des portes au midi et une plus grande à l'ouest. On voyait une seule fenêtre au nord, et quatre autres étaient ouvertes au midi. Les murailles étaient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetière étaient encore

sur pied. On voyait tout auprès une grande maison et beaucoup de petites. Egède enleva un morceau des décombres de l'église, dans l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norvégiens. Les Groënlandais ne voulaient pas d'abord y consentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avait ensevelis ne se vengeassent sur ceux qui venaient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils qui fit que le pasteur danois ne put emporter que des charbons, des ossemens et des fragmens d'urnes de terre.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norvège : l'un était allé jusqu'à la baie de Disko pour y trafiquer, mais n'avait mouillé qu'en deux endroits et sans beaucoup de profit, parce qu'il avait été devancé par des vaisseaux allemands ; l'autre devait sonder les côtes de l'Amérique entre le 66ᵉ et le 67ᵉ degré, où le détroit de Davis avait le moins de largeur, et de là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland : mais il retourna dès le mois de juillet, sans avoir pu prendre terre à cause des glaces. A son retour, il embarqua vingt personnes avec un prédicant et un enfant groënlandais, et des matériaux qu'il transporta à Népisének : ce fut là le second établissement de la Compagnie de Bergen.

Si l'on voit Egède à la tête de toutes les entreprises que formait ou tentait dans le Groënland

ce corps de marchands, il faut observer que ce prédicant avait accepté la direction des affaires de la Compagnie, avant de partir de Bergen. Car il n'avait pu intéresser des commerçans au bien de la religion, qui était son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles, soit que les chrétiens du Nord aient en général moins de prosélytisme que ceux du Midi, soit que, dans les pays protestans, le clergé n'ait ni autant d'accès ni autant de crédit dans les cours qu'en ont toujours eu les missionnaires catholiques.

Aussi, quand il eut apprivoisé les Groënlandais à l'appât du gain, il crut devoir les prendre dans ses filets, et les familiariser avec la prédication de l'Evangile. Ils l'écoutèrent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenait trop souvent, et qu'il leur faisait perdre au chant des hymnes le temps de la pêche, ils ne voulaient plus l'entendre : surtout dès qu'un angekok se présentait avec ses enchantemens, on voyait déserter l'auditoire du prédicant, et s'il continuait à prêcher, on s'en moquait, et l'on contrefaisait les gestes du prédicateur par des grimaces. On allait même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les angekoks, qui avaient été dans les cieux, n'y avaient point vu ce Fils de Dieu dont il parlait, et dont le firmament était assez fragile pour devoir écrouler et tomber en poudre, à cette fin du monde dont il les menaçait. Enfin, les Groënlandais poussaient la raillerie et l'insolence à tel

point, que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendraient avec des fusils tuer leurs angekoks, pour leur imposer silence.

Cependant, moitié par caresses et moitié par menaces, on vint à bout d'engager les sauvages d'abord à laisser parler le prédicant sans se moquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois patiemment, puis à ne pas s'enfuir quand il allait dans les assemblées, pourvu qu'il n'y troublât pas les divertissemens; enfin à l'entendre avec une sorte de curiosité et de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant et de l'empire sur les esprits. Un angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le prédicant, après lui avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit que son enfant mourait, car il était à l'agonie; mais que si l'on voulait le laisser baptiser, il irait au ciel. Le père y consentit, l'enfant reçut le baptême et mourut. La famille du mort, après les gémissemens ordinaires, vint dire au pasteur que c'était à lui d'ensevelir le corps; et persuadée que l'ame était heureuse, elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le prédicant irrita ces pieux désirs par un sage refus, disant que les adultes devaient se faire instruire de la religion avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont Egède cherchait à prévenir les esprits en faveur du christianisme, celui de la résurrection des morts faisait le plus d'im-

pression sur les Groënlandais. Ils semblaient courir au-devant de la persuasion qu'il pouvait y avoir un état où le corps ne serait plus sujet à la peine, ni aux maladies, et où les amis et les parens se retrouveraient pour ne plus se quitter. Mais malgré la pente naturelle de l'esprit humain, qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne voulaient point entendre parler de peines éternelles. « S'il y avait tant de feu dans l'enfer, » disait un Groënlandais, n'y a-t-il pas assez d'eau » dans la mer pour l'éteindre? Ou bien, si c'est » un lieu si chaud, nous y serons dédommagés » du froid que nous éprouvons sur la terre. » D'ailleurs les angekoks, qui vont partout, » auraient bien vu cet enfer. » Quand Egède leur répondait que leurs angekoks étaient des imposteurs, qui n'avaient rien vu de ce qu'ils leur débitaient: « Et vous, lui répliquaient-ils, avez- » vous vu le Dieu dont vous nous parlez tant? »

« Il est extrêmement difficile (dit Crantz, après Egède lui-même) de détromper ce peuple de ses préjugés, et d'empêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de chaque vérité qu'il entend: il ne veut pas croire, par exemple, que Dieu soit présent partout, ni tout-puissant, ni bon et bienfaisant, jusqu'à prendre plaisir à secourir ceux qui l'invoquent dans leurs peines et leurs besoins. » Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgrâces; car s'ils avaient du mauvais temps à la pêche, et qu'elle

ne fût point heureuse, ils s'en prenaient aux prières et aux sermons du missionnaire, disant que l'air était irrité de la folle confiance qu'ils avaient en cet étranger, au préjudice de celle qu'ils devaient à leurs angekoks; que s'il voulait l'emporter sur ces devins, dans l'esprit des Groënlandais, il n'avait qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux et de beaux jours. Quand Egède leur disait de prier, leur réponse était: « Nous prions, mais cela n'aboutit à rien. » S'il ajoutait qu'ils ne devaient demander à Dieu que les biens spirituels et le bonheur d'une vie à venir, ils répliquaient: « Nous ne la comprenons, » ni ne la désirons; nous n'avons besoin que de » la santé du corps, et de phoques pour man- » ger. »

Ces détails prouvent combien les peuples sauvages sont difficiles à convertir: Egède s'en plaint très-fréquemment dans sa relation. Il dit bien que s'il avait voulu loger et nourrir gratuitement des familles de Groënlandais, marier et doter des filles, ou faire des présens de noces, il n'au- pas manqué de gens à baptiser, mais qu'il en avait été dissuadé par l'expérience qu'il avait faite, que le cœur de ces nouveaux convertis n'était point changé par le baptême, et qu'ils restaient dans l'endurcissement et l'insensibilité qui leur sont naturels. Il avait envoyé deux enfans sauvages à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opi-

nion du Danemark, et par là sans doute prévenir les esprits en faveur de la religion qu'on y professait. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëh*, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Bergen. Il montra les présens qu'il avait reçus, et qu'on lui avait donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Danemark. Il leur parla de la splendeur de ce royaume, de la magnificence de la cour où il avait été présenté; des beaux édifices de la capitale, et surtout des églises. Ce peuple ne se lassait point de lui faire des questions, et d'admirer ce qu'il disait au sujet de la puissance militaire du roi, qu'ils croyaient n'être qu'un seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenait plus de phoques. Egède saisit cette occasion pour dire que Dieu était le roi de ces rois, puisqu'ils lui obéissaient, et que, pour savoir et faire sa volonté, ils écoutaient la voix des pasteurs qui n'étaient pourtant que leurs sujets. Alors les sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante par l'appareil des armes qu'ils joignaient sans cesse à la représentation de la majesté royale, qu'on leur peignait comme une faible image de la toute-puissance divine.

Cependant, malgré cet éclat et les caresses et les présens de la cour, Poëh n'était pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage, et se retirer vers les côtes méridio-

nales du Groënland, avec une femme de la colonie danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandaise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'était dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étaient les obstacles qu'Egède rencontrait dans sa mission, et les moyens qu'il employait à planter la foi chez les Groënlandais. Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il était obligé de chercher à nouveaux frais le sens des mots qu'il croyait mal à propos avoir bien entendus une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléèrent à son défaut, et ils apprirent si bien le langage et la prononciation du pays, qu'ils l'aidèrent à commencer une grammaire groënlandaise, et à traduire quelques Evangiles du dimanche, avec des questions et des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la colonie : deux vaisseaux venus de Bergen répandirent la joie, en apprenant que la *cotisation* avait déjà produit une somme de quatre-vingt mille écus pour les nouveaux établissemens du Groënland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir au mois de juin un de ces vaisseaux avec tous les colons de Népisének qu'il avait été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres pour attendre une année entière le retour d'un autre vaisseau

d'approvisionnement. Ils avaient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine; et l'on apprit peu de temps après qu'elles avaient été brûlées par des navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrâce : un angekok, craignant sans doute que la mission ne fît tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du facteur de la colonie et de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'angekok au visage, pendant qu'il faisait ses enchantemens. Le sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandais effrayés empêchèrent le devin de tirer sa flèche. Celui-ci cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de temps après, l'angekok dit à ses Groënlandais que les habitans des côtes du sud avaient comploté d'assassiner le commis du facteur, lorsqu'il viendrait faire le commerce dans leur contrée : le facteur lui-même, ajouta-t-il, estau nord avec la plupart de ses Européens pour son trafic : c'est le temps de tomber sur le ministre et le peu de monde qui l'environne; quand le facteur reviendra, nous le tuerons, et nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la colonie. Ce complot fut rapporté à Egède par un enfant groënlandais qui, après s'être enfui de chez le pasteur, y était revenu dans la crainte d'être châtié s'il était rattrapé. Le prédicant fit bonne garde en attendant le facteur : à son arrivée, il marche aux conjurés, et fait saisir l'au-

teur de la conspiration ; mais, content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grâce, à la sollicitation de tous les Groënlandais.

Cette alarme fut suivie d'un danger qui jeta la colonie dans la plus grande consternation. On était au commencement de juin 1726, lorsqu'une montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau à la vue de la colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendait de la Norvège pour les provisions de l'année. Egède, pour remédier à la disette dont on se voyait menacé, résolut d'aller avec deux chaloupes vers les baies du sud, où se rendaient les pêcheurs de baleine allemands, et d'acheter de cette nation les vivres qui manquaient à la colonie danoise. Il avait cent lieues à faire ; et comme il craignait d'arriver trop tard, il alla jour et nuit, et dans cinq jours il arriva ; mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devaient aller sur la côte de l'Amérique à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevrait sur son bord le facteur et neuf hommes, pour décharger d'autant la colonie. Celui qui le montait promit qu'à son retour de la pêche, il passerait à la colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant, le missionnaire y ménagea les vivres avec la plus grande économie ; car il n'avait pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barils de pois, autant

de gruau d'avoine, onze sacs de drèche et dix-sept cents biscuits de bord, y compris ce qu'il avait acheté des Allemands. On ne pouvait chasser faute de poudre et de plomb, et la pêche ne réussissait point. On tenta d'avoir du phoque des Groënlandais, pour le manger avec du *spermaceti*, au défaut de beurre; mais plus on était dans le besoin, et plus ils se montraient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme entre huit personnes. La détresse redoubla, au récit que les Groënlandais vinrent faire d'un naufrage où ils disaient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces, ajoutant que les gens de l'équipage, dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété à grands cris le nom du prédicant, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avaient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétait d'autant plus, que le vaisseau allemand ne revenait point des côtes de l'Amérique au temps où l'on devait l'attendre. Pour surcroît d'alarme, on vit le facteur et ses gens qui s'y étaient embarqués, arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne fût-ce pas d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avaient rencontré sur leur route l'approvisionnateur de Norvège, et qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avaient laissé à vingt lieues de la colonie, arrêté par les glaces! Heureusement quatre jours après il entra dans le port, et délivra Egède et son troupeau des extrémités d'une fa-

mine prochaine, mais non pas de toute crainte. On apprit en même temps que l'autre vaisseau d'approvisionnement, parti dès le printemps, avait fait naufrage; et celui qui venait d'arriver, ne pouvant se remettre en mer au mois d'août à cause des glaces, devait passer l'hiver à la colonie, ce qui ne manquerait pas de décourager la compagnie de Bergen.

En effet, les deux vaisseaux qui vinrent en 1727, apportèrent pour nouvelle que cette société s'était entièrement dissoute, et ne voulait plus courir les risques d'un commerce qui n'apportait aucun profit, quoique le roi, par zèle pour les missions, le soutînt toujours, et même se fût engagé, pour ainsi dire, à s'en charger seul, malgré le peu de succès de ses commencemens. Egède, de son côté, ne voulant point abandonner ses projets de conversion, travaillait de toutes ses forces à seconder les bonnes intentions du monarque, en cherchant les moyens de suppléer à la stérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même que, dans cette vue, il avait fait divers essais de chimie, mais qui ne lui réussirent pas. Le chimiste et le prédicant cherchaient des choses trop opposées pour les rencontrer sur la même route. Egède abandonna donc au temps et aux hommes les intérêts de la terre, et se contenta de poursuivre une entreprise dont le succès ne devait appartenir qu'au ciel : c'était la conversion des Groënlandais. Il y travailla cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la cons-

tance plus méritoire, et qui, lassant le courage des ames faibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides.

Enfin l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Danemark, dont l'un était armé en guerre. Ils portaient des matériaux, du canon et des munitions, pour établir un fort dans une nouvelle colonie, avec une garnison sous un gouverneur et un commandant, qui devaient protéger le commerce des Danois, et défendre les Groënlandais contre les incursions de certains écumeurs qui leur volaient l'huile et les côtes de baleine. On envoyait de Copenhague, pour former, peupler et cultiver la colonie, beaucoup de gens mariés, hommes et femmes, des maçons, charpentiers, artisans et ouvriers de toute espèce, les uns volontaires, et les autres tirés des prisons; on avait même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avait ordre de prendre terre, s'il était possible, sur la côte orientale.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons, comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. Egède attribue cette épidémie, qu'il croyait différente du scorbut, au nouveau genre de vie que menaient ces gens expatriés, et au manque d'exercice; car il observa que

les matelots et les premiers colons qui travaillaient toujours, n'en furent guère infectés. Cependant les artisans et les gens les plus utiles en moururent; de même, tous les chevaux périrent faute des soins et de la nourriture qui conviennent à leur espèce. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes comme ils y étaient destinés; mais on en aurait tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que tous les gens, la plupart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'était pas une terre de promission, et qu'ils n'y trouveraient point les délices ou la fortune dont on avait peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes et les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des officiers fut en danger, mais surtout celle des prédicans, sur lesquels cette troupe de mutins rejetait la faute de leur exportation et de la misère où ils se voyaient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, et Egède lui-même, qui aurait pu, dit-il, dormir en sûreté parmi les sauvages, était forcé d'avoir des armes auprès de son lit, pour se défendre des chrétiens de son pays.

La perte de ces séditieux, moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois et les Groënlandais, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs et le caractère ne pouvaient que troubler toute espèce de société, sau-

vage ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, et sacrifié tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des colonies; espèce de manie politique, dont il ne paraît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner, sans parler de l'altération sensible que produit dans l'espèce humaine le mélange de races que la nature semblait avoir voulu séparer par des barrières insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland dura jusqu'au printemps de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauvèrent quelques-uns par l'usage du cochléaria qui commençait à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyait pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses côtes, et surtout ces gens armés lui faisaient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avait dévorés à la colère des esprits aériens du climat, quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, entre autres le prédicant qu'on regardait comme le maître de l'angekok des Européens, les Groënlandais s'éloignèrent insensiblement vers le nord jusqu'à la baie de Disko. Ce fut là le premier fruit des forteresses et de l'envoi des troupes, qui ne hâtèrent pas le succès des missions ni du commerce.

Egède s'apercevant qu'il ne gagnait rien sur

l'esprit des adultes, et que l'instruction à la suite des présens, n'en faisait tout au plus que des hypocrites assez grossiers pour ne pas en imposer par un christianisme dont ils ne savaient pas même porter le masque, ce prédicant eut une conférence avec deux de ses collègues nouvellement arrivés, et leur proposa s'il ne serait pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la religion dont on leur ouvrirait la porte par le baptême. Son plan fut envoyé au collége des missions établi à Copenhague. Cette société l'approuva, à des conditions que le pasteur du Groënland avait déjà prévues : elles portaient qu'on donnerait le baptême aux enfans, du consentement des parens, pourvu que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'ame comme un préservatif contre la mort; qu'on s'assurât que les baptisés se feraient instruire à l'âge convenable; et qu'on n'engageât personne au baptême par les moyens de séduction, encore moins par les voies de la force.

Egède, en conséquence de ces principes conformes aux décisions des pasteurs ses collègues, dès le mois de février 1729 baptisa seize enfans dont les parens demandaient cette faveur pour eux-mêmes; et il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea Poëh, baptisé sous le nom de Frédéric Christian, de répandre dans les îles et les habitations du Groënland.

Mais le ciel ne forçait point la nature qui maî-

trisait les hommes. La pêche de la baleine ne réussissait point aux Danois; ils ne tiraient presque rien des Groënlandais qui cachaient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivaient à la colonie que bien avant dans l'été, et ne pouvaient retourner à Bergen qu'après l'hiver suivant; de sorte que chaque voyage était d'un an, et le même vaisseau ne reparaissait à la colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospérait quand Frédéric IV mourut, et tout fut détruit. Christian VI, son successeur, ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avait déjà coûtées l'établissement du Groënland, et sachant que le christianisme, depuis près de dix ans, n'y avait pas fait plus de progrès que le commerce, envoya des ordres, en 1731, d'abandonner ces colonies et de ramener les colons. On laissait le choix à Egède de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudraient pas le quitter; et, dans ce cas, il pouvait prendre des vivres et des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Danemark.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offrait de lui laisser ne lui pouvaient être qu'à charge, et les matelots ne se souciaient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme

de quitter après tant de peines et de travaux, un établissement qu'il avait pour ainsi dire créé, et d'abandonner, sans instruction et sans religion, environ cent cinquante enfans baptisés de sa main! Mais heureusement le vaisseau qui devait transporter les deux colonies se trouva trop petit pour embarquer tous les colons avec leur bagage. Comme les maisons et les effets allaient être la proie des nationaux ou des navigateurs étrangers, Egède obtint par grâce, à force d'instances, qu'on lui laissât dix matelots, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, et ses deux autres collègues partirent avec le gouverneur, les officiers, les soldats, la plupart des colons, et six Groënlandais qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népisének avait été démolie une seconde fois par les navigateurs étrangers, et qu'ils en avaient brûlé tous les matériaux et les effets. Après avoir tout entrepris pour la religion, avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue, en naissant, dans un pays où la pauvreté des habitans semblait annoncer les mœurs des premiers siècles du christianisme! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point, que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi Egède, dégoûté des obstaeles insurmontables dont le concours s'opposait à la

conversion des Groënlandais, discontinua de baptiser leurs enfans, dans la crainte de laisser périr au fond de leurs âmes le germe de la grâce. D'ailleurs il s'aperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avait fait tomber sa mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenaient pas comment un monarque aussi riche qu'on leur avait représenté le roi de Danemark, avait pu laisser manquer ses sujets de subsistance dans un pays éloigné. Ainsi, malgré tout ce qu'on pouvait répondre à leurs objections, ils n'avaient plus de foi au prédicant; et quand il venait chez eux, ils cachaient leurs enfans pour les dérober à ses instructions dont ils ne faisaient aucun cas. Egède, excédé par le travail, le chagrin et les amertumes qu'il avait essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchait de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la colonie, cependant le roi, touché des représentations du prédicant, envoya quelques secours encore l'année suivante; mais toujours avec l'assurance que ce serait le dernier. Heureusement la pêche et le commerce de la baleine avaient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit aurait même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avait pas perdu, par un gros temps, deux des plus grands bateaux au moment où le trafic était dans toute son acti-

vité ; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux rendez-vous ordinaires de la colonie, on fut obligé deles vendre aux vaisseaux étrangers.

Après avoir été ballotté deux ans entre la crainte et l'espérance, Egède reprit enfin courage, et sentit revivre sa joie, en voyant arriver, le 20 mai 1733, un vaisseau du Danemark, avec la nouvelle qu'on allait suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce et des missions du Groënland, et que le roi voulait bien assigner pour le maintien de cet établissement, un don gratuit de trois mille cinq cents écus chaque année.

Egède reçut par ce même navire un renfort de trois prédicans. C'étaient des membres de la congrégation des *frères Moraves*, instituée par le comte de Zinzendorf. Crantz interrompt à cette époque l'histoire du commerce et des missions des Danois au Groënland, pour s'attacher uniquement à l'établissement et aux progrès de la mission des *Herrnhuters*, ou frères Moraves. Mais comme l'histoire des voyages n'est pas proprement celle des missions étrangères, il faut abandonner Crantz au penchant de son zèle dans la description des travaux apostoliques des prédicans, pour recueillir dans tous les autres voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connaissance du Groënland.

Avant d'aller plus loin, le lecteur doit repren-

dre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ces pays et de tous les anciens monumens des colonies norvégiennes. C'est encore Egède qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Frobisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin de l'ouest à l'est de ce pays, étant impraticable, on voulut, en 1723, doubler le cap de Farewell pour aller du couchant à l'orient; mais on s'y prit trop tard, et la violence des vents qui ramènent l'hiver, m'obligea, dit le pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de septembre.

En 1724, les directeurs de la Compagnie de Bergen firent partir, par ordre du roi de Danemark, un vaisseau tout exprès pour reconnaître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande; mais les glaces qui flottaient entre ces deux terres, empêchèrent d'aborder au terme du voyage, et l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya devaient servir à pénétrer par terre à la côte orientale; mais rien n'était plus mal concerté que ce projet, parce que le Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, et couvert de neige et

de glaces, où les chevaux ne pourraient avoir le pied sûr.

En 1729, Richard, lieutenant du vaisseau qui avait passé l'hiver à la colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du Groënland qui fait face à l'Islande; mais les glaces et les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de ses ordres.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si désirés et si souvent recherchés sans aucun succès, ce serait de côtoyer le Statenhoek. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënlandais, qui, par cette voie, se sont avancés assez loin du côté de l'orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg gagnent le long de cette côte, jusqu'à doubler le Statenhoek, et fermer le passage aux vaisseaux, de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où était la principale partie des colonies norvégiennes, on trouve cependant entre ces glaces flottantes et la côte, des ouvertures où les barques pourraient naviguer en sûreté; car les courans repoussent les glaces loin des golfes vers le sud-ouest, et les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënlandais vont et viennent sans crainte avec leurs umiaks ou grands bateaux.

Les Hollandais qui naviguent au Groënland m'ont raconté, poursuit Egède, comme une vérité constante et reconnue, que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale entiè-

rement libre et dégarnie de glaces jusque sous le 62e degré; qu'ils y ont mouillé dans les baies avancées, et fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterai à leur relation d'autant plus volontiers que moi-même, en 1736, à mon retour du Groënland en Danemark, après avoir doublé le Statenhoek et le cap Farewell, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres. Mais comme je crois que c'est un hasard auquel on ne peut se fier, il est plus sage et moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudrait donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale, entre le 60e et le 61e degré, et, s'il se pouvait, en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens auteurs qui parlent du Groënland, il ne devait y avoir que douze milles (mesure de Norvège) de terres inhabitées entre la colonie de l'orient et celle de l'occident, ou tout au plus, selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais, pour s'assurer de la communication que la nature a laissée entre ces deux côtes opposées du Groënlaad, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie ces terres, et de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale, quand on

l'aura découverte, en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle assistance, au cas que les vaisseaux ne puissent pas aborder tous les ans à l'est du Groënland.

CHAPITRE VI.

Etablissement au Groënland, depuis l'année 1733 jusqu'à l'an 1740.

Si l'avidité des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre pour y chercher des trésors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zèle de la religion, sinon la connaissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le zèle du salut des ames s'est avancé dans les climats qui semblaient inaccessibles à l'avarice. L'or avait attiré les vaisseaux des rois et des marchands dans toutes les régions du Nouveau-Monde : le christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglais s'est étendu le long des côtes de la mer qui baigne l'Amérique septentrionale ; mais ce sont des missionnaires catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, et visité les lacs et les pays, plutôt infestés qu'habités par des sauvages intraitables : ce sont des missionnaires jésuites qui ont découvert la Californie, et défriché le Paraguay ; enfin, des prédicans luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland ; ils remplacent d'anciennes colonies perdues, par de nouvelles qui

seront plus utiles et plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui sont de cette institution singulière d'hommes de tous les états, la plupart laïques et gens sans lettres qui se réunirent en une espèce de congrégation religieuse sous la direction du comte de Zinzendorf. Ce seigneur allemand, à qui son enthousiasme fit une réputation fort étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la Bible, et surtout des prophètes, communiqua son esprit, eut des prosélytes, et leur bâtit, en 1722, une maison à Berthelsdorff, dans la Haute-Lusace. Comme ce lieu s'appelait Herrnhut (la Garde du Seigneur), et que ceux qui s'y retirèrent les premiers venaient de la Moravie, on leur a donné le nom d'Herrnhuters, ou de frères moraves.

Cette société consacra les premiers travaux de son apostolat aux nègres de Saint-Thomas, l'une des petites Antilles, qui sont dans la dépendance ou parmi les colonies du Danemark. Un de ces nègres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du comte de Zinzendorf qui se trouvait à Copenhague, en 1731, au couronnement du roi Christian VI, suivit ce fondateur à Herrnhut, et fit entendre à sa congrégation que les nègres étaient trop surchargés d'occupations pour avoir le loisir d'assister à des instructions, et qu'un prédicateur ne pouvait espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, et qu'en partageant leurs corvées, il

ne profitât des heures du travail pour leur parler de religion. Peu de temps après, deux frères moraves écrivirent à la congrégation qu'ils se vendraient, s'il le fallait, et se feraient esclaves pour racheter les ames des nègres. Mais les vœux d'une ferveur qui surpassait peut-être les forces humaines ne furent exaucés qu'après avoir été éprouvés par le temps.

Dans ces circonstances, on parlait beaucoup à Copenhague des mauvais succès du commerce et des missions du Groënland. Le comte de Zinzendorf avait vu dans la capitale du Danemark deux Groënlandais baptisés. Il venait d'envoyer, en 1732, de ses compagnons en Afrique; il s'en offrit trois autres à lui pour aller au secours d'Egède, qui soutenait seul, contre les obstacles réunis de la nature et de la fortune, l'entreprise de la conversion du Groënland, qu'il avait seul formée et commencée.

La congrégation des Herrnhuters était composée de pauvres réfugiés, qui passaient de la Moravie en Lusace, avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire leurs habits. Les trois prédicans destinés au Groënland s'embarquèrent en cet équipage pour Copenhague au mois de janvier 1733. Là se multiplièrent devant eux toutes les difficultés qui devaient les empêcher d'aller plus loin; car s'étant adressés au premier gentilhomme de la chambre, Pless, qui avait engagé un négociant à équiper un vaisseau pour la baie de Disko, cet homme

de cour reçut assez mal des gens qui, n'ayant ni le caractère ni la science propre à l'apostolat, voulaient s'ingérer dans une mission où les talens et les travaux de l'infatigable Egède avaient échoué jusqu'alors; mais Pless sollicita lui-même les bontés du roi pour qu'il fût permis aux trois prédicans d'aller au Groënland. Le monarque écrivit de sa propre main à Egède de les bien accueillir, et de seconder leurs efforts.

Pless leur demanda cependant comment ils vivraient au Groënland. Du travail de nos mains, de la bénédiction du ciel, répondirent-ils; nous cultiverons la terre et nous bâtirons une maison pour n'être à charge à personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh bien, nous y creuserons des fosses et nous y logerons. Non, répliqua le courtisan; voilà cinquante écus d'Allemagne pour commencer à vous pourvoir des matériaux et des outils nécessaires à la construction d'un logement. A l'exemple de ce seigneur, les grands de la cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces prédicans : ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils achetèrent dix douzaines de planches, des lattes et quarante six solives, des semences et des racines de plantes, des filets et des instrumens pour la chasse et la pêche; enfin les provisions les plus pressantes pour le vêtement et la nourriture.

Les trois frères moraves, partis le 10 avril 1733 de Copenhague, arrivèrent au Groënland le 20 du

mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable et commode pour y bâtir. Ils mirent aussitôt la main à l'œuvre, et, dressant pierre sur pierre avec de la mousse dans les intervalles, ils s'élevèrent à la hâte un asile contre la neige et la pluie, se procurant de la subsistance avec un vieux bateau, qu'ils avaient acheté du capitaine danois qui les avait amenés. Ils passèrent d'une tente où ils gelaient de froid, dans cette hutte construite à la groënlandaise; et, dès le 15 juin, ils commencèrent une maison danoise, où dans cinq semaines ils eurent du logement.

Aussitôt qu'elle fut achevée, ils songèrent à faire leurs provisions de bouche pour l'hiver; mais la chasse et la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étaient guère exercés, et qu'ils avaient surtout peu d'adresse à mener un kaiak. Quand ils allaient chercher du bois flottant entre les îles, s'ils étaient surpris par le mauvais temps, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peines, le vent de la nuit éparpillait leur bois, et la tempête emportait leur bateau, que les Groënlandais venaient leur rendre tout fracassé, quelques jours après. Mais quand tout leur manquait, ils s'abandonnaient à la Providence; et s'ils n'avaient pas d'autre chose à faire, ils se mettaient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs frères de Moravie et de Lusace.

Ces difficultés n'étaient pourtant rien au prix

de celles qu'ils avaient à surmonter pour remplir l'objet de leur mission; car ils ignoraient même la langue danoise, dont ils avaient besoin pour apprendre celle du Groënland, et il n'y avait que les Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur volait tous leurs livres et leurs papiers, à mesure qu'ils écrivaient leurs leçons; comme si le démon, disent ces bons frères, avait voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de ses vassaux. Mais la nature faisait tout pour les lui conserver. Les Groënlandais trop occupés de leur subsistance, n'avaient pas le loisir d'assister à des catéchismes de religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Bals-Fiord environ deux cents familles qui formaient près de deux mille ames; mais la plupart de ces habitans étaient dispersés dans les îles et les montagnes, à la pêche des phoques, à la chasse des rennes; et quand l'hiver approchait, ils allaient faire des voyages de deux cents lieues, tantôt au nord et tantôt au sud. Il n'y avait pas moyen de les joindre pour les instruire, et les prédicateurs ne pouvant suivre leur auditoire à la course, se contentaient de semer de temps en temps quelques germes de la parole divine, lorsque la curiosité leur amenait par hasard des Groënlandais qui venaient voir leur maison ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils savaient bien voler au cas de refus. C'était peine perdue que d'aller d'une île à l'autre

chercher des auditeurs, qu'on ne pouvait avoir même en les payant; car dès qu'on leur parlait de religion, ils disaient aux prédicans : Ne voulez-vous pas retourner chez vous?

Mais ce qui sembla devoir renverser toutes leurs espérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groënland. De six Groënlandais qu'on avait amenés en Danemark deux ans auparavant, il ne restait qu'un garçon et une fille. Comme le climat étranger leur était contraire, on voulut les renvoyer dans leur pays. La fille mourut dans la traversée, et le garçon arriva sain et sauf, du moins en apparence; mais il apportait de l'Europe un venin caché dans ses veines, et qui ne tarda pas à se manifester par une éruption cutanée, où l'on n'aperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir et de jouer avec ses camarades qu'il infestait cependant de la contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de septembre; c'était l'année 1733. Celui qui le suivit de plus près au tombeau fut le jeune Frédéric Christian, dont Egède avait fait un excellent catéchiste, et qu'il regretta comme un sujet très-utile à la mission. Enfin on découvrit par un malade de la colonie, que cette peste était la petite-vérole. Aussitôt Egède dépêcha un exprès dans tous les pays pour avertir les Groënlandais de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne voulaient pas gagner et répandre la peste européenne, et de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage,

qui ne manquerait pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert et libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller et de venir à son gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, et d'autant plus violens, que le froid du climat et le peu de précaution des habitans rendaient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffraient des tourmens incroyables, et la chaleur de leur température, jointe à une soif brûlante qu'ils ne savaient apaiser qu'avec de l'eau à la glace, les emportait en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardaient eux-mêmes, ou s'allaient jeter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme, dont le fils était mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avait ensorcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignaient avec raison un soulèvement de tout le pays contre eux, par le bruit qui s'était répandu qu'ils y avaient apporté cette peste. La frayeur même étendit la rage et l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remède, il semblait qu'on allât au-devant de ce fléau. Les malades restaient sans secours, et les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquaient d'abord le Dieu dont les Européens leur avaient appris à bénir le nom; mais quand ils ne se sentaient point soulagés dans leurs prières, ils le blasphémaient avec des impréca-

tions horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une divinité qui leur semblait un être impuissant ou méchant.

Egède était dans la plus cruelle affliction ; il allait de maison en maison, tantôt avec son fils, tantôt avec les frères moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Partout il ne trouvait que l'image de la désolation : des cabanes désertes ou pleines de deuil et de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étaient enterrés qu'à moitié sous un tas de neige et de pierres. Dans une île entière, ils ne virent qu'une pauvre fille, toute couverte des pustules de la petite-vérole, avec trois de ses petits frères. Leur père, après avoir enseveli tous les habitans, s'était mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres et de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards et des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivait de quelque provision de harengs secs et de phoques, jusqu'à ce que le mal ou la famine eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. Egède, parmi les progrès d'une calamité qui dévorait les habitans, recevait les uns, allait chercher les autres, et les secourait tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne et d'humanité firent plus d'impression sur les ames

pour les disposer à la religion, que n'en avait pu faire ses discours depuis dix ans : tant les hommes ont de penchant à croire une divinité bienfaisante, que ses apôtres sauront toujours faire aimer en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent ! L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, et s'étendit l'espace de quarante lieues nord, et pour le moins autant vers le midi. Quand les facteurs danois abordèrent sur ces côtes, ils trouvèrent les maisons entièrement désertes le long de plus de trente lieues. Aux environs de la colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cents personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite-vérole. Egède le fait monter à trois mille ames, car il en réchappa très-peu, et l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Bals-Fiord, qui était le plus peuplé.

Les Européens eux-mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avaient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avait contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étaient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelle part que vînt le mal, Egède en perdit sa femme, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de

leur envoyer les cordiaux et les remèdes qu'elle avait chez elle. Les prédicans furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionnée, à ce qu'on croit, par les brusques vicissitudes du froid et du chaud, et par le changement trop subit d'une vie oisive et sédentaire, en une suite de courses et de travaux pénibles et forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochléaria du printemps, et recommencèrent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite-vérole avaient changées en tombeaux. Ils avaient la consolation de soulager les malades, mais sans espérance de convertir les ames. Christian David, cet homme qui de charpentier était devenu l'une des premières colonnes du herrnhutisme; qui, dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avait tracé en 1722 le plan d'une cité, où dix ans après on compta six cents habitans; cet homme singulier avait été envoyé par le comte de Zinzendorf au Groënland, pour servir de guide aux autres frères moraves, que son âge et son expérience le mettaient en état de diriger. Il trouva les Groënlandais tels qu'Egède les dépeint, et il en parle avec une franchise qui rend ses récits d'autant moins suspects, qu'ils ne sont pas toujours édifians. Qu'on leur parle de Dieu ou non, dit-il, peu leur importe; ils écoutent un hymne comme une chanson, ils sont trop peu capables de réflexions pour avoir aucune idée de religion : on dirait même qu'ils n'ont

pas de passions, tant ils paraissent insensibles. Ils ne pensent qu'à manger ; du reste, aussi stupides que les animaux dont ils se nourrissent. Mais, comme les bêtes, ils aiment beaucoup leur progéniture, sans s'occuper d'ailleurs de l'éducation de leurs enfans. Quant à la foi, Dieu seul voit et sait s'ils en sont capables.

Ainsi, ce n'est jamais que l'intérêt qui les apprivoise avec les prédicans, qu'ils abordent ou qu'ils écoutent, quand ils en espèrent quelque chose. Un jeune homme, par exemple, leur demanda de lui prêter main-forte pour ravoir sa femme, et voici comment on la lui avait enlevée. Un père de famille, ayant épousé une veuve, avait donné au fils de cette femme, sa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme. Au bout de six mois, celui-ci rattrapa sa femme par ruse et par force, et le second mari vint réclamer le secours des Européens pour l'enlever encore au premier. Ce sont là les mœurs de ce peuple sans police ou sans lois. Du reste, ils ne manquent pas d'un certain artifice ni de caresses engageantes pour exciter les Européens à la libéralité; car ils auraient honte d'en obtenir rien par des prières. Mais dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris moqueur. Un prédicant danois leur racontait un jour l'histoire de la création jusqu'au temps d'Abraham : ils dirent qu'ils croyaient tout cela ; puis se mettant à débiter à leur tour les fables et

les visions de leurs angekoks, ils demandèrent au prédicant s'il ne les croyait pas aussi bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non: Si tu ne nous en crois pas sur notre parole, lui dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple témoignage nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre?

Malgré le peu de fruit et d'occupation que donnait aux prédicans l'entreprise de la conversion des Groënlandais, ils reçurent encore du Danemark deux de leurs frères pour coopérateurs. Mais comme ce n'était pas de ces prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvaient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandait pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Danemark envoya donc trois vaisseaux, dont un atterit à Godhaab, et les deux autres abordèrent à l'île de Diskó, avec des matériaux et des provisions pour y fonder une colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de Godhaab à Disko, pour travailler au nouvel établissement en qualité de charpentier. C'était un homme excellent pour le bras et le conseil; et comme il était trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il se chargeait plus volontiers des affaires temporelles de la mission, que de la conversion des ames.

L'année 1735 fut presque tout employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des

Groënlandais. Il fallait d'ailleurs laisser repeupler leurs familles moissonnées par le fléau de la petite-vérole. Les prédicans consacrèrent donc leur temps à l'étude de la langue et à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connaissance du pays et des mœurs de ses habitans; mais au moment qu'ils allaient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. Egède eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe et des matériaux pour le radouber.

Deux des prédicans, Mathieu Stach et Christian Stach, frères à double titre par les nœuds de la nature et de la religion, allèrent voyager, le premier au sud, le second au nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers et le mauvais temps qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva de part et d'autre que des maisons vides dont les habitans étaient morts, et quelques chiens qui depuis deux ans avaient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit de vieilles peaux qui couvraient les tentes. Les Groënlandais ne faisaient pas d'abord grand cas des frères moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenaient pour les domestiques des facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils ap-

pellent serviteurs, car tout le monde l'est, excepté le père ou le chef de famille; mais parmi les étrangers ils apercevaient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informaient uniquement quel était le maître, et ne s'adressaient qu'à lui, jetant à peine un coup d'œil sur les autres: aussi les herrnhuters, qui craignaient de voir rejaillir sur leur ministère le mépris qu'on aurait pour leur personne, répondaient aux Groënlandais qui leur demandaient où était le maître : Il n'y a point entre nous de maître ou de serviteur, et nous sommes tous frères.

Cette conduite leur attira par dégrés la considération et la confiance des Groënlandais, qui se familiarisèrent avec ces étrangers, au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux quand elle les surprenait en chemin, ou qu'ils étaient accueillis de la tempête. Ils étaient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les frères, ou à en recevoir des présens ou des vivres, qu'ils leur disaient franchement : « Nous ne viendrons » pas vous écouter si vous ne nous donnez rien ; » tant ils s'imaginaient qu'un prédicateur devait payer ses auditeurs.

En effet, les bons frères moraves ne pouvaient guère renvoyer ces pauvres sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, surtout en hiver, où le froid excessif ne leur laissait aucune ressource pour vivre. Mais quand l'été ramenait les provisions en

abondance, ce n'étaient plus les mêmes importunités, et les Groënlandais ne venaient guère à la mission que lorsqu'ils avaient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'instruction leur eût paru la plus propre au sommeil. A cela près qu'ils s'endormaient à la prière du matin, ils l'écoutaient avec assez de gravité ; quoiqu'on la fît en allemand, qu'ils n'entendaient pas. Mais il y avait des textes de la Bible, dont le sens faisait sur eux la plus grande impression, quand on le leur expliquait. Ils furent frappés en particulier de ce passage d'Ezéchiel, où le prophète disait au peuple hébreu : « Les infidèles qui sont autour de vous » apprendront que je suis le Seigneur, moi qui » rebâtis les maisons ruinées, et replante les » terres désolées : je l'ai promis, et je le ferai. » Ce texte fit espérer aux Groënlandais que le Dieu des étrangers réparerait les ravages du fléau qui avait dévasté leurs cabanes.

Les frères moraves, qui jusqu'alors s'étaient soutenus dans un pays inhabitable, par les bienfaits de leur patrie ou de la cour de Danemark, se virent tout-à-coup oubliés et frustrés des secours qu'ils en attendaient. Ce délaissement les jeta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisaient, pour toute l'année, à un baril et demi de gruau d'avoine, dont ils avaient échangé une partie pour de la bière. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-baril de pois, et du biscuit de bord en petite quantité. Encore fallait-il céder

une portion de ces vivres à Christian David, qui repassait à Copenhague pour les affaires de la mission, le capitaine qui devait le prendre sur son bord, ne voulant lui donner passage qu'à cette condition. La chasse et la pêche, dont l'art ne leur était pas encore familier, avaient moins rendu que jamais par la disette et la rareté du poisson et du gibier. Ils n'avaient donc d'autre ressource que celle d'acheter du phoque des Groënlandais; mais les prédicans se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude et la dureté de ces sauvages, au point que ceux qui leur avaient le plus d'obligation ne voulurent leur rien vendre, à quelque prix que ce fût.

Il fallait employer les instances et les prières pour obtenir de temps en temps quelque quartier de phoque, qu'ils achetaient encore fort chèrement; et quand cette provision était consommée, ils étaient réduits à vivre de coquillages ou d'algue marine, qu'ils aimaient mieux manger crue que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu, qui envoya un corbeau porter de la nourriture au prophète Elie, suscita un Groënlandais, nommé Ypegau, qui vint de quarante lieues au sud offrir aux prédicans de leur vendre tout ce qu'il pourrait épargner de ses provisions. Cet homme s'était pris d'affection pour eux, dans une occasion où, égarés de leur chemin, le hasard les avait amenés chez lui. Il y avait près d'un an qu'ils l'avaient oublié, quand il se présenta devant eux, au

moment de leur plus forte disette : il eut pitié de leur situation, et se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce temps critique. Ils s'accoutumèrent donc à manger le poisson et le gruau d'avoine, à l'huile de phoque, ragoût détestable sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif, dont ils avaient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir ; car, pour aller chercher des vivres, ils s'exposèrent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courans et des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte et ballottés par les brisans, qui les jetèrent ensuite dans une île où ils passèrent trois ou quatre jours en plein air, et par le temps le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois, après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêtèrent la nuit dans un endroit désert, où, faute de tente, ils furent réduits à se creuser un asile dans la neige, jusqu'à ce que, pour éviter de mourir de froid, et d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassaient sur leur tête, ils sortirent de ce mauvais abri, et se réchauffèrent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toutes espèces, qu'ils passèrent la troisième année de leur expédition.

L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle : on y remédia pourtant. Les bateliers, à la sollicitation

d'Egède, retranchèrent de leurs provisions de la semaine, pour en vendre une légère portion aux frères. Les prédicans danois leur firent gagner aussi quelques vivres, à écrire ou copier pour eux; mais se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baie de Disko, dès le mois de mai, pour renouveler leurs provisions. Ypegau, le bon ami des frères, se trouvait souvent dépourvu; les autres Groënlandais gardaient tout ce qu'ils avaient pour leurs festins d'assemblée, et dans un seul repas, qui dura toute la nuit, les herrnhuters eurent la douleur de leur voir dévorer onze phoques, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hiver: mais au printemps, réduits à l'algue marine, leurs forces diminuèrent au point que, n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenaient le jouet des vents et des vagues. L'un d'entre eux se serait infailliblement noyé, si deux Groënlandais, qui se trouvaient à sa portée, ne l'eussent sauvé et conduit à terre, en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidens étaient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avaient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlandais leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mère, mais qui ne put leur suf-

fire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une île déserte, en revenant de la pêche, sans avoir rien pris, ils virent un aigle sur son nid, et la tuèrent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouvèrent deux gros œufs, et l'oiseau mort qui pesait douze livres, et dont les ailes leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire; ce qui fut pour eux une espèce de fortune.

Enfin un Groënlandais vint annoncer à la colonie qu'il était arrivé à trente lieues au sud un vaisseau allemand, dont le capitaine avait des lettres pour les Européens. En effet, bientôt après on vit une chaloupe qui apportait un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'était un des frères moraves établis en Hollande, qui faisait cet envoi, pour essai, à ceux du Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur expédition, et de marquer s'ils avaient reçu ce tonneau, et si la voie qu'on avait prise pour l'envoyer était propre à former une correspondance. Ils répondirent, par le capitaine, qu'ils allèrent joindre avec leur bateau, que l'envoi était venu à bon port; qu'ils recevraient avec reconnaissance, par les vaisseaux allemands, tous les vivres qu'on voudrait leur faire passer, et qu'au défaut de provisions, ils priaient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté ils ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendaient par les vaisseaux du Danemark. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyait quatre personnes de plus avec moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille était la mère de Mathieu Stach, agée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avait vingt-deux ans, et la seconde douze. Elles étaient venues sous la garde de George de Wiesner, qui, ayant le choix de rester au Groënland ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Cette famille était venue au secours des frères pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la mission; mais ce soulagement fut contre-balancé par une perte considérable. Le même vaisseau qui avait débarqué ces trois femmes, ramena Egède en Danemark. Cet homme, vénérable par son zèle, son courage, ses travaux et ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses et aux disgrâces de la nature, avait eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avait baptisés : il avait perdu sa femme, qui faisait sa consolation et son soutien dans les amertumes d'une mission ingrate et stérile. Ses enfans croissaient sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étaient nés. Tout dépérissait sous ses yeux : il était lui-même extrê-

mement affaibli de corps et d'esprit par les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés. Enfin, il tomba malade du scorbut. Un an après avoir sollicité son retour en Danemark, il obtint la permission qu'il demandait, et partit, le 9 août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles et le corps de sa femme qu'il devait faire enterrer à Copenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement fut d'exposer au roi, dont il eut une audience, l'état où il avait laissé la mission du Groënland, les moyens de la ranimer et de la faire fleurir. On le nomma directeur de cet établissement, avec une pension annuelle de huit cents écus. En même temps il fut chargé d'ériger un séminaire de jeunes orphelins qu'on élèverait dans la langue du Groënland, et dans les études propres à en faire des prédicans et des catéchistes pour ce pays aussi dépourvu des idées de religion, que dénué de tous les biens de la terre. Il régit long-temps les affaires de cette mission; et vers la fin de sa vie, il se retira avec une de ses filles à l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758, agé de soixante-treize ans.

Les frères moraves, qui restaient seuls chargés du fardeau de la conversion des Groënlandais, travaillèrent à défricher ce champ inculte et abandonné. Ils étaient au nombre de sept personnes, qui ne composaient qu'une famille ou du moins qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail

économique de la maison, sans renoncer pourtant aux fonctions spirituelles; et les deux sœurs de Mathieu Stach apprirent la langue du pays pour catéchiser leur sexe; mais les habitans n'avaient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instructions; et quand on ne leur enseignait rien de nouveau, ils faisaient comprendre qu'ils avaient assez entendu parler de merveilles à des gens qui en savaient plus que les bons frères, et qu'ils étaient las d'apprendre et de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir où l'on venait leur prêcher l'Evangile, ils tâchaient d'engager les prédicateurs à s'y divertir comme eux; et lorsque ceux-ci voulaient conserver la décence et la gravité de leur ministère, on contrefaisait leur chant, leurs lectures et leurs prédications; on ridiculisait surtout leur pauvreté. Si les missionnaires disaient qu'ils n'étaient pas venus au Groënland pour la bonne chère, mais pour le salut des ames, on leur répondait: « Voilà de beaux prêcheurs! Ne savons-
» nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez
» mieux d'étudier que d'enseigner? » Comme ils souffraient tous ces sarcasmes sans altération, les sauvages abusaient de leur patience, et poussaient l'insulte et la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierre, à leur sauter sur les épaules, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les frères entendant du bruit autour de leur tente, sortirent et trouvèrent des gens le couteau à la

main, qui avaient déjà entamé les pelleteries dont leur logement était revêtu, pour les emporter; ces voleurs ne voulurent même se retirer qu'après que les bons frères les eurent menacés de leurs fusils.

Jusqu'ici l'histoire de ces prédicans du Groënland n'est que celle de leur misère. L'année 1737 fut pourtant un peu moins disetteuse que les précédentes. Quoique les frères eussent plus de personnes à nourrir, et que le bateau ne pût aller en mer, le jour de Pâques ils mangèrent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils échangeaient de la bière pour des pois, et buvaient de l'eau. Quelquefois un Groënlandais venait leur vendre du pain qu'on lui avait donné à la colonie, d'autres fois on leur apportait des œufs. Un jour qu'ils trouvèrent un phoque mort avec le harpon dans le flanc, le pêcheur qui avait tué le monstre leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Leur industrie leur procura de l'eau. Ils avaient été obligés de faire fondre la neige et la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hiver; ils essayèrent de creuser un puits, et trouvèrent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Christian Stach vint les rejoindre. Il était parti l'année précédente avec Egède, et ces deux prédicans avaient essuyé, dans leur retour en Danemark, de rudes tempêtes; une entre autres, qui les accueillit sur la côte de la Norvège, au mi-

lieu d'un brouillard épais, et qui, pour peu qu'elle eût duré, les aurait submergés sans ressource. Il revint au Groënland avec deux autres membres de sa secte. Ces frères, qui s'étaient embarqués à Copenhague le 11 mai, n'abordèrent que le 5 juillet dans un port du Groënland, à quatre lieues de la colonie; ce qui prouve, en passant, que la traversée est souvent orageuse. Ils apportèrent à leurs confrères des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étaient rendus en Danemark. Les frères d'Amsterdam devaient envoyer incessamment à ceux du Groënland un bateau neuf par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les prédicans allèrent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivait aucun, et ce n'était pas sans besoin : ils avaient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvaient plus s'en servir; mais ne voyant point le vaisseau qu'ils attendaient, ils le crurent perdu. Leur crainte était d'autant plus fondée, que la saison avait été des plus fâcheuses, car même au mois de mai les boissons s'étaient glacées dans les chambres à poêle, et l'on y avait eu le visage gelé. Les tempêtes avaient été si fréquentes, que le capitaine qui avait apporté aux prédicans le premier envoi de Hollande, avait perdu son vaisseau dans un port situé à cent vingt lieues au sud de la colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cents lieues au nord chercher un navire allemand.

Le mauvais temps avait commencé dès l'entrée de l'hiver qui précéda ce printemps, et les bateliers de la colonie en avaient souffert plus d'une fois. Mais surtout au mois de décembre qu'ils retournaient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces où ils furent ballottés par les vagues durant quatre jours ; à la fin ils regagnèrent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port, encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en pièces, et les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandais recueillit les gens chez lui pendant quelques jours, et les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin pour regagner la colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux et sauvage, où ils se seraient perdus s'ils n'avaient rencontré des guides qui achevèrent de les conduire à leur gîte.

Il y avait cinq ans que ces pasteurs luthériens étaient allés porter l'Evangile aux Groënlandais. Mais que peuvent, disait-on à Copenhague, des ignorans sur l'esprit des sauvages? Aussi ne voulait-on plus leur envoyer ni vivres, ni secours. On se moquait du zèle de ces gens grossiers, qui ne devaient être comptés que pour le nombre et pour la dépense. Mais le comte de Zinzendorf, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faisait à ses disciples, ne se lassait point d'attendre de leur

persévérance ce qu'on ne pouvait se promettre de leurs talens. Les Groënlandais, de leur côté, ne cessaient de repousser leurs instructions. Ce n'est pas qu'ils n'écoutassent avec quelque plaisir les prodiges de l'histoire des Juifs, et les miracles des apôtres; mais si les prédicans leur parlaient de l'essence et des attributs de Dieu, de la chûte de l'homme, de l'expiation du péché et de la grâce, et de la sanctification des ames, ils s'endormaient, répondaient toujours oui pour ne pas entrer en dispute, et s'esquivaient dans l'instant. Encore était-ce les plus patiens et les plus complaisans, car il y en avait qui, témoignant ouvertement leur désapprobation, réfutaient la doctrine des prédicateurs, et disaient : « Montrez-nous le Dieu que vous prêchez, et nous y » croirons. Vous le représentez comme un être » trop sublime : comment se peut-il que nous » allions à lui, ou qu'il descende jusqu'à nous? » Il n'en prend aucun souci; nous l'avons invo- » qué quand nous n'avions rien à manger, ou » que nous étions malades; mais c'est comme » s'il ne nous avait pas entendus. Nous croyons » que ce que vous dites de lui n'est pas vrai; » que si vous le connaissez mieux que nous, » obtenez de lui, par vos prières, qu'il nous » donne de quoi vivre, un corps sain, un temps » serein, et tout ce qui nous manque. Notre » ame n'est point malade. Vous êtes bien autre- » ment insensés et corrompus que nous; dans

» votre pays, il peut y avoir des ames gâtées, et nous
» le voyons assez par les Européens qui viennent
» parmi nous; sans doute ils ont besoin d'un
» sauveur et d'un médecin pour l'ame. Votre
» paradis et vos joies célestes ne nous touchent
» point, et n'ont rien que d'ennuyeux à notre
» gré. Il ne nous faut que du poisson et des
» oiseaux; sans ce soutien, notre ame ne saurait
» pas plus subsister que nos corps. Il n'y a point
» de phoques dans votre paradis; ainsi nous vous
» l'abandonnons à vous et à tout ce qu'il y a de
» pis parmi les Groënlandais; mais pour nous
» qui devons aller dans le palais de Torngarsuk,
» nous y trouverons en abondance, et sans peine,
» tout ce qui manque à nos besoins. »

« C'est ainsi, dit Crantz, qu'ils écartaient toutes les idées spirituelles qui pouvaient intéresser le salut de leurs ames. Je n'oserais rapporter, poursuit-il, les railleries indécentes qu'ils faisaient au seul nom du mystère de la Sainte-Trinité et de l'Eucharistie. Lorsqu'ils étaient en humeur et qu'on ne pouvait leur imposer silence, il n'y avait point de saintes vérités dont ils ne fissent un jeu d'esprit, et un sujet de plaisanterie; car les plus stupides Groënlandais peuvent abuser de leur raison. »

Ce récit est conforme au témoignage de tous les prédicans du Groënland; et Mathieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui servent à confirmer jusqu'à quel point les Groënlandais

sont obstinés dans leur incrédulité. « Un jour, dit-il, qu'il pleuvait très-fortement, ils me pressèrent de prier le Fils de Dieu de leur donner du beau temps, afin que la pluie ne pénétrât pas dans leur maison par le toit. Je leur répondis qu'avec de bonnes peaux pour couvrir leurs tentes, ils n'avaient pas besoin de demander à Dieu de faire cesser la pluie, mais qu'il fallait le prier pour le salut de leurs ames. Ils se moquèrent de moi, disant qu'ils ne comprenaient rien à ce langage....... J'étais indigné quelquefois de les entendre blasphémer le Dieu que je leur prêchais. Les enfans ne laissaient pas de m'écouter de temps en temps, attirés par mes caresses : mais pour peu qu'ils vissent ou qu'ils entendissent quelque chose de plus amusant, ils allaient bien vîte oublier tous mes discours. Je voulus parler un jour des choses célestes, de la vie éternelle, du jugement dernier, des récompenses du paradis et des peines de l'enfer. « Si votre Fils de » Dieu est si terrible, me dit un Groënlandais, » je ne veux point aller au ciel avec lui. Voulez- » vous donc aller en enfer? lui répliquai-je. Ni » l'un ni l'autre, répondit-il, mais rester sur la » terre. » Quand je lui dis qu'il fallait mourir, et après la mort aller dans un séjour de bonheur ou de malheur, il hésita un instant, puis me répondit qu'il n'entendait rien à cela, ni ne se souciait d'en savoir davantage. Un moment après il ajouta qu'il devait aller à la pêche, que sa femme

manquait de vivres, et qu'il n'avait point d'oreilles pour écouter des choses semblables.

Les frères moraves n'éprouvèrent donc que des peines et des dégoûts jusqu'à l'année 1738. Enfin, après six ans d'un travail infructueux, leur constance fut récompensée de quelques succès. Un jeune Groënlandais, nommé *Manghek*, vint s'offrir de rester avec eux s'ils voulaient se charger de son entretien, à condition qu'il leur donnerait tout ce qu'il prendrait, soit à la chasse, soit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne durerait de sa part que jusqu'à la belle saison; mais il tint parole, et ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espèce qu'employèrent les sauvages pour l'engager à déserter la mission ou pour le faire chasser par les prédicans, en l'accusant de larcins dont il était innocent. L'exemple de ce jeune homme fut bientôt imité par un père de famille, qui s'appelait *Kaiarnark*, et qui de disciple des frères, devint l'apôtre de ses compatriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint au nombre de neuf personnes se loger, avec sa tente et son bagage, auprès des prédicans. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandais qui vinrent passer l'hiver avec Kaiarnark; mais au printemps ils allèrent à la chasse des rennes, promettant de retourner l'hiver suivant. Ils revinrent sans doute, mais aussi sauvages que les bêtes qu'ils avaient poursuivies, toujours prêts

à déserter. Kaiarnark resta seul fidèle aux bons frères, abandonné lui-même de ses parens. Ceux-ci voyant qu'il ne voulait pas les suivre, emportèrent la tente et le bateau de la famille; mais il aima mieux se voir dépouillé trois fois de tous ses effets par les sauvages, que de retourner vivre avec eux. Après avoir essuyé bien des persécutions, des railleries et des mépris, il fit à son tour des prosélytes, et quelques-uns de ses proches et de ses amis vinrent prier les frères de leur accorder un emplacement dans leur voisinage, et de les aider à y bâtir une maison.

Dès le commencement d'octobre, quand la neige et la gelée ramenèrent les Groënlandais de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hiver, environ vingt personnes allèrent se loger dans deux maisons qui furent construites près de la mission. Dès lors les frères commencèrent à élever une petite école de catéchisme pour cinq enfans, à qui ils enseignèrent à lire, non sans beaucoup de peine. Ensuite ils s'érigèrent en médecins de ces familles; et malgré leur ignorance, ils réussirent quelquefois à guérir des malades.

Quand les prédicans eurent formé ce petit troupeau de néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs chères brebis, les suivant partout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnèrent soit à la pêche, soit dans les foires, profitant de ces voyages pour attirer d'autres

Groënlandais. Insensiblement leur troupeau grossit au point, que le nombre de quatre pasteurs qu'ils étaient, ne suffisait pas pour le conduire. Ils appelèrent donc encore deux de leurs frères d'Allemagne pour coopérateurs, soit dans les travaux qui ne demandent que des bras, soit dans les fonctions spirituelles.

L'année 1739 fut marquée par de rudes épreuves. Dès l'entrée de l'hiver le froid fut si rigoureux, et la glace ferma tellement les baies du sud, que les Groënlandais ne purent sortir pour aller chercher des provisions. Plusieurs d'entre eux périrent de faim et de froid, faute de nourriture, et manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur servent en même temps pour la cuisine et le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groënlandais eurent recours aux Européens, leur ressource ordinaire. Quelques-uns furent obligés de faire six lieues sur les glaces, et d'autres de porter leur kaiak sur la tête, des journées entières avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prièrent les prédicans de leur prêter un asile, et de recueillir assez loin leurs femmes et leurs enfans qu'ils avaient laissés derrière eux dans les glaces. Les frères leur donnèrent tous les secours de l'humanité, et l'on envoya de la colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'île où ces malheureux étaient arrêtés, on fut forcé de les laisser durant une semaine en-

tière exposés à toutes les rigueurs de la misère, jusqu'à ce que le temps plus doux ouvrît les passages de la mer pour les transporter. Ces pauvres gens avaient été dix jours dans la neige, n'ayant pour nourriture que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers et de l'algue. Cependant un Groënlandais, plus hardi ou plus heureux que les autres, avait pénétré dans l'île pour sauver sa femme et ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mère, qui portait le plus jeune de ses fils sur son dos; et prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il remorqua le premier kaiak au second, qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt sur l'eau, traînant et ramant tour à tour.

Les frères eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à peine leur restait-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la mission. Cependant Crantz ne veut pas qu'on imagine que ses confrères aient employé les moyens temporels de la bienfaisance comme un appât de séduction, pour attirer les Groënlandais au christianisme. Autre chose est, dit-il, de faire des prosélytes par des présens, ou de tendre les bras à la misère humaine, n'ayant égard qu'à ses besoins, et sans autre motif que de la soulager. Aussi les frères portèrent-ils le désintéressement jusqu'à ne pas acheter le salut des ames par la subsistance qu'ils procuraient aux infidèles. Un de ces réfugiés avait laissé sa femme

en couche, pour chercher sa vie auprès des prédicans; mais ils le renvoyèrent avec des provisions, lui disant que s'il persistait dans le désir qu'il leur témoignait de se convertir, il pouvait revenir avec sa femme; il ne reparut plus. Quand la dureté de la saison eut cessé, ces réfugiés demandèrent qu'on les ramenât chez eux, et les frères exaucèrent leurs vœux; trop contens de garder une de ces familles, avec la promesse que leur firent la plupart de ces sauvages, de retourner l'hiver suivant vivre avec eux pour entendre la parole de Dieu.

Mais lorsque le temps de la pêche dispersait les Groënlandais, les frères profitaient de la belle saison pour faire leurs courses catéchétiques. Ils les commencèrent cette année dès le mois de février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean Beck, l'un de ces *frères unis*, se rendit à Kanghek, où la disette avait rassemblé plusieurs familles. Il avait avec lui Manghek et Kaiarnak, qui l'aidèrent à catéchiser leurs compatriotes; mais ils n'y réussirent pas assez pour ne pas souhaiter de retourner à Neu-Herrnhut: c'était l'habitation des frères.

De leur côté, les prédicans danois voulaient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvaient pas, faute de bateau et de matelots: ainsi les frères se firent un devoir de zèle et de reconnaissance de les conduire eux-mêmes et de leur rendre une partie des bons offices qu'ils

avaient reçus d'Egède et de ses compagnons. Crantz, membre de la congrégation des Herrnhuters, dit que ses confrères étaient quelquefois mieux accueillis des sauvages que les pasteurs du Danemark, parce qu'ils se rendaient plus familiers, et que leur langage était plus à la portée de ce peuple grossier. Cependant leurs instructions ne faisaient pas des progrès bien rapides, les Groënlandais ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mystères du péché originel et de la rédemption n'entraient point dans leur faible intelligence. Quand on leur en parlaient, ils redisaient toujours: *Nous croyons tout;* et cette réponse signifiait qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entre eux donnant plus d'essor à ses réflexions, dit un jour aux catéchistes: « Est-ce que Dieu n'entendit pas le serpent, » quand il séduisit Eve par ses discours; et s'il » l'entendit, pourquoi n'avertit-il pas la femme » de s'en défier, et ne prévint-il pas la chûte du » premier homme? » Ainsi, la stupidité des uns et le raisonnement des autres retardaient les fruits de la prédication de l'Evangile.

Les mœurs des Groënlandais étaient encore bien éloignées de ce que les Herrnhuters appelaient le royaume du ciel. Une vieille femme était morte la nuit, ou du moins l'avait paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après elle poussa des cris lamentables. Un prédicant obtint du fils qu'il décou-

vrît le visage de sa mère pour y chercher quelque signe de vie; mais comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de temps après, on entend de nouveaux gémissemens; le fils découvre sa mère, et lui met dans la bouche un peu de graisse de poisson qu'elle avale, mais sans parler. On la recouvre encore; enfin, au troisième réveil, elle répondit à des questions, et le prédicant dit au fils de prendre soin de sa mère. Mais ce malheureux, dès qu'il fut resté seul, l'enveloppa de nouveau, la descendit par sa fenêtre dans la mer, et de peur qu'on ne traversât une seconde fois son dessein, il alla l'ensevelir vivante dans une île voisine. Cependant on sut ce qu'il avait fait; et quand on lui reprocha cette mauvaise action, il se défendit en disant que sa mère avait perdu l'usage de ses sens et de sa raison depuis quelques jours qu'elle avait passés sans manger, et qu'il avait cru faire un acte de piété filiale, en mettant fin à ses peines.

Cependant les deux sauvages qui s'étaient particulièrement attachés aux prédicans, demandaient le baptême qu'on leur avait appris à désirer. Mais soit qu'on eût remarqué de l'inconstance dans le caractère de l'un d'entre eux, c'était Manghek; soit qu'il ne fût pas assez instruit, on lui refusa cette grâce : ainsi ce prosélyte rebuté alla rejoindre les sauvages et ne reparut plus à la mission. Les frères tournèrent alors tous leurs

soins sur Kaiarnak et sa famille, qui, après une instruction suffisante, furent baptisés le jour de Pâques, au nombre de quatre: le mari, la femme, un fils et une fille.

Mais il n'y avait pas un mois qu'ils avaient reçu le baptême, quand une troupe d'assassins, venus du nord, tuèrent le beau-frère de Kaiarnak, sous prétexte qu'il avait fait mourir, par ses maléfices, le fils du chef de cette bande. D'abord ils l'avaient attiré, par adresse, auprès de Kanghek, et l'avaient cruellement percé d'un harpon: il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps et de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattrapèrent; et lui ayant donné treize coups de couteau, ils le précipitèrent en bas d'un rocher où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçaient encore d'assassiner Kaiarnak lui-même et son autre beau-frère, en dépit des Européens et des gens du sud. C'est ainsi qu'ils appelaient les Groënlandais qui habitaient ou commerçaient avec la colonie danoise et la mission; ceux-ci prirent l'alarme et voulaient s'enfuir: mais on les rassura. Les officiers de la colonie firent arrêter le chef des assassins et quelques-uns de sa bande: ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandais. Le chef, interrogé, confessa qu'il avait commis trois meurtres de plus, et qu'il avait trempé dans trois autres. Comme il n'était pas sujet aux lois humaines, dit Crantz, parce qu'il ignorait même les lois divines, on lui

lut le Décalogue, en le menaçant des peines les plus sévères, s'il retombait dans l'homicide; ensuite il fut élargi. Mais deux de sescomplices, qui avaient été instruits de la loi de Dieu avant de la violer, furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement, peut-être n'était-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Evangile: mais elle montrait de la part des juges et des chrétiens, une impartialité qui faisait honneur à leur religion. Cependant Kaiarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtiment des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille et de sa vie. En vain on essaya de calmer ses alarmes, en lui promettant protection; en vain on lui rappela la promesse qu'il avait faite au baptême de ne pas quitter les missionnaires; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la mission fut désertée, à l'exception de deux tentes; toutes les espérances des frères sur la conversion du Groënland s'évanouirent, et il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des païens sans faire des chrétiens. Mais ce reproche, qu'on ajoutait à leur affliction, ne fut pas solide ni de durée; car avant la fin de l'année ils virent arriver vingt-un bateaux de Groënlandais, parmi lesquels étaient quelques amis de Simek, l'un des sauvages qui avaient accompagné Kaiarnak dans sa retraite.

Simek revint lui-même avec sa famille; en sorte que l'hiver suivant les frères eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait partout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la foi, amenant plus de prosélytes qu'il n'y avait eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de Crantz, sur le Groënland. Il en reste un second encore plus long, mais qui roule tout entier sur les progrès de la religion chrétienne et de la mission des frères moraves, chez un peuple abandonné, ce semble, du ciel et de la terre. Cet ouvrage, beaucoup moins curieux et moins intéressant que les lettres édifiantes des missionnaires catholiques, respire un fanatisme que toutes les religions devraient également désavouer, et qui jette des doutes bien fondés sur tout ce que nous avons rapporté et rapporterons sur son témoignage, et nous empêche d'en garantir l'exactitude. On n'y reconnaît l'Evangile d'aucune communion chrétienne, mais le langage extravagant d'un piétisme mielleux, et pétri d'ignorance et de fadeur. Aussi ne pourrait-on exposer aux yeux du public ce fatras de mysticité gothique, sans compromettre le respect qui est dû à la religion établie sur de meilleurs fondemens que ceux de ces frères ignorans, bien différens des missionnaires catholiques qu'ils voulaient singer. Cependant l'histoire d'un peuple évangélisé, même par des fanatiques errans, peut intéresser les curieux. Si ce tableau

plaît par lui-même à un grand nombre de lecteurs, un précis des travaux auxquels les frères moraves se sont livrés pendant l'espace de vingt ans, aura quelque chose de neuf, d'instructif et d'attrayant tout ensemble. Les Danois, quoique luthériens, quoique entêtés du système dur et tranchant de la prédestination, n'ont pas traité les Groënlandais comme les Russes traitent les Kamtchadales et les autres peuples idolâtres; procédant avec modération, ils ont essayé de convertir avant de soumettre, et non pas conquérir avant de convertir.

Les frères moraves, gens sans étude et sans capacité, n'avaient d'autre mission ni d'autres talens pour l'apostolat que leur enthousiasme. Ils se croyaient inspirés; c'était leur unique moyen de convertir : le temps et les circonstances firent le reste; car nous est-il permis à nous catholiques de penser qu'ils fussent aidés de la grâce pour changer des idolâtres ou des athées en luthériens? Le ciel ne voulait point sans doute qu'on fermât une porte de l'enfer aux Groënlandais, pour leur en ouvrir une autre. Aussi verra-t-on souvent, dans la conduite de ces prédicans, la main de l'homme au lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale et la prudence humaine peuvent suggérer. D'abord, ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restait de prédicans danois, qui, professant la même

religion qu'eux, avaient plus de lumières. Heureusement, le Groënland n'offrait point de trésors, ni de puissance à partager entre les ministres luthériens du Danemark et les frères ignorans de la Moravie. Aussi se rendaient-ils tous les devoirs mutuels qu'inspire l'humanité; et ce concours de vues et de bons offices avançait ou préparait la conversion des sauvages. D'ailleurs, on ne perdait rien de ce qui pouvait faire une impression salutaire sur ces esprits simples : ils étaient surtout édifiés et touchés de l'attention qu'avaient les frères à ensevelir tous les morts, tandis que les Groënlandais, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à leurs plus proches parens, laissaient les autres morts sans sépulture. Tous les événemens concouraient à l'œuvre du salut. Un Groënlandais qui se noyait, ayant appelé à son secours l'Etre qui est au-dessus des mers, deux hommes de sa nation vinrent le sauver des eaux, et il se convertit au christianisme. Un autre sauvage, qui avait souvent entendu prêcher les frères, sans se convertir, tombe et meurt subitement en jouant à la balle. Sa mort pouvait être naturelle, disent les prédicans; mais ils en prirent occasion d'exhorter les chrétiens à ne pas se mêler avec les païens, surtout dans les jeux et dans les divertissemens.

A Kokernen, la mer jeta sur le rivage une baleine morte. Aussitôt grand festin chez les Groënlandais, et la fête se termine par les danses. Deux

chrétiens avertissent les idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joie, mais de remercier Dieu de ses dons. Les sauvages se moquent de leurs remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort; bientôt après, deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avaient mangé de la baleine sont malades. Les frères moraves les assistent, et leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avait dit que la baleine était verte et bleue du côté où le harpon l'avait blessée : ils en conclurent qu'elle devait être empoisonnée. En effet, les malades avaient d'abord les yeux fixes, puis la langue blanche. Peu de temps après, ils perdaient la connaissance et le sentiment; ils enflaient considérablement, et mouraient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistaient quarante-huit heures, et pouvaient vomir, en revenaient. Ceux qui avaient mangé de la chair verte où était le harpon, moururent; quelques-uns des autres guérirent par les remèdes et les secours des missionnaires. C'est ainsi que ceux-ci travaillaient à leur grand objet de la conversion des ames. Crantz pense que ceux qui avaient blessé cette baleine d'un fer empoisonné, devaient être des Espagnols, dont il était venu cette année deux vaisseaux à la pêche. L'un des deux, dit-il, avait fait naufrage à quarante lieues de Godhaab. L'équipage tenta de se sauver à terre dans la chaloupe; mais on croit qu'il fut tué à coup de flèches, par

les Groënlandais qui voulaient profiter des débris du naufrage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avaient trouvé ces malheureux morts de faim et de froid sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens a jeté tant d'alarmes sur toutes les côtes des trois autres parties du monde, qu'ils doivent s'attendre à essuyer des hostilités et des trahisons partout où ils portent un appareil de guerre, de violence, d'avarice et de domination. Encore est-ce une espèce de bonheur pour eux, que cette même religion ait inspiré à des ames compatissantes et vertueuses, les œuvres de charité qui peuvent gagner et persuader. Si le Danemark vient à bout, avec le temps, de civiliser les Groënlandais, il devra sans doute une partie de ses établissemens, en ce pays sauvage, à la patience des frères moraves, qui, jusqu'ici, n'ont eu que des mœurs et de la piété pour soutien de leur prosélytisme.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéraient au succès des prédicans.

Un angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténèbres. Cet homme se convertit. Crantz avoue que ce songe pouvait lui venir de ce qu'il avait entendu parler souvent de l'enfant Jésus, du paradis et de l'enfer. « Mais quoique la Divinité, dit-il, puisse se manifester par des voies invisibles, ces

songes ne méritent pas une grande confiance. Ceux qui se convertissent à la religion, après ces sortes de visions nocturnes de l'imagination, n'ont jamais eu des idées saines du christianisme. Cet angekok lui-même, qui d'ailleurs menait une vie irréprochable, ne connaissait pas la véritable nourriture qui fait la vie de l'ame.

Cependant les prédicans ne repoussaient point les ames qui recherchaient le christianisme, quel que fût le motif qui les y amenât. Un angekok rêva qu'il était dans l'enfer. Réveillé par ce songe, il pleura deux jours, et se convertit. C'était toujours un triomphe pour les frères moraves. Quoiqu'il soit rare de voir un ministre de la superstition y renoncer, parce que les motifs qui l'attachent à ses dogmes, ou les raisons qui l'en ont détrompé, doivent également le prévenir contre la plupart des autres croyances; cependant, s'il a du penchant pour la religion, il en changera d'autant plus aisément qu'il ne voit que les abus de celle qu'il quitte, et le merveilleux ou la vérité de celle qu'on lui propose. C'est du moins le faible de tous les caractères ardens et inconstans, quand ils n'ont pas assez de courage ou de lumières pour voir la vérité, de changer d'erreurs ; et le luthéranisme n'est-il pas une erreur palpable?

Aussi les apôtres de cette doctrine conviennent-ils, à chaque page, des obstacles qu'ils trouvaient à l'établir. Parmi les raisons qui détournaient les angekoks du christianisme, un d'entre eux avoua

que celle qui balançait le plus les semences de conversion, qu'il sentait quelquefois au fond de son ame, était l'amour qu'il avait pour ses parens et ses enfans. Je ne pourrais, disait-il, goûter les joies du paradis, tandis que ma famille serait en enfer. Cette objection, que tous les missionnaires chrétiens ont eue à résoudre, dans toutes les parties du monde, méritait, ce semble, une réponse. Mais les frères moraves, qui ne se vantent pas d'être théologiens, ne trouvaient pas sans doute dans la doctrine de Luther des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet angekok, fut l'exemple d'un Groënlandais, qui, lassé d'assister aux conférences de religion, dit nettement : « Qu'il ne croyait » rien de ce qu'on débitait; qu'il n'y avait point » de Dieu; que tout était de soi-même, et serait » toujours comme il est; qu'enfin il voulait suivre, » à cet égard, l'opinion et l'exemple de ses pères » qui n'avaient jamais entendu parler de reli» gion. » Mais, répondent les prédicans, ce langage frénétique venait du trouble de son ame, tourmentée par les impulsions de la grâce. La preuve en est, qu'ayant entendu prêcher sur la mort dans une de nos assemblées, il se leva, après bien des contorsions, qui témoignaient son impatience, et sortit enfin, sans y reparaître depuis.

Un des moyens de prosélytisme que les Herrnhuters ont imaginé, pour suppléer à la science,

c'est le chant. Les Lacédémoniens employaient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marchèrent à la conquête de la Palestine, en chantant des vers sacrés, et les Luthériens se servent encore de cantiques pour le maintien et la propagation de la religion. Mais les frères moraves ont établi des écoles de chant au Groenland, surtout pour les enfans et les jeunes filles. Les hommes, qui n'ont pas le temps d'assister aux instructions, apprennent l'Evangile par les hymnes qu'on leur chante dans les cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, et les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct et posé, sans éclats, sans efforts. Les païens, dit Crantz, s'arrêtent souvent pour écouter le chant des femmes, et ils entendent en passant le catéchisme et la prédication. Quand les cantiques ont préparé les ames à l'attendrissement, l'orateur profite de ces heureux instans, où l'auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques et touchantes qui ont fait triompher la religion chrétienne chez tous les peuples. Le nom de Jésus souffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, et victime de ses vertus, fait sur les Groenlandais cette impression d'enthousiasme qu'on retrouve chez les Ecossais qui firent la guerre à Charles Ier, et le livrèrent ou le vendirent à Cromwell. L'orateur, qui ne parle

jamais sans se croire inspiré, dit avec confiance tout ce qui se présente plutôt à sa bouche qu'à son esprit; et quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence sur les ames les moins sensibles.

Faisons quelques remarques générales sur les frères moraves. Ils commencent, en gagnant le bas peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états et de conditions, à se faire en même temps commerçans, ouvriers et cultivateurs. Sous la direction de quelques grands qui fondent des châteaux au lieu de monastères, ils forment des peuplades, des colonies et des cités, dont ils sont à la fois les apôtres, les pères et les propagateurs par toutes les voies de la nature et de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, bâtissant l'édifice d'une grande société avec tous les leviers de la religion. A la vérité, les attachemens naturels et les soins domestiques inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient et composent les sociétés monastiques et célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de vigueur, qui donne tout-à-coup un grand éclat et toute la célébrité de la renommée à un corps religieux, on le compense par le genre, le nombre et la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les frères moraves seront-ils dans la religion luthérienne ce que les quakers ont été

dans la communion anglicane. Mais voyons avec quelle industrie ils jettent d'avance les germes de leur agrandissement et de cette félicité que tous les hommes cherchent à se procurer sur la terre. Quand leur enthousiasme opérera ce bien sans aucun trouble, il sera toujours utile; mais l'enthousiasme entraîne souvent l'intolérance. Les prédicans eux-mêmes s'en plaignent.

Un Groënlandais converti se trouvant logé près d'une cabane où il y avait une assemblée de danse, et ne sachant comment éviter les tentations que lui donnait le bruit, se mit à genoux pour prier. Ensuite se levant, il entre dans l'assemblée, impose silence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briser le tambour sous ses pieds. Une femme, appelée Sara, ne s'arrêta pas aux menaces : dans une pareille assemblée, elle prit le tambour du bal et le mit en pièces. Mais nous l'avertîmes, disent les prédicans, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, et de se contenter d'instruire ceux qui voudraient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons frères, que notre Sara était pétulante, indocile et dédaigneuse. Ces défauts lui venaient des succès de sa prédication ; mais elle a reconnu ses fautes et sa faiblesse. En général, ils se sont aperçus que, dès qu'un Groënlandais était chrétien, il voulait être apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, et tâchent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence.

L'hiver était la bonne saison pour les prédicans. C'était alors qu'ils se faisaient à loisir pêcheurs d'hommes. Mais comme le temps de la véritable pêche dispersait au loin les Groënlandais, et qu'ils oubliaient en été tout ce qu'ils avaient appris de la religion en hiver, on fit un arrangement par lequel les femmes et les enfans orphelins demeurèrent dans des tentes auprès de la mission, sous la conduite d'un chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avait des liaisons avec un Groënlandais inconverti, se plaignit de cette innovation des prédicans, comme d'une géne imposée sur les consciences et d'une violence faite à la liberté. Ses murmures pouvaient exciter le mécontentement et la désertion dans le bercail. On y porta remède, en séquestrant cette néophyte discole de la société des fidèles, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans son devoir.

Mais outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des prédicans suivit les hommes à la pêche et à la chasse, et il n'y perdit pas son temps. Sans parler de la prière qu'il faisait soir et matin à ses catéchumènes, il prit beaucoup de perdrix, et emporta plusieurs sacs de harengs, donnant l'exemple du travail, et gagnant en même temps de quoi subvenir à la disette : c'était un nouveau moyen de faire des prosélytes. On ne

peut lire sans quelque intérêt, certains endroits du journal que ces prédicans donnent des voyages qu'ils font à la suite des pêcheurs et des chasseurs. Écoutons un moment Frédéric Boëhmish. C'est un des trois premiers frères moraves qui allèrent au Groënland. Il s'y maria, en 1740, avec une fille de Mathieu Stach, son confrère. Il fit un voyage quatre ans après en Allemagne, pour aller rendre compte au synode de Herrnhut des succès de la mission du Groënland. En chemin, il fut arrêté par des soldats (prussiens sans doute) qui, le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, et le ballottèrent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, et fut enfin relâché par la médiation d'un abbé luthérien. Sa femme l'avait suivi partout avec deux enfans qu'elle portait au séminaire de Marienborn, pour y être élevés et nourris par les soins et dans les principes de la société des Herrnhuters. Avant de repartir pour le Groënland, il reçut le sacerdoce qu'il croyait devoir le mettre en état de remplir avec plus de fruit les fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de mai 1746, à la pêche du hareng.

« Le 19, dit-il, nous partîmes au chant des cantiques, sur quatorze *umiaks* et plusieurs *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir j'assistai à l'heure du chant. Ensuite quelques Groënlandais vinrent dans ma tente, où nous eûmes un entretien dont je ne puis rendre l'onction et la douceur ineffa-

bles. « Mais dans ces momens de la grâce...... » quelle paupière pourrait retenir..... les larmes » de joie?.... Elles brisent leur écluse, et se dé- » bordent sur les joues..... comme un daim qui » s'échappe et bondit à travers champs.... »

» Le 20, nous arrivâmes à Pissiksarbik. Il y avait sur le rivage six tentes de Groënlandais sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus loin.

» Le 21, nos hommes allèrent à la pêche du phoque, et m'apportèrent quelques morceaux de chair de cet animal, dont je mangeai avec autant de plaisir qu'ils en témoignaient à me faire ce présent.

» Le 22, qui était le dimanche, je fis le matin l'office du jour. L'après-midi, j'allai visiter les tentes des sauvages. Le soir, mon catéchiste présida à l'heure du chant, et moi à l'instruction des baptisés.

» Le 23, le 24 et le 25, notre troupe fit la plus heureuse pêche de harengs, et moi aussi. Le temps était si chaud, que nous avions de la peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27 et le 28, la neige amena un froid si vif, que je ne pouvais presque pas écrire.

» Le 29, je prêchai en plein air, et je lus ensuite à ma troupe des lettres de nos frères d'Europe.

» Le 1er juin j'allai à la chasse, et je tuai un gros renne. Le lendemain, j'en fis un régal à ma troupe, chez laquelle le démon, pendant ma courte

absence, avait déjà semé de la zizanie ; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nouvelles, avec de la viande fraîche, à Neu-Herrnhut. On m'en rapporta des lettres qui me firent grand plaisir. Nous étions dans la saison où il fait jour tout le temps de la nuit : j'en profitai pour aller à minuit pêcher du hareng dans un autre canton.

» Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étaient allées chasser, à mon insu, avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles reconnurent leur faute, et n'y retombèrent plus. L'après-midi, je fis le catéchisme à ving-deux enfans. Je parlai à un homme veuf qui voulait se remarier à la façon de son pays, c'est-à-dire vivre en concubinage. C'était un catéchumène ; je lui fis sentir l'indécence de cette conduite ; et, pour le sauver de la tentation, je l'engageai à retourner chez lui....

» Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. Simon (c'est un Groënlandais baptisé) prit un daim dont il régala toute la troupe. Durant le repas, il dit : « Je n'ai plus honte de me laisser
» guider comme un enfant par nos prédicateurs ;
» je sais par expérience que leur société est bonne ;
» ils n'ont point envie de nous dominer, comme
» quelques-uns d'entre nous le pensent et le débi-
» tent. »

A ce journal de la pêche, Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Mathieu Stach qui va nous le donner.

« Le 3 septembre, dit-il, quelques Groënlandais allèrent à la chasse des rennes, et comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, je les suivis. Dans une baie nous fûmes accueillis d'un grain qui sépara nos bateaux. Je fus obligé de louvoyer dans la baie, ne pouvant aborder à cause de la hauteur du rivage hérissé de rochers. Le courant était rapide, et les lames menaçaient de nous submerger. Le bateau des femmes roulait sur les vagues qui se repliaient comme un ver. A cette occasion je me souvins d'un verset de nos cantiques : *Agneau, tu as fait l'univers, mais souviens-toi que nous sommes tes petites créatures.* Dans un quart d'heure tout fut calme, et nous étant mis à ramer deux lieues, nous allâmes planter nos tentes à Okeitsuk, pour attendre les deux autres bateaux que l'orage avait écartés. Mais ils ne purent nous rejoindre que deux jours après. Ils avaient couru le plus grand danger, surtout un jeune Groënlandais dont le kaiak n'avait pu suivre les bateaux; les vagues lui ayant emporté sa bouée ou vessie de pêche; tandis qu'il voulait la rattraper, il avait perdu sa rame; ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais temps nous empêcha de chasser durant six à sept jours.

» Le 12, j'allai à la chasse, et je tuai deux rennes; les Groënlandais ne prirent rien : je leur donnai la moitié de ma chasse.

« Le 13, je pris encore un autre renne. Le matin, à l'heure de la prière, un Groënlandais vint me dire qu'il avait eu la pensée de prendre une verge et de battre sa femme, parce qu'elle ne voulait pas lui obéir. Je lui dis qu'on pouvait châtier ainsi les enfans, mais non les grandes personnes. Je parlerai, lui dis-je, à votre femme; elle se corrigera. « Eh bien! répondit-il, je ne la battrai pas, mais je t'avertirai quand elle retombera dans la même faute. »

C'en est assez pour faire connaître le plan de direction spirituelle que suivent les frères moraves avec les Groënlandais. On voit, dans ce court extrait, leur langage, leur genre de vie, le courage qu'ils puisent dans l'enthousiasme, l'empire que le fanatisme qui s'exhale de leur ame dans celle des sauvages, doit leur assurer à la longue sur ces peuples simples et de bonne foi. C'est la même méthode, le même esprit, dans l'histoire de vingt ans de cette prétendue mission. Ces heureux insensés se sont fait un art de l'inspiration pour étendre leurs dogmes et leur culte. Tous les moyens humains, mais les plus doux, ont été dans leurs mains des instrumens de prosélytisme; et le prosélytisme à son tour deviendra peut-être un jour pour eux un instrument de puissance. Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de louer et d'admirer la conduite de ces prédicans luthériens qui, voulant policer les sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société! Ne peut-on

donner des lois et des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? Mais voyons par quelle suite et quelle combinaison de moyens les frères moraves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi policés sous le nom de chrétiens.

Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années avant de faire part aux Groënlandais, même baptisés, du mystère de l'eucharistie. Les frères moraves se faisaient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. « Je n'examine point ici, dit-il, si elle était bien ou mal fondée, mais il est certain que les chrétiens du Groënland ne sentaient pas assez leur faiblesse et leur corruption, pour participer à ce mystère. » On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la communion. Aussi ce prédicant ne date-t-il la congrégation ou l'église du Groënland que de l'année 1757, où l'on put bâtir une chapelle. Auparavant, dit-il, on avait catéchisé les Groënlandais en plein air; ce qui n'était commode ni pour l'auditoire, ni pour le prédicateur. Depuis trois ans cependant, on leur prêchait à couvert; mais la chambre d'assemblée était trop petite. Les soi-disant apôtres du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur congrégation d'Europe. Au synode qu'elle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces prétendus ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *frères unis*, du bois de charpente, et l'on fréta ex-

près un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle confrérie. Christian David, cet infatigable charpentier qui avait bâti au Groënland la première hutte des Herrnhuters, et la première école des enfans du pays, voulut aussi construire la première maison de la mission. Elle fut commencée le 5 juillet; et malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel, et qui augmenta dans le suivant, cet édifice fut assez avancé pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de religion, dès le 16 septembre. Un mois après on fit la consécration de la nouvelle église. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groënlandais, que d'avoir pour la première fois une maison de prière. L'église attira bientôt autour de ses murs une espèce de bourgade composée de six grandes maisons qui contenaient environ cent quatre-vingts personnes; de sorte qu'avec celles de la colonie voisine, on rassemblait à l'église près de trois cents personnes.

La peuplade de Neu-Herrnhut (ainsi s'appela la nouvelle maison des frères moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, et quinze de l'autre; les premières dirigées chacune par un homme, et les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux frères qui savaient un peu de musique instruisirent des enfans à chanter par routine, c'est-à-dire avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à peu près ainsi qu'on devrait peut-être enseigner la musique et toutes les autres

choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps et de l'esprit les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, et de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens.

Quand on eut une église, on célébra des fêtes, entre autres celle de la congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisait les catéchumènes; on prêchait, on faisait les offices, on y lisait les lettres des confrères d'Europe, et surtout celles des élèves de tous les séminaires de l'unité, adressées aux jeunes chrétiens du Groënland. Ces lectures étaient interrompues par le chant de quelques versets, où le sang de l'agneau (comme ils s'exprimaient) faisait couler les larmes. Toutes ces pieuses inventions attiraient insensiblement le concours à la nouvelle église, et la congrégation, augmentée de cinquante-deux personnes préparées depuis long-temps au baptême, se trouva composée, en 1747, de cent trente-quatre Groënlandais baptisés. Dès lors on commença de faire à l'église des mariages, des funérailles, et toutes les cérémonies qui, consacrant les actes et les engagemens les plus solennels de la vie civile par le sceau de la religion, donnent de la consistance au culte public, et de l'autorité à ses ministres. Mais une observation singulière faite par Crantz, « c'est, dit-il, que depuis qu'on a bâti une église au Groënland, les coups extraordinaires de la grâce y sont moins fréquens. Elle y agit avec moins d'éclat que

dans les premiers temps de l'arrivée des prédicans. Je fus d'abord étonné, poursuit-il, de ce changement, qui ne me paraissait pas favorable à la religion. Mais en y regardant de plus près, je trouvai que les conversions miraculeuses, loin d'être nécessaires, auraient pu avoir de fâcheuses conséquences. La grâce n'avait plus besoin de susciter des témoins à l'Evangile lorsque la cité sainte brillait sur la montagne, et que le chandelier y éclairait au loin et auprès. Une nuée de témoins donnait plus d'éclat à cette lumière victorieuse que des flambeaux épars et isolés. »

C'est avec ce langage mystique et ces bénignes interprétations que les frères moraves croient voir et montrer partout le doigt de Dieu dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandais, c'est un châtiment du ciel contre ces infidèles. Si la disette les attire à la congrégation où la charité, par une assistance gratuite, en retient quelques-uns à la nouvelle église, c'est la grâce qui les y appelle, les touche et les convertit. Si les pasteurs et leurs troupeaux de baptisés échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent et les ballottent des mois entiers, tantôt sous les eaux et tantôt au-dessus; sauvés enfin à la nage et à la rame, ils remercient l'agneau de ce miracle. Si, dans le rude mois de décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte de neuf brasses de longueur, trois cents person-

nes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées et en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du ciel, et croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces luthériens enfin, ces frères *illuminés*, *morts*, *réveillés*, *ignorans*, divisés en autant de classes que l'académie des Arcades avait jadis de colonies distinguées par des noms ridicules; ces frères moraves se voient toujours portés sur les ailes de l'amour divin, et se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'ils nagent dans le sang qui coule des plaies de l'agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut des armes et des moyens qui tiennent trop de la faiblesse humaine pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlandais au *souper du Seigneur* (c'est ainsi qu'ils appellent la communion), ils baptisèrent sept enfans du troupeau, parmi lesquels était une jeune fille qu'ils avaient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis était allée avec un homme de sa cabane à Kanghek. Un sauvage groënlandais l'enleva par force, et voulut en faire sa femme à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avait reçue était trop faible contre des païens qui prétendaient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées de même que les autres, sans attendre leur consentement, et malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, et,

le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les prédicans de cette étrange aventure. Comme il y avait trois jours que la fille était entre les mains des sauvages, on partit de la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs entrant dans la cabane où elle était enfermée, lui dit : « Comment es-tu venue ici ? » Cet homme, dit-elle, en montrant son ravisseur, » m'y a entraînée par force. Avais-tu du penchant » pour lui ? ... Non, puisqu'il m'a tirée par les » cheveux.... Prends donc tes effets et suis-nous, » car nous sommes venus exprès te chercher. » En même temps il entre un frère ou un député de la mission avec un fusil. Aussitôt les sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur serait fait aucun mal, pourvu qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des frères. Les sauvages ne songèrent plus, dit le prédicant, qu'à se voir délivrés de nous ; et la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par de vieilles femmes. C'est ainsi que les frères secondaient quelquefois les impulsions de la grâce. Ils firent cette année (1748) trente-cinq baptêmes et huit enterremens dans leur église, qui se peuplait et s'agrandissait en même temps de morts et de vivans. Tout leur réussit donc, et leurs travaux spirituels furent récompensés par des bénédictions même temporelles ; car la mer jeta presqu'à leur porte assez de bois flottant,

non-seulement pour leur provision de chauffage, mais pour ajouter une aile à leur maison, et construire une salle d'école.

L'année suivante, la sœur Judith bâtit une espèce de couvent pour les filles. Cette Groënlandaise était allée, il y avait deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du prédicant Matthieu Stach. Deux de la troupe, mari et femme, moururent à la maison de Herrnhut, en Lusace. Les trois autres suivirent le frère Stach en Hollande, où le capitaine Gerrison, qui les avait amenés du Groënland sur le vaisseau *l'Irène*, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groënlandais avaient traversé toute l'Allemagne à pied, sans se faire connaître. Ils gardèrent de même l'incognito en Angleterre, de peur d'exciter une curiosité qui ne devait que leur être importune. Cependant ils furent présentés au roi et à la cour, dont les regards pouvaient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la mission.

De Londres, ils partirent sur *l'Irène*, pour la Pennsylvanie, où ils visitèrent les congrégations de Bethléem et de Nazareth, qui sont des établissemens du herrnhutisme. Ils trouvèrent là des Américains convertis, qui leur donnèrent des lettres de dévotion pour leurs frères groënlandais. Christian David, qu'ils avaient pris en Allemagne, fit une bonne provision de lattes de cèdre et de

bois de construction, pour bâtir un magasin de vivres; et la congrégation de Pennsylvanie envoya ce présent à celle du Groënland, en signe d'union et d'alliance spirituelle.

L'Irène passa de New-York à Neu-Herrnhut en trois semaines, avec les deux prédicans et les trois Groënlandais. « Quand on connaît, dit Crantz, la simplicité des sauvages et la dépravation des chrétiens, on doit regarder comme un miracle que ces trois personnes n'aient pas été perverties dans un voyage de deux ans. » Mais les mauvaises impressions que ces étrangers avaient reçues en Europe, s'effacèrent si vîte de leur imagination, qu'ils coopérèrent même, de leurs travaux et de leurs soins, au progrès de l'Evangile. La sœur Judith, en particulier, profita de tout ce qu'elle avait vu à Herrnhut en Lusace, pour former au Groënland des institutions utiles à son sexe. Elle proposa à toutes les filles nubiles, et aux servantes qui n'étaient pas mariées, de venir habiter avec elle dans une maison séparée, ou du moins de s'y rassembler le soir, après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles passent ainsi la nuit dans un dortoir commun. Cette séparation les met à l'abri de voir et d'entendre des choses qui, dans des maisons faites et disposées comme le sont celles des Groënlandais, peuvent occasionner des désirs ou des actions souvent peu conformes à la morale du christianisme, et surtout à la régularité du herrnhutisme.

C'est ainsi que l'arbre et le sauvageon croissaient et fleurissaient ensemble par tous les moyens que fournit une espèce de zèle actif et industrieux. Tantôt on mariait un prédicant avec une sœur du herrnhutisme, pour travailler de concert à la propagation des chrétiens, par les voies de la nature et de la religion ; tantôt on pensionnait un Allemand qui avait appris le groënlandais, pour être catéchiste ou maître d'école ; tantôt on apprenait l'allemand à des enfans du Groënland, pour écrire, parler et chanter dans les deux langues des prédicans et des néophytes. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enseigne point la langue allemande aux Groënlandais, parce qu'ils n'ont pas le temps de l'apprendre, et qu'elle n'est d'aucune utilité pour eux ni pour la mission.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'est pas sans un mélange de zizanie, dont elle a comme semé le germe entre les habitans baptisés et les sauvages inconvertis. En effet, on trouva parmi les chrétiens que la congrégation perdit cette année, un homme assassiné par un sauvage, pour une injure qu'il prétendit avoir reçue d'un chrétien. Il paraît que les Groënlandais en veulent aux prédicans, parce qu'ils regardent comme enlevées à la nation, des personnes qui quittent leur famille pour aller vivre avec ces étrangers. On se plaint déjà dans le Groënland, que le christianisme divise le père d'avec son fils, et le frère d'avec sa sœur. C'est aux herrnhuters de répondre à ce reproche.

D'un autre côté, la police de ce peuple se perfectionne dans leur société. Une femme chrétienne étant venue à mourir, un enfant qu'elle laissait resta à l'homme chez qui elle habitait : un sauvage de Kanghek vint réclamer cet enfant, parce qu'il était né chez lui, et qu'il l'avait adopté sous le nom d'un fils qui lui était mort. Mais comme l'autre Groënlandais avait, depuis ce temps-là, fait vivre l'enfant et la mère, le procès fut jugé en faveur du chrétien chez qui la mère était morte, contre le sauvage chez qui l'enfant était né. Ce n'est pas que ce jugement ne fût susceptible de révision et d'appel dans la jurisprupence de nos tribunaux, où l'on verrait bientôt éclore des mémoires, et des factums, et des plaidoyers, et des consultations, et des avis, et des sentences contradictoires sur cette belle question.

L'hiver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avait encore vu. Le havre de Neu-Herrnhut, qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur, fut tellement couvert de glace, même dans le mois d'avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans et des hautes marées de l'équinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant on s'en ressentit moins qu'ailleurs à la mission, où l'on avait appris aux fidèles non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie ; les inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita

de leur détresse pour leur prêcher l'Evangile ; ce fut sans fruit. Ils admiraient le bon ordre et la sorte d'abondance qui régnaient à Neu-Herrnhut ; mais quand on leur demandait s'ils ne voulaient pas suivre l'exemple de leurs frères qui ne manquaient de rien, dans un endroit qui n'était pas le mieux situé du Groënland, ils répondaient : « Saniessegalloar pogun, kissien ajournakau ; c'est-à-dire, Nous nous convertirions volontiers, si ce n'était pas si difficile. » Ensuite, continuait-on à leur parler de religion, ils s'enfuyaient, comme si c'eût été quelque sortilége, ou une maladie contagieuse.

Il paraît que ce qui choquait les Groënlandais était de voir leurs mœurs contrariées par ces étrangers, dont la vie et la direction semblaient attenter à la liberté des sauvages. Un de ces inconvertis vint à la mission menacer les frères de brûler leur maison, s'ils ne lui rendaient une femme qu'ils avaient prise sous leur protection, après qu'elle s'était échappée de ses mains pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces ; mais comme il rôdait toujours, dans l'intention d'enlever cette femme, celle-ci n'étant pas encore au rang des catéchumènes, on la lui rendit en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit dans la suite qu'ils étaient d'accord l'un et l'autre ; ainsi, la mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage.

L'année 1752 est remarquable, dans l'histoire du Groënland, par la visite d'un évêque; c'était Watteville, gendre du comte de Zinzendorf. Entré dans la famille et la congrégation de cet instituteur, il fut promu à l'épiscopat dans l'église luthérienne, et, à ce titre, nommé visiteur général des missions du herrnhutisme. Le voyage qu'il fit au Groënland est assez instructif et assez court pour ne pas être omis dans l'histoire des voyages. Voici le précis de la relation qu'il envoya de cette course apostolique, au comte, son beau-père et son directeur.

« Le 1er mai, nous partîmes d'Elseneur, d'où nous vîmes sortir en même temps que nous une flotte de soixante-quatre bâtimens. Nous longeâmes les côtes de Suède, et le 2, nous passâmes du Cattegat dans la mer du Nord; elle nous parut couverte de harengs qui bouillonnaient comme de petites vagues. Le 4, nous vîmes la côte de Norvège, qui disparut le 6, et le 9 nous dépassâmes les îles de Shetland pour entrer dans la mer occidentale. Ces trois derniers jours, nous fîmes deux cents lieues par un bon vent d'est. Le mauvais temps nous obligea de relâcher le 14, durant vingt-quatre heures. Ensuite tout alla bien jusqu'au 21, que nous essuyâmes du gros temps pendant les trois fêtes de la Pentecôte, mais sans discontinuer d'avancer. Le 23, nous rencontrâmes deux vaisseaux pour la baie de Disko, partis huit jours avant nous. On se parla des trois bords,

et la nuit nous sépara. Le 24, nous dépassâmes le cap Farewell, pour entrer dans le détroit de Davis. Le 25, nous commençâmes à naviguer entre les glaces. Le 27, le vent jusqu'alors favorable, tourna contre nous ; un brouillard continuel nous déroba tout, même notre route, jusqu'au 1er juin. Alors il se dissipa, pour nous laisser voir une grande île de glaces flottantes, qu'il fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la poupe, par le vent du sud. Le lendemain, nous fûmes entièrement pris des glaces, et l'on ne put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au 10, on se trouva toujours entre des montagnes et des plaines flottantes de glace. Le 12, nous découvrîmes la terre, mais à vingt-quatre lieues de distance, par la cime des montagnes couvertes de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit à nos regards trois parélies, couronnées chacune de deux cercles de lumières. Aucun de nos navigateurs n'avait encore rien vu de pareil. Ce phénomène fut accompagné d'un léger vent d'ouest, bientôt remplacé par un bon vent du sud. Comme il nous portait trop en avant au nord, nous carguâmes les voiles le 13 au matin. A huit heures, on gagna vers la terre, et le courant fut si favorable, qu'à dix heures nous touchâmes aux îles les plus voisines de la côte où nous allions. Ce fut là que je vis, pour la première fois, deux Groenlandais qui nagaient avec leurs kaiaks, comme des canards,

souvent entre deux eaux, toujours devant notre vaisseau, malgré les vagues et le gros temps. Nous embouchâmes entre Kanghek et Kokernen, dans le passage méridional de Bals-Fiord. Le vent qui fraîchit toujours jusqu'au degré de la tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une après l'autre, et cependant avec une demi-voile nous rasions les îles comme un trait. Enfin, je vis la maison de Neu-Herrnhut, et à une heure après-midi nous ancrâmes. Je ne savais encore si j'étais à terre ou sur mer, lorsque je sentis dans mes bras le frère Bech qui m'arrosa de ses larmes. La joie fut si vive qu'il se trouva subitement délivré d'un accès de fièvre qui venait de le prendre. »

Crantz interrompt ici le journal du pieux évêque, pour faire une courte description du rude hiver qu'on avait éprouvé cette année au Groënland. Depuis février jusqu'à Pâques, le froid fut si violent qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviguer. Un jeune Groënlandais, qui avait pu risquer le sien entre les glaces brisées, fut emporté par les vagues, et retrouvé trois mois après dans sa nacelle, à moité rongé par les corbeaux et les renards. Personne ne sortit de sa cabane sans y rentrer avec les mains et le visage perclus de froid. Un ouragan, accompagné d'éclairs, fit craquer la maison et la chapelle de Neu-Herrnhut, comme un vaisseau dans le naufrage, et faillit emporter ou renverser tout cet édifice. Les prédicans, hors d'état d'aller faire leurs visites

dans les bourgades chrétiennes, reçurent tous les Groënlandais qui venaient chez eux par bandes, chercher un asile contre le froid et la famine. Toutes les provisions de leur maison et des meilleures cabanes furent distribuées entre les indigens les plus affamés, sans songer au lendemain. Le mois de mars ouvrit quelque passage à travers les glaces; on se dispersa dans les baies, sur la côte, et parmi les îles, pour attraper des oiseaux, de petits poissons et quelques phoques. Mais les uns revinrent sans rien prendre, chassés et rebutés par le mauvais temps; les autres restèrent emprisonnés dans les îles de glaces et les tempêtes.

Telle était la situation d'où sortaient les Groënlandais, quand l'évêque Watteville arriva chez eux. Ce prélat, qui venait de visiter les congrégations de la Pennsylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland et ceux de l'Amérique septentrionale. « C'est la même couleur, dit-il : si les Groënlandais viennent de l'Amérique, ce doit être par la baie d'Hudson. Ils ressemblent plus aux Indiens de ces bords qu'à ceux du Canada. Le caractère des Groënlandais est flegmatique et sanguin : celui de l'Iroquois, mélancolique et colère; plus grave et moins enfant que les Groënlandais.

» Le 14 juin, poursuit l'évêque, je visitai le paysage de Neu-Herrnhut. Rien de plus sauvage, au premier aspect; des rochers escarpés et rompus, rarement parsemés de quelques couches ou

veines d'une terre qui n'est que du sable. Au milieu de cette horrible perspective, s'élève une maison commode et riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, et jouissant du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe n'avait jamais percé. C'est le jardin du Seigneur planté dans le désert.

» Le 22, je vis l'exercice des kaiaks, où la jeunesse du Groënland fait les évolutions les plus surprenantes sur l'eau, et s'aguerrit de bonne heure aux tempêtes par les jeux de l'enfance. Les prédicans ont soin d'exercer leurs jeunes néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame, pour en faire de bons pêcheurs. C'est dans la même vue qu'ils les détournent de chasser aux rennes, et les encouragent à la pêche aux phoques, bien plus utile à la nation. »

Dans un long journal de toutes les fonctions d'une visite pastorale, on voit l'évêque Watteville prêcher, catéchiser, célébrer tous les offices de son ministère en langue allemande, assisté d'un prédicant qui explique en groënlandais tout ce que dit et fait le prélat. Heureusement dans ces sortes d'instructions, c'est moins le sens que le bruit de la parole, qui fait impression sur ce peuple sauvage.

« Le 27, dit l'évêque luthérien, j'allai me promener sur la montagne aux Perdrix, où les frères font, durant l'hiver, une chasse qui leur coûte trop de peine pour qu'ils y soient attirés par un autre motif que la nécessité.

» Le 28, ils commencèrent leur provision de tourbe. Le soin de se pourvoir de bois et de tourbe est leur plus forte occupation de l'été. Dans les premières années, ils en trouvaient autour de leur maison. Ils sont obligés aujourd'hui de faire deux lieues et plus pour en avoir. J'y allai avec eux.

» Le 30, ils y retournèrent avec onze bateaux groënlandais pour charger leur tourbe. Ils achetèrent aussi du bois et des œufs d'oiseaux. Les œufs font leur principale nourriture en été.

» Le 3 juillet, on acheva la provision de tourbe. C'est un travail fatigant, et souvent aussi dangereux que celui de décharger les bateaux, et de transporter cette terre le long des rochers, où l'on est quelquefois surpris par des torrens de neige fondue qui grossissent tout-à-coup. Les frères avaient fait venir vingt bateaux de tourbe. Il leur fallut ensuite l'étaler sur les rochers pour la faire sécher.

» Le 4, j'allai par curiosité voir les sauvages du Groënland, pour m'instruire et parler de leurs mœurs en témoin oculaire. Nous passâmes la nuit dans une de leurs tentes. Elles sont incomparablement mieux entendues et plus commodes que celles qu'on trouve dans les bois de la Pennsylvanie.

» Le 11, j'allai à Kanneisut, de l'autre côté de Bals-Fiord, c'est-à-dire sur la presqu'île septentrionale de ce golfe. Cette langue de terre est sur-

montée de tertres rocailleux, qui ont pour bases d'assez grandes plaines, coupées de ruisseaux et d'étangs bordés de gazon. C'est une perspective charmante dans l'été, qui formerait un séjour très-agréable, si toutes ces eaux ne produisaient pas des essaims de moustiques ou moucherons beaucoup plus insupportables que ceux de Saint-Thomé en Afrique et de la rivière Delaware dans le New-Jersey. C'était un excellent quartier pour la chasse aux rennes, et nos frères, dit le prélat, en faisaient bonne chère ; mais depuis que les fusils sont devenus communs chez les Groënlandais, un renne y est une rareté. La pêche du saumon supplée à cette disette. Les frères prennent quatre cents à six cents truites saumonées dans un coup de filet.

» Le 18, je fis une excursion pour voir le pays. Nous allâmes à Kanghek, où les Groënlandais du sud vont hiverner quelquefois par centaines ; ce qui est très-commode pour la mission de Neu-Herrnhut, qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze habitations ou maisons d'hiver. De là nous allâmes au détroit de Népisének. C'est un canal qui s'avance entre le continent et les îles : le courant et le flux y poussent une quantité de phoques d'autant plus aisés à prendre, que l'eau n'y est pas profonde : aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les étés et les automnes ; le concours des Groënlandais et la pêche contribuant à rendre cette situation agréable et florissante. »

L'évêque Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens et de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solennelles par son ministère ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groënlandais, coadjuteurs de la mission; ils étaient au nombre de onze frères et douze sœurs. Tantôt il prêchait aux assemblées, tantôt il donnait des audiences particulières. Il allait d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves; tous ces états forment autant de quartiers séparés. Celui des mariés était composé de quarante-huit ménages; il n'y avait que deux hommes veufs, mais quarante veuves. La plupart sont assez belles, dit le prélat Herrnhut, quoiqu'il leur reste encore une certaine rudesse sauvage. Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle et de dur, qu'elles tiennent sans doute de leurs travaux, plus convenables à l'homme qu'à leur sexe. Mais du reste, elles ont du talent et du goût pour gagner des prosélytes, et il n'y a guère de femme qui ne fasse son mari chrétien.

« Le 30, continue l'évêque, la pluie nous empêcha de tenir le chœur, c'est-à-dire d'assembler les classes à l'esprit. Je me contentai donc de prononcer dans ma chambre un discours sur les devoirs particuliers de chaque classe de la congrégation. Je fis voir comment chacune de ces classes pouvait s'appliquer les différens noms sous lesquels le Sauveur est désigné dans l'Ecriture; tels sont les

doux noms de frère, d'ami, de bien-aimé, d'époux et de mari.

» Le 7 août, on entreprit de clore un cimetière, convenable aux idées religieuses que le christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre et de gazon. Je pris plaisir à voir l'ardeur et l'activité avec laquelle les femmes groënlandaises se portèrent à cet ouvrage; car les hommes ne travaillent jamais à la terre; ils n'ont même aucune dextérité pour ce genre d'occupation. L'objet du travail amena l'entretien sur le mystère de la résurrection, qui fait envisager la mort avec moins d'effroi que les Groënlandais n'en ont ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde pour qui la vie soit plus dure, et la mort plus redoutable. » Après avoir visité la colonie, et recommandé ses frères au prédicant danois et au facteur, le prélat fit encore quelques fonctions de son ministère pastoral, revit le rituel qui contenait la liturgie et les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groënland, et se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais le 11 août, les glaces entrèrent dans le Bals-Fiord, et l'on apprit de quelques habitans des îles voisines, que la mer en était toute couverte. Si le vent du sud qui les amenait, eût duré quelques jours de plus, il fallait renoncer à se rembarquer; mais il tourna, dès ce même jour, à

l'ouest, et le soir au nord, ce qui nettoya la baie.

« Le 12, reprend le pasteur, nous montâmes à bord du vaisseau dès les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les rochers couverts de femmes et d'enfans, tandis que les hommes venaient nous escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes du havre, et sur les dix heures, nos frères et les Groënlandais prirent congé de nous à Kanghek. Le nombre des habitans baptisés montait, quand je partis, à trois cents. Il était mort cinquante-trois chrétiens depuis le commencement de la mission : c'était le fruit de vingt ans. Mais la semence de la parole divine donnait l'espérance de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du Groënland avec cette consolation.

» Un vent assez fort nous mit promptement au large; mais nous rencontrâmes bientôt les glaces qui nous forcèrent de gouverner toute la nuit entre les écueils flottans et les terres. Le 13 au matin, nous trouvâmes une ouverture au sud-ouest. Nous passâmes et perdîmes la terre de vue, mais toujours ayant à côtoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de fâcheux; mais du 22 au 27, ce fut jour et nuit une tempête continuelle qui nous porta l'espace de cent quarante lieues vers l'Amérique, sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans et de l'orage, dans le danger d'é-

tre jeté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. Enfin, le 27 à midi, la tempête diminua ; le 28, le temps se calma, et nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous les 55° 53' de latitude, c'est-à-dire à cent vingt lieues plus au sud que nous ne devions être. Le 4 septembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui venait de la colonie du nord, ou de la baie de Disko. Le 8, un second vaisseau parut ; nous apprîmes par cette rencontre, que l'hiver de cette année avait fait de grands ravages dans la colonie du nord, qu'il y avait eu beaucoup de Groënlandais morts de faim, et d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux ; elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 octobre, nous ancrâmes à Elseneur, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, et le 4 nous arrivâmes heureusement à Copenhague. »

Crantz ajoute à ce journal une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussitôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Danemark le visiteur des missions du Groënland, ce pays fut désolé par une maladie épidémique. C'étaient des espèces de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus : les convertis surtout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés en moururent. La plus grande mortalité régna depuis la mi-août jusqu'au milieu d'octobre.

Les frères n'eurent point de relâche dans leurs peines, partagés entre les fonctions de médecins et de pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Les inconvertis remarquèrent très-bien que le mal était tombé singulièrement sur les chrétiens. Les *nooklects*, disaient-ils, les gens de la pointe (car la mission de *Neu-Herrnhut* est sur une langue de terre), aiment trop le Sauveur ; ils périssent d'amour. Nous voyons bien, dit une femme avec malignité, que ces gens-là sont les victimes de *leur cher Agneau*. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groënlandais qui résistent au Saint-Esprit, et qui se piquent plus de raisonner que de croire. Cependant ils eurent leur tour, et l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fidèles. Mais la contagion fut plus sensible peut-être à la mission qu'ailleurs, parce que les hommes y étaient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les ames bien disposées d'y venir, et même de vivre avec les frères, quoique les Groënlandais fuient comme la peste tout endroit où il est mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze chrétiens qui furent emportés par ce fléau, et que Crantz a insérés dans une espèce de ménologe, on en trouve un dont la maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme et le fanatisme dont les frères moraves enivrent les Groënlandais. Ce malade vit, dans un songe, une multitude de petits poissons

qui, fuyant les monstres marins dont ils devaient être la proie, avaient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir, eux et tous ceux qui viendraient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte était l'image du côté de Jésus, dont la plaie ouvrait un asile à tous les pécheurs. Les Herrnhuters ne parlent jamais à ce peuple que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux chrétiens, leur donne une joie dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les prosélytes. On dirait que chaque enterrement produit deux baptêmes, et que la mort même engendre les chrétiens. Cela prouve bien, dit Crantz, la vérité de ces vers d'un cantique : *Le royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires ; ce n'est pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit, comme l'a dit un poète profane.* Quel est ce poète? est-il anglais, ou suisse? Mais les Groënlandais eux-mêmes ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*, selon l'expression d'un vieux cantique allemand. « Quand je leur parlais, dit un prédicant, du Créateur qui s'était fait homme, pour racheter leurs ames, j'en ai trouvé qui traitaient mes sermons de romans. Mais si je leur disais de rentrer en eux-mêmes, ils confessaient la vérité, et leur cœur se rendait malgré les révoltes de leur raison. » Tant la charité des frères mo-

raves, leur union, l'onction de leurs discours, et surtout l'artifice de leurs larmes qui suppléait en eux au don de la parole, devaient faire impression sur ces ames simples.

Crantz, poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses frères, nous a menés à l'année 1753. Au mois de janvier, dit-il, on vit arriver à la mission un sauvage avec toute sa famille. L'aspect de ces voyageurs avait quelque chose d'effrayant. Ils étaient, pour ainsi dire, cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avaient traversé au milieu de la mer. On eût dit une cotte de mailles de l'acier le plus affiné. Ce sauvage s'appelait Kainek. C'était un grand du pays, c'est-à-dire un homme issu d'un père, d'un grand-père et d'un bisaïeul renommés dans la pêche des phoques. Les prédicans l'avaient connu en 1739, et leur doctrine avait touché son cœur. Le nom de ses aïeux et l'éclat de son rang s'opposaient à sa conversion; il craignait, disent les frères, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la croix, chez les Groënlandais comme chez les autres nations. Pour éviter les poursuites de la grâce, il avait fait deux voyages, l'un au sud, l'autre au nord; mais ses inquiétudes augmentaient à proportion qu'il s'éloignait de la mission. Ce même homme qui avait menacé de brûler la maison des frères, pour avoir une femme qui s'était réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avait rendue. On les baptisa tous les deux ensem-

ble. Ils allèrent, dès ce moment, s'établir à Neu-Herrnhut avec toute leur famille, au nombre de vingt personnes, qui reçurent le baptême l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le Groënland, et grossit le concours des auditeurs à la mission. Les courses des baptisés, les visites des inconvertis, le commerce et l'industrie qui augmentaient à Neu-Herrnhut avec la population, l'abondance des uns, la disette des autres, le bien et le mal, tout servait au progrès du christianisme. Tous les événemens étaient mis à profit par les Herrnhuters, qui ne manquaient pas de subordonner le cours de la nature aux vues et aux intérêts de leur zèle. Si quelque chrétien se noyait ou se sauvait à la pêche, le ciel l'avait pris ou laissé, pour le salut de son ame. Dans une course que les prédicans avait faite sur la mer, pour se procurer des provisions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le bateau d'où ils venaient de débarquer, creva sous le poids des phoques dont il était chargé. Tout le monde fut dès lors convaincu que l'ange du Seigneur avait veillé sur les fidèles. On verra dans l'histoire suivante, comment les Herrnhuters ont l'art d'interpréter en leur faveur les choses les plus contraires au succès de leur prédication.

Un certain Jacob, Groënlandais baptisé, s'étant trouvé impliqué dans une querelle à la colonie de Frédéric-Haab, avait résolu de se réfugier chez les inconvertis du nord. Mais lorsqu'il se disposait à

suivre ce projet dicté par le mécontentement, les gens d'un vaisseau allemand lui persuadèrent de venir en Europe avec eux. Il se livre à cette idée, et charge quelqu'un d'aller recommander aux prédicans le soin de sa femme et de ses enfans pendant son absence. On se hâte de renvoyer au vaisseau pour arrêter le départ de cet homme, mais il était trop tard. Ce malheureux sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faisait voir pour de l'argent, on s'aperçut à certains signes qu'il était chrétien, et l'on conjectura qu'il avait été attiré au baptême par adresse ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des frères moraves qui étaient au Groënland; mais ne les connaissant que sous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui disait. On lui chanta ensuite quelques versets d'un hymne. Aussitôt il se mit à chanter. Pour savoir s'il était de la mission des Danois ou de celle des Herrnhuters allemands, on entonna quelques paroles sur un ton qui n'était pas celui du rituel ordinaire. Il continua sur ce même ton. Ensuite le même monde s'attroupant autour de lui, ce Groënlandais répéta souvent le nom de Jésus. Puis regardant les meubles de sa chambre avec un air de mépris, il frappa sur sa poitrine, et se mit à genoux. On comprit alors qu'il voulait parler du mépris du monde, et prêcher l'amour de Jésus, s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de païens à convertir. Cette singularité fit du bruit à

Amsterdam, où ce sauvage avait excité la curiosité du public. Les matelots, qui craignaient les enquêtes du magistrat sur l'enlèvement de ce malheureux, le ramenèrent à bord de leur vaisseau. Matthieu Stach, qui était alors à Herrnhut, ayant été instruit de cette aventure, se dépêcha d'aller à Amsterdam, pour délivrer ce sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des chrétiens lui faisait jouer. Mais pendant que le prédicant était en chemin, ce misérable mourut. Le frère Stach s'en consola dans la persuasion que c'était un bonheur pour ce Groënlandais d'avoir été enterré dans un cimetière de chrétiens, plutôt que d'être allé vivre avec des sauvages du nord, comme fit sa famille, qui déserta la mission, et reprit les mœurs et les erreurs de sa nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'historien, par un concours de soixante-sept Groënlandais, qui vinrent se joindre aux habitans de Neu-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le baptême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées de femmes. Un catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, et de les pourvoir chacun d'un kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenaient soir et matin à la lumière, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandaient les subsistances, on représenta aux sauvages la né-

cessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avait été fournie aux dépens des frères moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle fut abondante, et le surplus de l'huile qui revint de cette contribution fut donné à ceux qui n'en avaient point. C'est ainsi que la religion prenait des accroissemens insensibles d'une année à l'autre.

En 1754, on comptait quatre cents Groënlandais baptisés depuis 1739; et dans cet espace de quinze ans, il en était mort cent. Le froid, qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige, et la mer de glace. On alla de la colonie de Bals-Fiord, et des îles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la mission, attirés par la faim. Les chrétiens partagèrent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquèrent de rien jusqu'au mois d'avril, que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printemps, comme la mer l'en avait bloquée en hiver. Ainsi, ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, et qu'ils se renvoient tour à tour. Les prédicans profitèrent des chemins ouverts pour faire leurs visites et leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevait avec quelque amitié, mais sans faire

beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens, et ceux qui ne les avaient jamais entendus prêcher, étaient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine que les personnes d'ancienne connaissance.

Ils célébrèrent, cette année, plusieurs fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entre autres celles de l'*Epiphanie*, de la *Purification* et de l'*Annonciation;* mais toutes sous le nom de Jésus, et non sous celui de la Vierge, appelant la seconde de ces fêtes la *Présentation de Jésus*, et la troisième l'*Humanité de Jésus*. Peu de jours après ils célébrèrent sa Passion et tous les autres mystères, avec une partie des cérémonies touchantes que le clergé luthérien a retenues des rites de l'Eglise romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënlandais, soit baptisés, soit catéchumènes, soit même inconvertis. Les larmes des chrétiens attiraient celles des païens; le chant et le sermon de la Passion faisaient également pleurer l'orateur, les ministres et l'assemblée.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balancées par des chrétiens mêmes; c'étaient des matelots hollandais qui étaient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënlandais, ils ne leur donnèrent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étaient de l'équipage d'une flotte de quatorze vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine. Six de ces bâtimens, pour éviter les

glaces, avaient été forcés d'entrer dans le Bals-Fiord, et d'y mouiller une quinzaine de jours à deux lieues de la colonie danoise. Les autres huit vaisseaux étaient restés comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandais. Attirés par les provisions des Hollandais, ils se lièrent avec eux, mangèrent de tout ce qu'ils trouvèrent à bord des vaisseaux, surtout des pois, avec une voracité qui pouvait être irritée par la nouveauté des mets et par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles et les désordres que produisirent ces excès de bouche parmi des sauvages excités à l'intempérance par l'exemple et l'invitation des matelots, les Groënlandais en contractèrent une espèce d'épidémie qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion était dans les vaisseaux. On s'en aperçut sur un cadavre que les Groënlandais portèrent à terre pour le faire ensevelir dans le cimetière de Neu-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, et plusieurs chrétiens en moururent.

Les sauvages qui venaient, selon leur coutume, tous les ans à la mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies, emportait tous les jours quelque chrétien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, et n'osèrent plus reparaître. Mais ceux des inconvertis qui avaient passé l'hiver

et le printemps à Neu-Herrnhut restèrent tranquillement exposés au danger. La contagion sembla ne tomber que sur les baptisés ; et les coadjuteurs de la mission en furent les premières victimes. La joie qu'ils témoignaient à mourir chrétiens balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs pères de famille augmentant le nombre des veuves et des orphelins, fit un vide difficile et long à réparer. Cette calamité fut suivie de l'espèce d'anarchie et de licence qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une société nouvellement formée. Ainsi, dit Crantz, les prédicans ne savaient trop s'ils devaient prendre pour sujet de leurs discours funèbres, dans la déroute générale des esprits, ce texte de l'Écriture : *Son ame plaisait au Seigneur ; il s'est hâté de l'enlever*, ou ces autres paroles : *Le temps est venu que le Jugement doit commencer dans la maison du Seigneur*. Les prêtres préférèrent ce dernier texte, pour jeter, disaient-ils, de salutaires alarmes dans les cœurs ; et ils virent mourir leurs fidèles dans des sentimens de résignation. Ces pieux luthériens ne cessent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvaient dans l'office du jour, quand ils avaient quelqu'un à enterrer. « Un jour ce furent ces paroles de saint Jean : *Encore un peu de temps, et vous me verrez.* Un autre jour, par la plus heureuse allusion, on tomba sur ce verset du Cantique des cantiques : *Lorsque le roi s'est tourné vers moi, l'odeur de mes parfums est*

montée jusqu'à lui. » Quel abus du sens de la Bible que de comparer les eaux de senteur dont se parfumait l'épouse de Solomon avec l'odeur d'un cadavre ! Est-ce là ce qu'on appelle prêcher la religion et convertir des ames ? Quoi ! le Dieu de l'univers a créé les hommes, établi les rois, révélé ses oracles, institué ses ministres, pour qu'on lui fît parler un semblable langage ! Anathème et dérision à tous ceux qui prêtent à l'Eternel des vues si peu dignes de sa sagesse ! La raison universelle, la vérité n'est pas dans le cœur des hypocrites, ni dans l'esprit des enthousiastes. Les Herrnhuters ne peuvent être que l'un des deux. Il faut arracher cette ivraie qu'ils sèment dans la parole divine ; et, pour la faire sécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïssons pas, ne méprisons pas les hommes jusqu'à les laisser dupes de ce fanatisme inspiré par l'ignorance, et toléré par une aveugle politique. Ce serait se jouer de la Divinité même, de l'immortalité de l'ame, de tous les dogmes utiles que la raison et la saine religion embrassent avec joie, que de les faire recevoir avec ce mélange insensé d'erreurs et de puérilités mystiques.

Les Herrnhuters se justifient sans doute, en pensant que dans la mortalité presque annuelle dont la famine des hivers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que d'heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts en 1754, qu'on fut obligé de consacrer un nouveau

cimetière à Pissiksarbik, et le 12 juin on y enterra trois corps à la fois. Pissiksarbik est un lieu commode et fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënlandais qui étaient venus cette année y chercher de la nourriture y trouvèrent la mort. Presque tout le monde y fut malade, entre autres le prédicant Beck ; mais il fut secouru dans ses maux, et remplacé dans ses fonctions par son confrère Matthieu Stach, qui venait de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs et les plus périlleux ne coûtent rien à ces fanatiques. Ils bravent toutes les glaces des mers et des terres du nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine et de la contagion. Cette année, ils ensevelirent en trois mois trente-sept personnes dans une peuplade de deux ou trois cents, et parmi ce nombre de victimes il n'y eut que deux enfans. Ce fut une grande brèche dans le troupeau de Herrnhut.

La pêche du hareng ne fut pas abondante : celle des fletans, qui se fait dans le mois d'août à Kokernen, rendit aussi très-peu de chose. Les prédicans en achetèrent pour en faire sécher et saler environ le tiers de leur provision d'hiver. La pêche du saumon, qui se fait en septembre, ne donna presque rien ; mais elle fut compensée par celle des phoques, que la saison orageuse

poussa en nombreuse quantité sous l'abri des îles. On en prit beaucoup, et l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves et les orphelins que la mortalité de cette année avait laissés sans appui, sans soutien. Ainsi, l'on ne put en vendre au facteur de la colonie que trente-six barils, ce qui faisait à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'octobre, on rentra dans les cabanes ou maisons d'hiver, et le premier soin des prédicans fut de pourvoir au dérangement que la contagion avait causé dans la peuplade de Neu-Herrnhut. On songea d'abord aux familles qui avaient perdu leur chef. Les adultes en état de travailler furent chargés de l'entretien de leurs mères et de leurs frères ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur furent distribués dans différentes familles, pour y être élevés dans l'unique profession du pays, ou pour y rendre les services domestiques qu'on pouvait attendre de leurs forces. Ceux du plus bas âge restaient avec leur mère; ou s'ils n'en avaient pas, on les confiait aux sœurs de la congrégation, qui leur donnaient même le lait s'ils étaient à la mamelle.

Heureux encore les sauvages groënlendais au milieu de leurs frimas, si l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, et l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit Crantz, toute l'at-

tention des prédicans se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. « Car nos frères, dit-il, n'ont ni l'intention, ni le talent d'entretenir l'oisiveté des indigens qui n'ont pas appris de bonne heure à pourvoir à leur subsistance. Ils aiment mieux prodiguer leurs soins et toutes leurs ressources à l'éducation des enfans pour les mettre en état de travaller de leurs propres mains. »

Cette année finit à l'ordinaire par la fête du retour du soleil. Les frères moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane en dondant des festins dans quatre maisons principales. Mais, à l'exemple de la primitive église, ils ont épuré cette solennité du paganisme par des espèces d'agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente avec la décence qu'inspire la religion. Quand les inconvertis invitent un fidèle à leurs festins, « Vous savez bien, répond » celui-ci, que nous avons des plaisirs qui ne sont » pas les vôtres; c'est le Sauveur et sa Passion. » Voilà ce qui nous plaît : suivez vos goûts, et ne » troublez pas nos délices par un mélange profane » de vos usages avec nos institutions. »

L'année 1755 n'eut rien de remarquable au Groënland que pour les météorologistes ou les observateurs de la température des saisons. L'hiver fut extrêmement doux, et la pluie ne fut pas plus froide au mois de janvier qu'en été. Un temps

si modéré n'était pas favorable aux oiseaux de mer ; ils cherchèrent le froid entre les îles ; mais il attira d'un autre côté beaucoup de phoques, qui sont rares dans cette saison. Une si douce température se soutint jusqu'au mois de mars, où elle fut troublée par de furieuses tempêtes qui rendirent la mer impraticable, et soulevèrent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés ou attachés. Au mois d'avril survint une fonte de neige, accompagnée d'une pluie si abondante, que la nouvelle église de la colonie faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipitèrent avec une impétuosité dont rien ne se sauva que les murailles de l'édifice.

La rigueur de la saison, disent les prédicans, y ferma cette année tous les cœurs à la grâce. La faim rendait les esprits sourds à la prédication : on n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hiverner à Kanghek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup d'eider ; car il paraît que la nature a des équivalens dans toutes ses vicissitudes, soit d'inclémence, soit de bénignité. Le froid, qui chasse les phoques, attire les oiseaux ; et le temps doux, qui n'est pas un attrait pour les oiseaux aquatiques, laisse entrer les phoques dans les baies. Quelle que fût l'âpreté de la saison, il fallut, dès le mois de mars, sortir des cabanes pour chercher de place en place quelques ressources contre la famine. A cette calamité des hi-

vers, se joignit l'incursion d'un pirate, qui vint des côtes de l'Amérique infester celles du Groënland, sous prétexte que les glaces l'y poussaient. Ce même écumeur avait, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënlandais. Mais en ce moment, il y avait de la mésintelligence entre le capitaine et l'équipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes, parce qu'il avait ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avait emmené un Groënlandais à bord de ce vaisseau, le facteur de la colonie fit arrêter quelques gens de l'équipage qui étaient venus à terre, et on les y retint jusqu'à ce que le Groënlandais eût été renvoyé.

Le printemps amena par hasard plusieurs baleines sur les côtes de Bals-Fiord; mais les habitans de cette baie n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; et l'automne fit tomber dans leur pêche une sorte d'espadon (connu sous le nom d'*Ardluit*), qui fait la guerre aux phoques pour s'en nourrir. Ce monstre agresseur est si redoutable, qu'à son approche tous les phoques disparaissent. Il a tant de force et d'adresse qu'il en prend quatre ou cinq à la fois, un dans la gueule, deux sous les nageoires, et un sous sa queue. Mais l'homme attaque à son tour, prend et mange ce poisson dévorant.

La mission n'offre rien de curieux cette année, si ce n'est quelques mots singuliers des Groënlan-

dais, soit convertis, soit inconvertis. Un de ceux-ci disait au sujet du christianisme : « J'ai deux » volontés : l'une qui cède et l'autre qui résiste. » Elles sont souvent aux prises; mais la dernière » l'emporte toujours. » « C'était celle de la chair, dit Crantz ; dans tous les temps elle a été l'ennemie de l'Evangile. » Cependant il admire la vivacité de la foi chez les Groënlandais. Cette foi n'est plus, dit-il, en Israël, c'est-à-dire en Europe. Il semble qu'elle se réfugie dans le nord, chez les peuples barbares et sauvages. » Le caractère simple de ces peuples y est sans doute plus propre. On sait que, née en Asie et dans l'Egypte, quand elle vint dans l'empire romain, elle jeta ses premières racines dans l'esprit des nations barbares qui conquirent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient et de l'Afrique, éteignant par leur savoir ou par leur doctrine, les restes du goût de la littérature grecque et latine, s'emparèrent de la religion comme de leur domaine, et la firent germer et fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance que l'invasion des Goths, des Francs et des Germains avait répandue avec les flots de sang, la ruine des villes et l'esclavage des nations policées. Mais sans doute alors comme aujourd'hui, les prêtres du paganisme furent les derniers à se rendre : soit esprit d'intérêt ou dureté de cœur, ils ne veulent pas reconnaître la révélation de l'Evangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ses

dogmes. Un angekok disait un jour à un Groënlandais qui l'exhortait à se convertir : « Je ne vois » pas quel avantage ont les croyans sur les mécréans ; car je vous avouerai de bonne foi que » je ne me vante pas, comme les angekoks mes » confrères, de voyager dans l'autre monde, d'y » apporter et d'en rapporter des nouvelles. »

Le chrétien lui répondit : « Quant à nous, » soyez sûr que nous devons aller dans un séjour » de gloire dont nous ne pouvons pas faire la description, parce que nous ne l'avons jamais vu ; » mais cette gloire consiste à voir Dieu de nos propres yeux. Cependant l'ame seule doit jouir de » cette vision, pendant que le corps retourne en » poussière. Au reste, le Sauveur nous donnera sans doute un nouveau corps, parfait à » tous égards, pour nous faire participer à sa » gloire. »

Quoique Crantz paraisse très-édifié de cette explication des dogmes du christianisme, on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les chrétiens qui ne sont pas de sa communion. Mais un Groënlandais n'est pas tenu sans doute d'en savoir plus qu'on ne lui en a enseigné sur une doctrine qui a besoin d'une révélation expresse et d'une foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la foi seule opère les effets de la foi, c'est qu'une Groënlandaise qui n'avait pas reçu le baptême qu'elle demandait depuis si long-temps, choquée de ce qu'on la

renvoyait toujours à la fin du sermon, avec ces paroles lithurgiques, *ite*, *missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les catéchumènes. Mais, pour une brebis perdue, il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hiver et des ravages de la famine. Les Européens n'en avaient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux et des temps de neige, jointe aux brouillards gelés qui semblaient exhaler dans les airs comme une atmosphère de glace ; ces frimas et ces périls réunis fermèrent la communication des îles, soit entre elles, soit avec le continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssaient, d'un côté, sans sépulture ; de l'autre, on les enterrait encore vivans. Le sort de ces victimes perçait chaque jour le cœur des prédicans : enfin ils se hasardèrent à profiter des premières trèves du froid, pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces frères charitables allèrent à Kanghek.

« Le 23 mars, disent-ils dans leur journal, nous nous mîmes en route. La brume de la mer était encore bien froide ; mais, à la faveur du vent, nous passâmes à Kanghek. En parcourant cette île, nous vîmes une maison qu'on avait abandonnée faute d'huile à brûler pour le chauffage.

Près de là, nous trouvâmes quinze personnes à demi mortes de faim, étendues dans une espèce de magasin creusé en terre, et si bas, que nous fûmes obligés d'y entrer en rampant sur le ventre, sans pouvoir y rester debout. Ces malheureux étaient couchés les uns sur les autres, pour s'échauffer mutuellement, sans feu, sans rien. De faiblesse ils ne purent ni se remuer, ni parler. Un de nos gens alla leur chercher deux poissons à la mer. Une petite fille, image de la mort dévorante, en prit un, le déchira tout cru avec les dents, et l'avala sans le mâcher : quatre enfans de cette famille étaient déjà morts. Nous distribuâmes à ces misérables affamés une partie de nos provisions, en les exhortant à venir à la mission, ce dont ils n'avaient pas grande envie, par l'éloignement pour l'Evangile et les chrétiens.

» Le 26, nous retournâmes à Neu-Herrnhut. Mais le vent et la mer contraires nous obligèrent de relâcher dans un endroit où nous trouvâmes encore des gens qui n'avaient rien à manger. Les enfans criaient la faim : nous leur donnâmes un peu de farine, qu'ils avalèrent froide et crue. Enfin le soir nous arrivâmes chez nous. »

Ces deux ministres furent bientôt suivis de la famille qu'ils venaient d'arracher à la mort. On distribua ces tristes créatures dans les maisons des Groënlandais. D'abord elles n'y trouvèrent pas grande ressource ; mais, à force de chercher, elles ramassèrent dans les balayures des arêtes de pois-

son, sucées et rongées, ou quelques pièces de vieux souliers. On les secourut, du reste, autant que le permirent la disette des provisions au dedans, l'inutilité des courses pour la chasse, et l'impossibilité d'aller à la pêche, par les mauvais temps. Cependant, malgré la rigueur de la saison, on attrapa quelques phoques, et l'on tua dans les îles un grand ours blanc, animal très-rare dans ces cantons.

Il fallut subsister de ces faibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la Pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux phoques. On en prit jusqu'à cent dans un jour, et l'on fut en état d'en tirer pour le commerce cent soixante barils de graisse ou d'huile, tant la belle saison remplaça les vides de l'hiver.

La mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramène à la religion, semblait en éloigner les Groënlandais. Non-seulement ceux qui vinrent réclamer la charité des frères, avec le désir apparent ou le prétexte de se convertir, s'en allèrent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance; mais il y en eut même qui témoignèrent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité des mains des chrétiens, comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci qu'une espèce de parjure envers la patrie. « Ces sentimens, dit

Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grâce : ni les fléaux du ciel ni les prodigalités de la mer ne pouvaient fléchir l'incrédulité des Groënlandais, jusqu'à ce que l'Esprit saint eût touché leur ame. » On a même vu ceux qui, malgré leur conviction intérieure, s'étaient roidis contre les assauts de l'indigence, se rendre dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole divine qui les appelait au christianisme. Ainsi, tandis que, dans les hivers précédens, la peuplade de Neu-Herrnhut s'était accrue de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt-douze.

Tout y était dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie et la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un pêcheur enfermé dans les glaces fut obligé de sauter sur un glaçon, et d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où était pris un phoque. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles ; après quoi son radeau de glace se rompit ou se déroba sous ses pieds, et le laissa, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, gagner le bord comme il put. Un prédicant aussi faillit à se noyer dans un umiak qui fit eau par le fond. Mais ayant été recueilli par un autre bateau, on recousit une pièce de cuir à son umiak, et les femmes se remirent à ramer.

La petite église de Neu-Herrnhut fut troublée par quelques scandales. Les courses avaient mis la dissipation dans le troupeau. Il fallut excommunier six chrétiens que le serpent avait débauchés, dit Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, et les disgrâces qui suivirent leur punition aidèrent à contenir les fidèles dans l'obéissance. Mais les voies de la religion doivent être douces et persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher. Rien ne faisait plus d'impression sur les Groënlandais que les lectures dont on les entretenait dans les assemblées de la congrégation. La longue nuit des jours d'hiver se passait à lire des lettres édifiantes : tantôt c'était la vie de quelques enfans du herrnhutisme, morts en Europe avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux de prévenir la raison dans le premier âge ; tantôt c'était une peinture de la misérable condition des nègres condamnés par leur naissance, leur faiblesse ou leur férocité même, à vivre dans un esclavege éternel. On leur représentait ces malheureux vendus à des maîtres impitoyables par des brigands d'Afrique ou d'Europe qui vont à la poursuite des nègres, comme les nègres vont à la chasse des tigres. Les Groënlandais frémissaient de rage à ce récit, et bénissaient les horreurs de leur climat, qui les défendait de l'inhumanité des avides Européens; car tous les fléaux de la nature ne révoltent pas

le cœur humain comme les injures de l'homme. Ces sauvages, heureux sous le joug volontaire de la religion, trouvaient les tempêtes, les glaces, la disette et la famine douces et légères, au prix de la servitude personnelle, des travaux forcés et des outrages de toute espèce, où la race des hommes blancs a soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on transportait l'attention des nouveaux chrétiens sur l'Amérique, où les Herrnhuters avaient aussi des frères et des sœurs. Quand on lut aux Groënlandais la perte de la congrégation de Gnadenhutten, en Pennsylvanie, ils en furent touchés jusqu'aux larmes. Cette catastrophe avait consumé dans les flammes quelques Herrnhuters européens des deux sexes : mais les sauvages américains n'avaient perdu que leurs effets et s'étaient sauvés à Bethléem, où la commisération leur fit trouver des ressources pour le vêtement et la nourriture. La religion qui, dans des temps de ferveur, étend et resserre les liens de l'humanité, fit la même impression de charité sur les Groënlandais que sur les Pennsylvains. Ceux-là voulaient tous contribuer au soulagement de leurs frères d'Amérique. « L'un dit : j'ai une belle peau de renne que je donnerai ; l'autre : j'ai une paire de bottes neuves que je veux envoyer ; un autre : il faut que je donne un phoque pour la nourriture et le chauffage de ces pauvres gens. » Ces offres, accompagnées de larmes de joie, douce effusion d'une pitié secourable, ne furent point

rejetées ; et quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent qu'on fit passer aux Herrnhuters d'Europe, pour l'employer en Amérique.

Ce seul trait dédommage de la stérilité d'événemens qui fait languir la curiosité dans les annales du Groënland. Les prédicans remplissent ce vide de lambeaux de discours, édifians si l'on veut, mais décousus, que l'imagination des sauvages enthousiastes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce sont des comparaisons entre les brouillards de l'hiver et les ténèbres de l'incrédulité; entre le courant du flux qui jette sur le rivage l'algue ou l'herbe de mer, et le sang de l'Agneau où les ames chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grâce jusqu'au port du salut. Ensuite, c'est le registre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans, qui avait beaucoup de mémoire et surtout de piété. On loue son assiduité à l'école, son goût pour le chant et même pour la poésie, joint à une vivacité d'esprit qui se montrait quelquefois par un peu de folie.

Tous ces sentimens étaient autant de pas et de préparatifs pour la conversion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du herrnhutisme par la fondation d'une seconde église ou mission qui fut érigée à Lichtenfels. Cet événement demande un récit préliminaire qu'il faut reprendre d'après Crantz.

La congrégation du Groënland, dit-il, s'était

accrue jusqu'au nombre de quatre cents néophytes baptisés, sans en compter deux cents passés au rang des élus dans l'éternité. C'était avoir beaucoup fait dans l'espace de vingt ans, pour un pays très-mal peuplé. La mission de Neu-Herrnhut ne devait guère en attendre davantage, surtout du nord, parce que les colonies danoises, qui s'y étaient établies dans cet intervalle, avaient toutes un missionnaire de la métropole. Elle ne pouvait donc gagner des ames que du côté du sud, où le Danemark n'avait point de colonies.

Le Bals-Fiord, les îles de Kanghek et de Kokernen fournissaient du monde à la nouvelle peuplade, parce qu'elles offraient une station en hiver aux voyageurs du nord et du sud, qui allaient commercer les uns chez les autres. C'est là que les prédicans faisaient leurs excursions et leurs recrues apostoliques, mais d'une manière peu suivie et précaire, comme chez des passans qui n'y avaient point d'établissement. Quelque avantageuse que soit en effet la position de Bals-Fiord, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandais ne s'y fixaient point, soit par attachement pour le lieu de leur naissance, les insulaires n'aimant point le continent, et les habitans de la terre ferme ne pouvant s'habituer dans des îles; soit parce que la pêche du phoque étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent, on risquerait de mourir de faim un an ou deux avant de se former aux différentes mé-

thodes de cette pêche. Aussi n'y avait-il que l'empire de la religion sur les esprits, qui pût accoutumer ces sauvages étrangers au séjour de Neu-Herrnhut, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les prédicans ne souhaitaient pas que leur peuplade se multipliât au-delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur institut ne se bornent pas à la prédication et aux fonctions purement spirituelles du zèle religieux; mais elles comprennent l'éducation et le gouvernement des hommes, depuis la naissance jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les assemblées de conférence et d'instruction de toute espèce, exigent un emplacement et un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuse. Le Groënland n'est pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol et le climat y repoussent les hommes ; ses rochers ne sont pas de ces pierres que Deucalion et Pyrrha n'avaient qu'à jeter sous la jambe, ou par-dessus la tête, pour repeupler l'espèce humaine.

Aussi les Herrnhuters délibérèrent, en 1752, s'ils n'établiraient pas à Kanghek ou à Kariak, qui est à six lieues de Neu-Herrnhut, une paroisse succursale pour le soulagement de cette église Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après, le Danemark ayant établi un comptoir à Fisker-Fiord, les Groënlandais, qui étaient ve-

nus de cette côte à Bals-Fiord, durant l'été, s'en retournèrent chez eux; et quelques-uns de ceux qui s'étaient fixés à Neu-Herrnhut, dirent aux frères qu'ils ne pouvaient y rester, et que si l'on voulait les convertir, il fallait venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux Herrnhuters ayant pris connaissance du local, instruisirent la congrégation de l'état des choses et du désir que témoignaient les Groënlandais de Fisker-Fiord. On présenta un mémoire au comte de Berkentin, alors président de la chambre du commerce du Groënland. La société apostolique offrait à la compagnie marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, si elle pouvait y être utile au commerce. Cette proposition fut agréée, mais l'exécution en fut différée.

Enfin, en 1758, le temps vint de mettre la main à l'œuvre. Matthieu Stach, qui avait toujours montré la plus forte envie de porter l'Evangile aux Sud-Landais, en obtint la permission à Herrnhut, où il était; il en partit avec deux frères qu'il y avait recrutés pour assistans. Ils traversèrent le théâtre de la guerre en Allemagne, et se rendirent à Copenhague par Hambourg. Ils s'embarquèrent le 4 mai; dans la traversée, ils n'essuyèrent ni tempête, ni presque point de mauvais temps: ce bonheur singulier fut accompagné des meilleurs traitemens de la part des gens du vaisseau. La situation des frères moraves avait bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages

qu'ils firent au Groënland, comme on ne voyait en eux que des hommes grossiers, sans naissance, sans bien, sans éducation, qui obtenaient de la cour un passage gratuit sur les vaisseaux marchands, sans qu'on sût à quel titre et pour quel objet ces mendians étaient accueillis avec très-peu d'égards et beaucoup de mépris. On les raillait, on les insultait, et les sarcasmes, disent-ils, rejaillissaient jusque sur la religion qu'ils allaient prêcher. Mais, en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une compagnie royale, il fut réglé, pour ce qui concernait les prédicans, que désormais, au lieu des franchises dont ils avaient joui jusqu'alors, ils payeraient un fret modéré. A cette condition, les armateurs recherchèrent des passagers dont l'apostolat, loin d'être à la charge des navigateurs, pouvait favoriser le commerce dans un pays où ils avaient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois frères reçurent toutes sortes de politesses et de marques d'attention, soit des officiers, soit de l'équipage du vaisseau sur lequel ils passèrent à la mission de Neu-Herrnhut. A peine y furent-ils arrivés, le 27 juin, que dès le 19 juillet suivant ils partirent avec quatre familles de Groënlandais, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle église à Fisker-Fiord, près du comptoir de la colonie danoise. Leur guide, qui était né dans ce canton, les mena dans une île assez grande; après l'avoir parcourue,

on reconnut un endroit appelé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avait l'inconvénient d'être fermée au midi par une haute montagne qui lui interceptait, durant trois mois de l'année, les rayons du soleil, si rares et si précieux au Groënland; mais on y avait de l'eau courante qui ne gelait pas même en hiver, un bon abri pour les canots, un chemin toujours sec du coté de la mer : c'étaient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandais à la mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où était encore une vieille maison du pays.

Le premier soin fut d'en bâtir de semblables avec des pierres et des mottes. Comme chacun travaillait pour soi, les prédicans, ne tirant pas de grands secours des Groënlandais, n'avancèrent pas beaucoup leur maison. L'un d'eux était obligé de faire la cuisine; d'ailleurs ils n'avaient pu se procurer beaucoup d'outils ni d'ustensiles, soit de Copenhague ou de Neu-Herrnhut. Ils étaient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des sacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avaient que quelques lattes, sans soliveaux. Heureusement, à peine avaient-ils fini la maçonnerie, que le flux jeta sur les bords de leur île deux grosses pièces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme si c'eût été un présent du ciel apporté par les anges.

Leur maison fut composé d'une chambre de

quinze pieds en carré, et d'une autre pièce qui servait de dépense et de cuisine. Le toit, à la hauteur de six pieds, plat et sans talus, fut appuyé sur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, et le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en était tapissé.

Les Groënlandais bâtirent pour eux une maison où ils entrèrent le 14 octobre. Mais les provisions commençaient à leur manquer, lorsqu'ils découvrirent assez près de chez eux une petite baie où il était entré des phoques. Après les avoir enfermés dans ce golfe, ils en tuèrent assez pour en fournir au facteur de la colonie voisine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les naturels du pays n'y avaient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hasard aux vues d'une providence miraculeuse.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les prédicans. Le comptoir danois était séparé de la mission par un chemin de six milles, coupé de rochers et de vallées. Les hommes venaient par eau, les femmes par terre. De leur côté, les prédicans allaient chez les inconvertis; mais le chemin était si dangereux, qu'un d'entre eux ayant glissé se serait brisé la tête, s'il ne fût heureusement tombé dans un abîme comblé de neige. Ainsi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à Neu-Herrnhut, pour les exercices de la mis-

sion. Elle fut fréquentée beaucoup par les femmes, et très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit Crantz, les maris oublièrent les prédicateurs, et renoncèrent au privilége inestimable d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la foi.

C'était la même disposition d'esprit dans les sauvages qui allaient à Neu-Herrnhut. Quelques-uns y rendaient visite à leurs parens, mais avec la précaution de ne pas trop écouter les prédicateurs : « Car ils s'étaient aperçus, disent-ils, que plusieurs de leur nation, et surtout des jeunes » gens, après avoir entendu seulement une ou » deux fois parler de la mort et de la croix de Jésus, s'en étaient laissé enticher, ou même ensorceler, au point de n'avoir plus eu de repos, » jusqu'à ce qu'ils fussent venus vivre avec les » croyans ; au grand regret de leurs parens et de » leurs amis. » « Est-il bien étonnant, ajoute Crantz, sur le mot ensorceler, que des païens regardent le christianisme comme un sortilége, quand des chrétiens éclairés attribuent à la magie des effets naturels qu'ils ne peuvent nier ni comprendre. »

Ce prédicant, achevant l'histoire de cette année, dit qu'elle fut très-douce et presque sans hiver, eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige ; mais il neigea si fort et si long-temps en avril, qu'on fut obligé d'aller en raquettes ou souliers de neige jusqu'à la fin de mai.

La pêche fut abondante, et la mer, toujours ouverte, parut enceinte ou grosse de harengs.

Dans le nécrologe qui termine les annales de 1758, on parle d'une chrétienne dont la vie eut quelque singularité. Présentée au baptême à l'âge de douze ans par ses parens, ils voulurent la ramener quelque temps après dans leur canton du sud, parmi les sauvages inconvertis. Elle implora le secours des Herrnhuters, qui la retinrent à la mission malgré sa famille. Deux ans après, son père et sa sœur revinrent pour l'enlever; mais elle fut délivrée de leur persécution par leur mort, qui suivit de près leur arrivée. Un de ses parens essaya de nouveau de la faire revenir au lieu de sa naissance, mais sans succès. La chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle se cassa la jambe, devint boiteuse ou percluse, tomba dans la consomption, et mourut au bout d'un an avec résignation.

La mission perdit encore un enfant de quatre ans, qui fut jeté par un coup de vent contre un rocher, et se brisa l'épine du dos. « Durant sa » maladie, il disait : Je veux m'en aller. Où, mon » cher enfant, lui demandait son père. Trouver » le cher Agneau, répondit-il, parlant sans cesse » du sang et des plaies de l'Agneau. »

Après cet enfant, mourut cette même Judith dont on a déjà parlé. Elle était d'abord de la plus profonde stupidité; mais dès qu'elle fut chrétienne, et qu'elle eut voyagé avec les frères mora-

ves en Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit à la tête du bercail des sœurs du Groënland. Elle catéchisait, prêchait, enseignait; elle écrivit plusieurs lettres dont Crantz donne un léger extrait. Entre autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots, pour une de ses sœurs spirituelles avec qui elle s'était intimement liée à Herrnhut: «Ma chère amie, je vous envoie le dernier » baiser de mon cœur. Mon tabernacle tombe de » faiblesse; mais je verrai bientôt les blessures de » l'Agneau. Je salue encore une fois toutes les » sœurs qui sont avec vous. Je me sens trop épui- » sée pour en dire davantage. Votre chère Judith.» Ainsi meurent les inspirés du Groënland, avec le langage des premiers apôtres du christianisme, répétant dans leurs lettres les épîtres de saint Paul, et se croyant aussi remplis que lui des dons de l'Esprit saint.

La suite des annales du Groënland ressemble au commencement. Ce sont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des discours inintelligibles, attirent des sauvages stupides à des cérémonies, ridicules sans doute, puisqu'elles ne sont pas consacrées au culte de la véritable église. Car en ce genre, tout ce qui n'est pas révélé devient absurde, et ne peut qu'indigner la raison. Ainsi, l'on doit faire grâce au lecteur de toutes les oraisons jaculatoires dont Crantz a rempli les trois quarts d'un assez gros volume. S'il espère par cette pieuse adresse augmenter en Europe le

nombre des prosélytes du herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il, si ce n'est démolir le temple auguste de la religion pour bâtir des autels aux idoles de son imagination? Foulons en passant toutes les chimères des Herrnhuters, et ne recueillons dans les légendes de leurs missions que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandais de la baie de Disko, qui avait fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu dans son pays, il y sema le bruit qu'au printemps suivant il devait y venir une flotte pour exterminer les Européens et les nationaux qui se trouveraient mêlés avec eux. Cette fausse alarme fit déserter les Groënlandais du voisinage des missions. Vingt bateaux des habitans du sud retournèrent aussitôt vers la côte, avec tous les pêcheurs établis à Kanghek. Ainsi, ce peuple était le jouet de toutes les erreurs qu'on lui débitait.

Les angekoks profitaient de ces désertions pour rétablir leur empire; et quand ils ne pouvaient pas désabuser les esprits des prestiges du herrnhutisme, ils venaient étudier cet art de séduction pour en renforcer leurs artifices. Un angekok, chaque peuplade a le sien; celles qui ne sont pas assez riches ou assez nombreuses pour entretenir un de ces devins, sont méprisées de

toutes les autres; un angekok vint avec sa femme à Litchtenfels, dire qu'il voulait se convertir. Mais il avait l'intention, dit-on, en formant des liaisons avec les chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le poursuivaient pour un meurtre; comme si le christianisme pouvait être un asile d'impunité pour les assassins. Ces imposteurs ont encore un autre dessein, c'est d'acquérir, en fréquentant les prédicans, quelque nouveau charme pour fasciner la crédulité d'un peuple grossier. L'association qu'ils font des saines idées de la religion avec leurs impostures est un appât de plus, qui sert à établir leur crédit et leur réputation. Aussi les coadjuteurs groënlandais de la mission n'aiment point à parler de l'Evangile avec les angekoks, parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poison, dont ils espèrent augmenter le débit par cette supercherie. Enfin, ils n'ont pas le talent de grossir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher les chrétiens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes se mêlent toujours de la perversion comme de la conversion des hommes. Deux ou trois familles désertèrent la mission de Neu-Herrnhut, à l'instigation ou par l'obstination de méchantes femmes, qui, dit Crantz, n'y trouvaient pas à satisfaire la double intempérance dont elles étaient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'histoire, si ce n'est quelques effets du mauvais

temps. Deux Groënlandais envoyés à la colonie de Frédrics-Haab, pour y porter des lettres, furent au retour assaillis par les glaces qui ballotèrent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils se donnèrent pour s'en débarrasser, la sueur qui perçait de leur corps se glaça sur leurs habits. Un de ces messagers eut une main gelée. Ils seraient morts de soif tous les deux, s'ils n'étaient arrivés la troisième nuit à leurs cabanes, où ils trouvèrent enfin de l'eau.

Au mois de septembre, la nouvelle maison de Lichtenfels essuya des secousses, comme d'un tremblement de terre, quoiqu'elle fût très-basse et qu'elle eût des murailles épaisses de quatre pieds. Les maisons d'alentour eurent leur toit fendu, les bateaux à sec furent emportés par l'ouragan; huit hommes se noyèrent en pleine mer. Cette tempête se fit sentir au loin; car dans le même temps la Baltique et le Cattegat eurent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ouragan fut précédé et suivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maison; l'incendie y prit, mais fut éteint. Un semblable phénomène arriva la veille de Noël, à midi. Quelque extraordinaires que paraissent ces effets de la nature, Crantz parle encore d'une tempête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 septembre 1757, avec un vent du sud accompagné de pluies et de neige. On vit des éclairs d'une force inouïe au Groënland, et rare en Eu-

rope, mais sans aucune suite de feu, ni le moindre bruit du tonnerre. On crut sentir en même temps un tremblement de terre.

L'année 1760 ne fut pas fertile en événemens, non plus qu'en provisions. L'hiver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnèrent en si grande quantité, jusqu'à la fin de mai, que même à Pâques on ne put apercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très-considérable. Cependant la rigueur de la nature n'alla pas jusqu'à la famine; et si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la mission se ressentit de cet engourdissement général, et la ferveur des chrétiens en parut refroidie. On vit, selon le proverbe allemand, *le plus près de l'église, et le dernier dedans;* c'est-à-dire que les sauvages qui venaient de loin montraient plus d'ardeur pour la parole divine que ceux qui vivaient dans le voisinage des chrétiens, et surtout des Européens. « On peut comparer, dit Crantz, les sauvages de la nature à une terre inculte qui ne produit rien, mais qui n'attend que de la semence pour être fécondée; et les Groënlandais qui ont été gâtés par le commerce des Européens, à une terre qui, donnant d'elle-même des ronces et des chardons, n'en est que plus

difficile à défricher et à cultiver. » En général les Européens sont plus édifiés de la dévotion des Groënlandais, que ceux-ci ne le sont du christianisme des Européens.

La petite congrégation de Lichtenfels s'agrandit tout-à-coup cette année de neuf familles, qui composaient cinquante-cinq personnes. « Ce fut une grande joie, dit Crantz, de voir entrer dans le parc toutes ces brebis noires ou sauvages. » C'était au mois d'août : comme la saison d'hiverner approchait, il fallut profiter du beau temps pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groënlandais agrandirent leur habitation ou maison d'hiver jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur sur quinze de largeur. Les filles et les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, et servit à tenir les assemblées de religion. C'est là qu'on retrouvait l'esprit de l'Evangile dans la paix et la concorde des familles, mais non dans le langage des néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

« Comme Eve fut formée de la côte d'Adam, » dit un de ces sauvages enthousiastes, ainsi le » chrétien formé du côté de l'Agneau devient chair » de sa chair, os de ses os. Vous savez, dit un » autre, comment les moucherons (ce sont les » cousins) se nourrissent, dans l'été, de notre » sang, mais que nous les tuons ou les chassons. » Jésus ne fait pas de même. Il se plaît à nous

» voir entrer dans ses blessures, pour y rassasier
» notre ame de son sang. »

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être des Groënlandais ou des frères moraves; mais on scandalise infailliblement les vrais chrétiens, qui se repaissent des vérités sublimes de l'Evangile, et non pas d'allusions et de similitudes; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abréger sur des puérilités.

Ce fut l'année suivante que Crantz, avec un de ses confrères, s'embarqua pour le Groënland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, et d'y prendre des notions exactes pour en faire une histoire fidèle. « Je partis, dit-il, le 17 mai de Copenhague. Je ne pouvais être ni mieux traité par les hommes, ni plus mal par le temps. Les gens du vaisseau me comblèrent de prévenances; mais, outre que nous fûmes trois semaines auprès des bas-fonds de Bus, sans pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tempêtes à essuyer, dont la dernière, qui m'accueillit à la pointe du Groënland, fut la plus dangereuse. Cependant les vents du nord et d'ouest, qui nous retardèrent, avaient éclairci les glaces flottantes; de façon qu'à quelques montagnes près, que nous vîmes, même d'assez loin, la mer fut libre, et sembla nous ouvrir l'entrée de Bals-Fiord; mais avant d'y emboucher, un calme soudain nous prit, et nous laissant à la merci du courant, faillit à faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kokernen.

Heureusement, comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, un vent nous éloigna de la côte, et nous remit en pleine mer. Enfin, nous arrivâmes à Neu-Herrnhut onze semaines après être partis de Copenhague.

» Dès le 3 et le 4 d'août nous vîmes arriver à la mission beaucoup de Sud-Landais ou sauvages méridionaux ; mais ils n'avaient pas la moindre idée de religion. Ils venaient dans nos chambres nous parler de la beauté de leur pays, en nous invitant à les y suivre. Voulions-nous les entretenir du bonheur des croyans, ils répondaient qu'ils n'entendaient rien aux discours des Européens, et que l'immortalité de l'ame, les noms de Créateur et Sauveur, étaient pour eux des mots incompréhensibles. Alors nous appelâmes un Groënlandais, qui leur fit une explication très-claire de cette doctrine. Ils en furent frappés et agités. »

La congrégation de Neu-Herrnhut augmenta cette année, mais de quinze enfans sur vingt-cinq baptêmes. Elle perdit, d'un autre côté, seize néophytes, qui moururent ; un seul périt par accident. « Ce fut, dit Crantz, le petit Jonas, enfant de trois ans, qui ravissait les prédicans par son chant. Il était assis au soleil pour y respirer une douce chaleur ; et pendant que sa mère allait lui chercher à boire, une pièce de glace fondue au dégel tomba sur le corps de cet enfant, et l'écrasa. Telle est la vie que l'on mène au Groënland : le dégel du printemps n'y est pas moins funeste que

les glaces de l'hiver. Puisque l'Evangile est fait surtout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples ; car il y a toujours des victimes à consoler : celles de la société chez les Européens, celles de la nature chez les Groënlandais. Un d'entre eux disait à une vieille femme, qui sentait avec effroi les approches de la mort : « Nous craignions, comme toi, la peine de mourir ; mais » depuis que nous espérons d'aller vivre avec le » Sauveur, cette crainte s'est évanouie. Ah ! dit » la mourante, que vous êtes heureux ! » C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité, que la religion inspire ses terreurs ou ses espérances ; mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels s'était accru de trente catéchumènes dans une année. Les prédicans avaient besoin d'assistans ; mais comment pouvoir les loger ? Leur grande maison était trop petite, et d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille était tombé deux fois ; les corbeaux en avaient rongé la couverture de cuir, et la pluie tombait à travers le toit par mille trous. Enfin, il s'y était amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passait sur la maison sans s'en apercevoir. La mission attendait une charpente d'Europe ; mais la saison était avancée, et l'on se disposait à réparer le vieil édifice, quand on apprit, le 8 juillet, qu'un vaisseau venait d'arriver à Fredrics-Haab, chargé de toutes les pièces de char-

penterie prêtes à mettre une maison sur pied.

Quelle joie, mais aussi quel embarras ! Il n'y avait que trois ouvriers, dont un était malade. Le reste de l'été ne laissait pas assez de temps pour achever cet édifice. On était même indécis sur l'emplacement ; mais un texte de l'Écriture qu'on trouva dans l'office du jour, détermina les frères à mettre la main à l'œuvre ; car c'est l'espèce de sort qui les guide quand ils sont irrésolus. Une allusion, un rapport de leur lecture à leur situation, est pour eux une inspiration. Il semble que l'Esprit saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux Herrnhuters, ou que ceux-ci soient les seuls héritiers de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Par un surcroît d'attention de la Providence sur eux, il était survenu cinq des confrères de Neu-Herrnhut à Lichtenfels. Tous se firent maçons ou charpentiers. Mais l'ouvrage allait lentement, à cause de la pente du terrein ; ils bâtissaient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail coûta beaucoup de temps à un grand nombre d'ouvriers. Enfin, il leur arriva du secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groënlandais se mirent à porter des pierres sur leur dos, et de la terre dans leurs vieux habits d'hiver, faute de sacs. Le capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des frères, en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habi-

tation, au lieu de le débarquer au comptoir de la colonie, qui était à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'empressement des Groënlandais, tout concourut si bien à hâter l'ouvrage, que, malgré le mauvais temps, l'édifice fut mis sur pied dans le court espace de trois semaines.

On poussa l'intérieur du logement avec la même activité. Dès le commencement d'octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés et accompagnés de prières et de sermons relatifs au but de cette pieuse fondation, et la ferveur de la dévotion ne faisait qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant, l'année avait été fort rigoureuse. L'éternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid avait affamé les Groënlandais jusqu'à la fin de mai. La terre couverte de neige, et la mer de glaces, les avaient tenus bloqués dans leurs cabanes, après la consommation de toutes les provisions. On avait extrêmement souffert sur les côtes du sud. Quoique les plus voisines du soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes que le nord y débouche par la mer orientale. Dès que ces obstacles cessèrent, on se répandit dans le Fisker-Fiord, pour attraper du poisson; mais un coup de vent emporta les pêcheurs si loin, qu'ils eurent de la peine à regagner la terre. Sans tente et sans abri, ces malheureux échappés du naufrage, restèrent deux jours et deux nuits ex-

posés à toutes les rigueurs d'un ciel nébuleux, dont la rosée n'était que de glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés; et ce ne fut qu'à force de se battre, et de se traîner les uns les autres, comme c'est l'usage au Groënland par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

A Lichtenfels, le commencement de l'hiver fut assez doux pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix phoques dans un jour; mais la neige et la glace reprirent au printemps. La mer devint impraticable. Heureusement les eider, ne pouvant respirer sous les glaces, venaient à terre; et comme ils avaient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenait en vie avec la main. Ainsi les glaces, qui refusaient la pêche, donnaient les ressources de la chasse.

« Je passais un soir, dit un prédicant dans son journal, c'était le 8 avril, je passais dans une maison à l'heure du souper. Je vis deux veuves avec leurs enfans, tenant à la main une poignée d'algue qu'ils allaient manger avant de se coucher. C'était leur nourriture ordinaire, à laquelle ils ajoutaient quelques moules quand ils en trouvaient sur le sable à la basse marée. Cependant ils étaient contens, et ne se plaignaient jamais. Il est vrai qu'il régnait parmi tous ces malheureux une prévenance mutuelle. Si l'on prenait un phoque, toute la maison y avait part. Mais quand il fallait le dépecer entre soixante personnes, les

de régime est capable de rétablir un Groënlandais malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces sauvages, sur qui les sensations nouvelles ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées et combattues.

Un phénomène qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groënland, avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de lune, qui parut le 12 novembre, à sept heures et demie du matin. Le calendrier de Copenhague n'en fit pas mention; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin, comme invisible, environ pour une heure et demie de l'après-midi. On peut juger, par cette différence, de la distance qu'il y a entre le méridien de Berlin et celui du Groënland à Bals-Fiord.

Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'histoire des missions de cette année par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignaient les Groënlandais du sud à se convertir. « Leurs cœurs, dit-il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur et du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage; et cela veut dire qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les catéchistes et les prédicateurs : l'un veut aller chercher de la poudre et du plomb pour chasser aux rennes; l'autre, manger de l'ours; l'autre, construire un canot. Enfin, continuent les prédicans, nous

voyons passer beaucoup de ces méridionaux qui vont au nord ou qui en reviennent; mais le commerce qu'ils y font avec les Européens les rend en même temps et plus policés et plus prévenus contre le christianisme. » De tout temps les prédicans du Nouveau-Monde ont avoué que la fréquentation des navigateurs et des marchands d'Europe détruisait auprès des Américains tous les fruits de la prédication de l'Evangile. Les sauvages, qui voient les œuvres et n'entendent pas les discours, méprisent la parole et suivent l'exemple. Cette conduite très-conséquente n'accélère pas les progrès du christianisme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du midi sont quelquefois aussi libertins que les Européens, avec cette différence qu'ils ne connaissent pas les devoirs de morale et de religion, que ceux-ci croient naturels et révélés à l'homme. On voit les Herrnhuters aux prises avec un Groënlandais, qui veut faire sa concubine d'une de leurs épouses du Seigneur; l'un la poursuivre, les autres la cacher; celui-là réclamer le droit de son pays, qui donne une femme à qui peut la ravir; ceux-ci couvrir la pudeur du manteau de la religion. « Il semble que Satan, disent les frères moraves, ait envoyé dans ces cantons l'écume de ses sujets, tant ils font gloire d'employer leurs jours et leurs nuits à son service, dans les festins, les danses, les jongleries, la débauche et le sortilége. C'est un torrent qui entraîne même les plus sensés des infi-

dèles. » Cependant l'auteur de ces complaintes se félicite de ce que le petit troupeau de chrétiens n'est point infecté de la contagion. Les enfans même, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de sauvages, fuient et sèment l'alarme, comme les coureurs d'une armée à l'approche de l'ennemi.

On sera moins étonné du peu de facilité que les Herrnhuters ont à multiplier le nombre des chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des sauvages est un obstacle à leur conversion. L'équivoque des langues suffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parlaient de l'existence de Dieu, leur mot *gud* (goud) embarrassait les Groënlandais qui, confondant le sens avec le son, s'imaginaient qu'on voulait leur parler d'une rivière; car gud, qui chez les Danois signifie Dieu, ne veut dire que fleuve chez les Groënlandais. « Eh! qui doute, disaient ceux-ci, que la rivière existe? Comment ne croirais-je pas à gud? répondait un de ces sauvages : n'entends-je pas sa voix? » C'était du bruit d'une rivière qu'il voulait parler. Les choses sublimes et inouies qu'on leur racontait de la Divinité, ne rapprochaient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenaient que Dieu avait pu créer l'homme; mais que le Créateur se fût fait homme, et que l'auteur de la vie et de l'existence eût pu mourir, c'est ce qu'ils ne pouvaient croire. Il fallait donc suppléer aux raisonnemens théo-

logiques, qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pussent agir sur les sens. Le chant était la ressource des prédicans.

« Le chant des hymnes, disent-ils, quand il est doux, mélodieux, accompagné de l'onction du cœur, n'est pas la moindre partie d'un culte raisonnable. Cette espèce de théologie a toujours un heureux effet. Les hymnes s'apprennent aisément; les enfans les chantent avec un son de voix qui pénètre. Les vérités les plus profondes s'insinuent par le charme de l'harmonie, et gravent dans les ames une impression ineffaçable. » Dans les écoles de chant, ceux qui ne savent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter l'un de l'autre. Les sœurs, qui lisent presque toutes, savent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger et de dormir. Mais Dieu supplée, en leur faveur, à ce moyen d'instruction. Tantôt il envoie des maladies, et tantôt des visions. C'est du moins ce que les Herrnhuters appellent *les voies de Dieu*, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur apostolat. Dans tout ce qu'ils disent ou qu'ils font, dans tous les événemens dont ils sont témoins, ils voient un dessein de la grâce, un moyen divin pour opérer la conversion des Groënlandais. Laissons encore une fois les exercices spirituels des Herrnhuters, pour jeter un coup d'œil sur des

travaux plus relatifs à l'*Histoire des Voyages*.

Les prédicans avaient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée, calfater le toit avec de la mousse, goudronner l'enceinte, et faire le parquet avec quatre douzaines de planches qu'ils avaient fait venir de God-Haab. Enfin, ils bâtirent une tour pour une cloche qu'on leur avait apportée de Copenhague. Ensuite ils radoubèrent leur vieux bateau, creusèrent un puits, tracèrent un jardin sur un terrain humide, et l'entourèrent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigaient des courses. On alla dans les îles chercher de la mousse, du bois flottant sur le bord de la mer, des taillis et des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans périls, quoiqu'au milieu de l'été. La neige ou la glace arrêtèrent ou retardèrent plus d'une fois le transport de ces matériaux. D'ailleurs, il y a moins de ressource pour le chauffage et la subsistance dans ce canton qu'à Bals-Fiord. Les rennes y sont rares, ainsi que les eider. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënlandais n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente, et ils ne purent fournir au commerce que la moitié des huiles qu'il en tirait ordinairement.

Crantz répète encore ces lamentations sur l'endurcissement des Groënlandais inconvertis. «Ceux

qui viennent du nord et du sud, dit-il, et qui s'arrêtent à Kanghek, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndérèses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie avec celle des autres les tranquillise. Ils écoutent prêcher la morale de l'Evangile avec indifférence; mais quand on veut leur parler de Jésus et de ses mérites, ils fuient comme si le feu les poursuivait. Les enfans ont une autre espèce de sensibilité : rarement on les entretient des souffrances du Sauveur sans leur arracher des soupirs et quelquefois des larmes. Les vieillards au contraire s'irritent de ce langage. J'en ai vu, dit Crantz, touchés au point de trembler et de frissonner comme un daim, faire des contorsions, frapper du pied, secouer leurs habits, écouter enfin avec tous les signes d'impatience; et quand le sermon était fini, courir avec précipitation, de peur que la parole divine ne s'attachât à leur ame.» Aussi de trente bateaux qui passèrent à Neu-Herrnhut, ne resta-t-il à la mission que deux jeunes filles.

Mais le prédicant se console de ce peu de succès auprès des inconvertis par la prospérité du petit bercail des chrétiens. Dans les voyages et les travaux de la belle saison, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup d'eider et de phoques. Dès les premiers jours d'avril, on attrapa même un

morse : c'était le second qu'on eût vu dans ces parages depuis trente ans. Ainsi l'année fut abondante pour la pêche ; mais elle finit par une sorte d'épidémie qui n'enleva cependant que dix-neuf chrétiens. Crantz finit cet article par un précis de la vie de ces justes. Elle est sans doute édifiante pour la congrégation des Herrnhutistes. Ces pieuses histoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la charité des autres, et de hâter, par ces heureuses impressions, l'avancement des missions du Groënland ; mais elles doivent être au moins indifférentes à tous les chrétiens qui ne sont pas de sa secte, et ne peuvent qu'inspirer à tous les hommes raisonnables une sorte de pitié pour les victimes de l'enthousiasme. Si les mensonges ou plutôt si l'erreur des Herrnhuters console quelques sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans ; car la raison grossière de ce peuple stupide se scandalise souvent d'une doctrine prêchée sans la mission de l'Esprit saint, qui n'appelle point des luthériens à la propagation de l'Evangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le sein de l'église universelle.

Crantz a cru devoir donner à la fin de son histoire du Groënland une description raccourcie de tous les établissemens que sa congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile et de discipline ecclésiastique qui concernent la mission des Herrnhuters. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ou-

vrage que pour ses confrères, il devient essentiel, même aux savans, pour la connaissance du Groënland. La religion y ébauche la police d'un peuple sauvage. Les Herrnhuters y jettent les fondemens de la société. La première église y forme la première bourgade. C'est un spectacle curieux de voir comment des étrangers sans science et sans richesses parviennent à rendre habitable un pays où les indigènes n'ont jamais su qu'errer, sans cesse ballottés entre la mer et la terre qui les repoussent tour à tour, et semblent se faire un jouet de l'espèce humaine. L'ouvrage de Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup d'œil, attache à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque temps, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues sans les abréger en revenant sur ses pas; cette histoire du Groënland, aride, effrayante comme le pays même dont elle est le tableau, rebute ou fait languir l'attention et la curiosité du lecteur; mais quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage sans avoir rien vu, et de ne pas rapporter au moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groënland par six hommes obscurs, soulagent un moment

l'ame accablée de la dévastation de deux empires ruinés en Amérique par deux nations chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne sont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

Au sud-ouest de la presqu'île de Bals-Fiord est située la maison de Neu-Herrnhut, à trois milles de la mer, entre le havre de la baie et de la colonie de God-Haab. La côte y présente trois grandes plates-formes séparées par des rochers qui s'avancent dans la mer; le rivage y est couvert de cailloux que cet élément semble y jeter comme une digue qu'il oppose à ses propres fureurs. La côte monte insensiblement entre les rochers, dans un vallon creusé par un ruisseau qui n'est qu'un chemin de glace en hiver. A quelques pas de ce ruisseau, sur la plate-forme du milieu, s'élève la maison de la mission ou de la congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux ailes, lui donne l'air d'un palais. C'en est un du moins pour le Groënland, quoique cet édifice ne soit que d'un étage, construit de bois, couvert de planches et de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour qui renferme une cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long sur trente de large. La plus grande pièce est l'église. Dans ce même corps de bâtiment sont quatre chambres et deux antichambres, dont l'une sert de salle à manger, et l'autre d'école pour les filles. L'aile droite, au nord, est composée d'une chambre pour le caté-

chiste, d'une antichambre et d'une école pour les garçons. L'aile gauche, au midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de là est une étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie et le four ; et dans la cuisine on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin mène du jardin au rivage, où l'on a bâti un hangard à la groënlandaise, pour y mettre deux grands bâteaux et le bois de charpente à couvert des ouragans et de la neige.

A droite et à gauche du grand édifice, les Groënlandais ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hiver ; et derrière ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisse et d'huile de poisson. Les caisses de harengs-saurs, qui font leur nourriture ordinaire ; les pelleteries pour les tentes, et les autres ustensiles, sont dans un grand magasin fait de lattes de pin. Au-dessus est le grenier à foin pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrain uni. En hiver, les umiaks sont le long de la côte, la quille renversée, et soutenus sur des pieux ; ils servent de couvert aux kaiaks, aux tentes ployées, et aux ustensiles de la pêche. Du côté du nord, derrière

les cabanes, sont deux cimetières, l'un pour les baptisés, l'autre pour les inconvertis. Les tombes sont faites de pierres taillées dans le roc, et sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent et ressemblent de loin à des couches de jardinage, comme si les Groënlandais ne pouvaient engraisser et féconder la terre où ils sont nés que de leurs cendres mêmes. Cependant, en été, l'on voit le gazon et le cochléaria étendre des palissades de verdure autour de leurs cabanes et sur leurs toits. Dans l'hiver, ce coup d'œil est remplacé par une illumination presque continuelle des feux de chaque cabane, qui forment une perspective régulière et symétrique, comme les maisons qui, bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou des fenêtres uniformes à des distances égales.

Lichtenfels, à trente-six lieues au sud de Neu-Herrnhut, dans une île d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfonce dans une baie entourée de rochers arides et pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'église est sans piliers, plus belle, plus solide, et même un peu plus large que celle de Neu-Herrnhut; mais cet édifice est perché sur un roc où l'on n'imaginerait pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres et une cuisine : on y a joint une étable de brebis et un chantier de bois. Derrière la maison était une espèce de fondrière où l'on a fait un jardin. Devant

ce logement il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groënlandais; mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrain habitable, on est assez au large pour bâtir.

Neu-Herrnhut a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons; un autre, soixante-huit filles, soit en bas-âge, soit nubiles; et le troisième, soixante-deux veuves. La plupart de celles-ci vivent ensemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maisons contiennent soixante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toit, au moins deux, et sept au plus. Ce n'est pas tant par détresse, ou par économie, qu'on vit ainsi plusieurs ensemble, que pour se réchauffer mutuellement par la cohabitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe ou foyer en hiver, comme leur tente en été. Chaque famille devrait aussi avoir son umiak; mais il n'y en a que trente-deux qui possèdent un grand bateau. Du reste, chaque homme a son kaiak pour vivre de la petite pêche.

Les chrétiens suivent, à cet égard, le même arrangement que les sauvages, si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer et de se débander pour la subsistance. On croirait d'abord que cette gêne

nuit à l'abondance des provisions et à la propagation de l'Evangile : mais l'expérience a prouvé, dit Crantz, que si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche et la chasse, de l'autre, la règle et l'économie dans la distribution et le soin des vivres l'emportent sur la facilité de s'en procurer. Les sauvages qui pêchent partout manquent souvent de subsistance, tandis que les chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'Evangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la mission; et si les néophytes vivaient séparés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verrait plus de chrétiens retomber dans les ténèbres, que de sauvages attirés à la lumière.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des chrétiens, chaque père de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut; mais avant de partir il avertit du lieu qu'il choisit, afin que les missionnaires ou les coadjuteurs puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus l'attention de ne pas laisser partir les néophytes avant Pâques. C'est un devoir qu'on a su leur imposer pour les faire participer aux grâces du mystère qu'on solennise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin ou prétexte de s'absenter avant la célébration de la Pâque, quoique chacun soit libre de disposer de ses provisions, les pasteurs ont l'œil sur l'usage qui s'en fait, de peur que la

dissipation ou la mauvaise économie ne les épuise avant la saison de les renouveler. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin où chacun apporte sa provision de harengs et de poissons séchés, dont il va prendre deux ou trois fois par semaine la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de mai, les frères ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du phoque, pour renvoyer les umiaks aux gens qui n'en ont point, et leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un missionnaire suit chaque bande dans les différentes pêches, qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le temps où les païens font le plus de folies, et le pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arrière ou ne s'égare. Les Groënlandais ont toujours conservé le goût le plus vif pour la chasse aux rennes ; et comme il est difficile de les y suivre, les missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction ; elles exposent une famille à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers et des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse ne servent qu'au luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les phoques qui doivent tout fournir aux Groënlandais ; tentes, bateaux, salaisons, chauffage, tous les besoins et les commodités de la vie en dépendent uniquement.

Quiconque perd son temps à courir après les rennes, risque évidemment de tomber dans la disette, et devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profit tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les missionnaires emploient en faveur de la pêche contre la chasse.

Comme il n'y a point de Groënlandais si riche qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre, et comme les veuves surtout et les orphelins y sont le plus exposés, le soin particulier que la mission prend de ces femmes et de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie et la liberté de choisir un mari fait aussi beaucoup de prosélytes parmi les femmes. D'un autre coté, les sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis qu'ils voient nourris de la charité publique; mais l'industrie, loin d'avoir diminué chez les baptisés, s'étant accrue par l'assistance mutuelle qui règne entre eux, les peuplades chrétiennes sont en vénération.

Quand il se présente une famille nécessiteuse à la congrégation, on tient conseil dans la sacristie sur les moyens de la secourir. C'est ordinairement à qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un père qui les adopte ou une nourrice qui les ajoute à sa famille. Les néophytes pourvoient à la subsistance; mais les prédicans se chargent du reste, comme le vêtement et le kaiak.

Les vieillards et les infirmes des deux sexes ont un asile ouvert à Neu-Herrnhut. Dans la famine de 1752, cette peuplade ne fut, pour ainsi dire, composée que de pauvres, que la misère générale y fit réfugier de toutes parts. Depuis, on a si bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils sont en état, non-seulement de gagner leur vie, mais de soulager ceux qui tombent dans l'indigence, dont la charité les avait retirés eux-mêmes. Les mères de famille ont entre elles une émulation secrète pour secourir les malades, sans aucune ostentation, et même à l'insu les unes des autres. Ce n'est qu'à la fin de l'hiver qu'on sait, par les indigens, comment et par quelles mains ils ont été généreusement assistés. Un diacre de la congrégation est chargé de s'informer des besoins cachés, et de partager entre les familles les mieux pourvues celles qui sont sans ressource. Ainsi les frères moraves se regardent plutôt, dit Crantz, comme les serviteurs des nouveaux chrétiens, que comme des législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la prière et de l'exemple qu'ils les dirigent; car ils craindraient de fortifier le soupçon où penchent les Groënlandais, que, sous prétexte de les attacher au christianisme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance formerait un obstacle invincible au but de prosélytisme qu'on se propose.

De la police civile et domestique, Crantz passe

au gouvernement ecclésiastique. « Chaque peuplade, dit-il, a son prédicant et deux diacres, tous gens mariés. Leurs femmes soignent le ménage, et dirigent les néophytes de leur sexe; car les Groënlandais sont d'un caractère assez jaloux pour ne pas confier l'instruction de leurs femmes à des hommes, même sacrés. Il y a de plus un catéchiste pour tenir l'école des enfans, et un assistant ou coadjuteur de la mission chargé des soins économiques et de la réparation des bâtimens; c'est un homme de main qui doit tout faire, maçonnerie, charpenterie, ouvrages et travaux, quels qu'ils soient.

Chaque mission est composée de cinq ouvriers évangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été, les travaux de la pêche et de la chasse, qui ne sont point des amusemens, les peines de corps qu'exige la charge de veiller au salut des ames, le besoin de pourvoir à l'entretien de la vie dans un pays où le clergé n'a point encore de salaire, tant de soins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du temps aux prédicans pour apprendre la langue du Groënland. Un homme qui, dans trois ans d'étude, vient à bout d'entendre les sauvages de ce pays, et d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrnhuters, qui n'ayant jamais vu de grammaire, furent obligés d'ap prendre le latin pour entendre les principes rai-

sonnés de toute langue, et qui ne comprirent les termes latins qu'au moyen d'une version danoise qu'ils n'entendaient que par l'analogie du dialecte danois avec la langue allemande. D'ailleurs ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandais, faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant, à force d'application, ces hommes, sans lettres, ont fait assez de progrès pour prêcher en groënlandais et traduire dans cette langue des hymnes et des passages très-difficiles de la Bible. Le lecteur conçoit aisément ce que devient un sens très-obscur en lui-même, quand il passe par le canal de ces frères ignorans dans une langue étrangère à toutes les idées de religion, d'histoire et de mœurs asiatiques. Quelle serait l'indignation de Moïse s'il revenait sur la terre avec Enoch, de voir ses livres sacrés mutilés, défigurés et travestis dans toutes les versions hétérodoxes qui en ont paru depuis trente siècles! Si tel est le sort des choses divines, quel doit être celui des choses humaines!

Malgré les peines de toute espèce que les frères moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aiguë, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimas, les tempêtes, la fatigue des voyages aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble, en apprenant que dans les

autres missions, et surtout dans les Antilles, les Herrnhuters ont perdu presque tous leurs confrères. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un climat plus pur et plus sain au nord que sous la zone torride, puisque le scorbut, dit-il, et même les maladies contagieuses, font beaucoup de ravage au Groënland; mais il rend grâces de cette protection visible à la Providence, qui soutient les frères moraves par des voies merveilleuses, comme si les miracles se multipliaient à proportion de l'ignorance et de la faiblesse des hommes.

Cependant les prédicans ont soin de seconder les desseins de leur vocation par des voyages qu'ils font tour à tour en Allemagne, chacun à peu près tous les six ans, pour entretenir ou rétablir leur santé. On veille à la conserver, soit au Groënland, soit en Europe. Le diacre de la mission étrangère envoie à ceux de Herrnhut la liste de ce qui lui manque pour l'entretien des frères. On l'achète et on le transporte de Copenhague. Ils ont tous un traitement égal, sans salaire, ni présens, ni quêtes. Personne ne songe qu'aux besoins du moment; et ce que l'un possède, tous le partagent. Leurs voyages de navigation sont payés par la congrégation. L'unité du herrnhutisme se charge de l'éducation physique et morale de leurs enfans qui sont placés dans le commerce ou dans les colléges, selon les dispositions qu'ils montrent au sortir des nourriceries.

Pour fournir à toutes les dépenses des missions,

l'unité n'a d'autre ressource que dans les frères. Le travail des uns et la charité des autres pourvoient aux besoins de tous. Le salut des païens coûte cher aux chrétiens; mais chaque Herrnhuter y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la foi par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée aiment mieux retrancher sur leur nourriture que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les païens. Il y a des diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, et d'en employer le produit au bien des missions, sans aucune rétribution personnelle. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs a rempli jusqu'à présent tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la foi.

Les prédicans de Groënland se sont associés vingt coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont avec ces coopérateurs deux conférences par semaine sur l'état spirituel et temporel des néophytes. Il y a, de plus, des servans ou clercs de l'un et de l'autre sexe, qui sont chargés de la propreté de l'église, de la lumière des lampes, de l'eau baptismale ; mais il n'y a point d'autres offices en titre, et personne n'est gagé ou payé pour remplir le sien. Le salaire, dit Crantz, ouvrirait l'entrée du sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble à six heures pour la prière du matin ; elle est courte, et seulement pour les baptisés. Les catéchumènes ont aussi leur assemblée à huit heures pour la lecture et le

chant, mais d'une demi-heure : ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée vient celle des enfans, qui sont catéchisés, puis menés à l'école : les filles, sous un prédicant ou un diacre marié ; les garçons, sous un catéchiste. On y apprend à lire et à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la prière du soir.

Les dimanches, après la prière du matin, on tient le chœur, c'est-à-dire que les différentes classes de chrétiens, séparés par le sexe, l'âge et l'état, ont une courte assemblée. Quand le temps est mauvais ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale et l'on y prêche ; elle se tient l'après-midi ; on y fait une homélie sur l'Evangile du jour, et ce discours dure quelquefois une heure entière. Le prédicateur est devant une table, car il n'y a pas de chaire ; il se tient debout pour être mieux entendu de toute la salle et des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir, on chante les litanies en chœur ; ensuite on administre la communion et le baptême avec une onction qui fait couler les larmes : aussi les enfans sont très-empressés de se trouver à cette cérémonie, et demandent à chanter les litanies pour y assister.

Crantz donne ensuite une courte description de la solennité des grandes fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la nativité de Jésus. « On chanta toute la nuit (c'était en 1747) des noëls allemands et

groënlandais. A trois heures et demie du matin, on assembla le peuple au son des trompettes ; on prêcha sur l'humiliation du Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on donna aux Groënlandais des aiguilles et des couteaux, que les enfans de Herrnhut en Allemagne envoyaient en présens d'étrennes aux chrétiens des missions. La musique et le chant attirèrent tous les païens d'alentour. L'église avait été illuminée, et les fenêtres étaient garnies de lampions faits de coquilles de moule, et rangés en symétrie. La fête des Innocens fut célébrée avec des enfans, auxquels on donna une espèce d'agape ou de repas, qui fut composé de harengs-saurs. Jamais, dit l'auteur de ce récit, on ne vit tant de dévotion que dans ces fêtes ; jamais on ne vit couler tant de larmes que dans ce petit troupeau de sauvages, que l'agneau du Seigneur avait rassemblé sous le pôle du nord, et qu'il avait baigné de ses sueurs et de son sang. »

Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groënlandaises. « Elles l'emportent, dit-il, pour la douceur, l'harmonie et l'accord, sur certaines congrégations du herrnhutisme en Europe. On croirait de loin n'entendre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse et de concert : elles n'ont qu'un défaut, c'est que, traînant lentement sur chaque syllabe, l'haleine leur manque souvent pour finir la phrase du chant ou du vers, quand elle est un peu longue. On remédie à ce défaut en soutenant le chœur avec des instrumens. L'orchestre est composé de deux ou trois

violons, deux flûtes et quelques guitares. Les Groënlandais ont de l'aptitude pour la musique; il y en a qui savent sonner de la trompette et du cor. »

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi bien que le chant, Crantz s'étend avec complaisance sur une nouvelle méthode familière aux Herrnhuters. « Ils ont éprouvé, dit-il, que rien n'était plus inutile que de parler aux Groënlandais de l'existence et de l'attribut de Dieu, pour les préparer à la doctrine de l'expiation du péché. » Après six ans d'un travail infructueux pour faire entrer la religion dans les esprits par la voie du raisonnement, ils s'avisèrent de débuter par la passion et la mort de Jésus. « C'est, dit l'historien herrnhut, le plus sûr moyen d'éclaircir l'esprit épais et grossier des sauvages païens. » Presque tous les missionnaires des Indes orientales et occidentales ont fait la même expérience. On ne gagne rien auprès des idolâtres à leur représenter les perfections de la divinité et les devoirs de la vertu, a dit un missionnaire luthérien de l'Inde. Un presbytérien d'Ecosse, qui avait vécu longtemps en Pennsylvanie et dans le New-Jersey, dit qu'il avait passé bien des années avant d'introduire les plus simples notions de Dieu chez les sauvages américains; mais qu'à l'exemple des prédicans voisins, s'étant hasardé à parler du mystère de la croix, tous les esprits s'étaient éveillés de leur sommeil, au grand étonnement du prédicateur. « Ce réveil, dit-il, ne s'est jamais manifesté au bruit des vérités effrayantes de la religion;

mais toutes les fois que je m'attachais aux scènes pathétiques de la mort et de la croix du Sauveur, à son amour pour les hommes, et sa vie exemplaire et pleine de bienfaisance, aux richesses de sa grâce et de sa miséricorde, j'ai senti parmi mes auditeurs une vive agitation qui passait de la componction du cœur à la lumière de l'esprit. » Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets chez les Groënlandais. Les grandes questions de raisonnement laissaient le cœur vide, et remplissaient l'esprit d'une curiosité souvent funeste. On ne s'avise pas même d'apprendre le catéchisme aux Groënlandais par routine, parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire les éloignerait de la vérité. L'émulation du savoir, même en matière de religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance et l'incuriosité naturelle de ce peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, savent bien des choses par cœur; mais les adultes se contentent de croire sans réfléchir. C'est par le cœur que la foi vit en eux. Celui qui pleure sur sa misère, qui soupire pour la grâce, est admis au baptême avant celui qui sait et qui ne sent pas les vérités de la religion. Mais n'est-ce pas abuser à la fois de la révélation et de la raison que d'insinuer l'une dans l'esprit humain à l'insu de l'autre? L'enthousiasme inspiré par la séduction des sens n'a qu'un moment; la conviction intime est de tous les temps. Cent orateurs de toutes les sectes du monde, qui se succéderaient dans un même auditoire, le soulève-

raient peut-être tour à tour chacun pour la sienne contre toutes les autres. Un peuple sauvage verserait son sang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet, s'il se trouvait dans l'occasion. Dieu veut régner par la raison; il l'a donnée à l'homme pour son bonheur; elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Etre suprême s'est manifesté d'abord aux sens par le spectacle de la nature, et par les sens à la raison. Les cieux sont ses témoins; c'est là sa grande révélation. La grâce elle-même entre souvent dans l'ame par la route des sens. La foi vient de l'ouïe; mais le témoignage de l'ouïe est subordonné au jugement des autres sens. Qui n'en surprend qu'un seul, sera tôt ou tard démenti. N'est-ce pas même une profanation des vérités saintes, un renversement de l'esprit humain, de parler des merveilles d'un être dont on laisse l'existence incertaine? Ce n'est pas ainsi qu'on procède dans les écoles d'une théologie orthodoxe. La philosophie elle-même parle de Dieu seul avant que celle-ci divise son essence. L'une et l'autre ne supposent pas, elles prouvent; mais l'une met d'abord en question ce que l'autre doit établir en assertion. On peut donc regarder comme inconvertis des chrétiens qui ne sauraient pas même s'il est un Dieu. Si jamais le Groënland tombait en d'autres mains que celles des Danois, combien le zèle religieux aurait à détruire d'erreurs avant d'établir la première vérité! Ne valait-il pas mieux laisser les Groënlandais dans les ténèbres et l'assoupissement d'une ignorance

universelle, que de les réveiller avec le feu du herrnhutisme, qui brûle sans éclairer? Non, l'eau du baptême, que les frères moraves confèrent, n'est pas propre à éteindre l'incendie du fanatisme qu'ils allument dans les ames. Leur baptême! s'ils ne le croient pas essentiel au salut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les sauvages des quatre parties du monde? Ou s'ils le croient d'une nécessité indispensable, pourquoi ne baptisent-ils pas les enfans des inconvertis? C'est pourtant leur méthode. Ils exigent le consentement des parens pour baptiser un enfant; mais que fait la promesse ou le refus du père d'élever son enfant dans les dogmes des Herrnhuters? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-t-il la grâce qui sanctifie? Telles sont les inconséquences d'un prosélytisme aveugle, erroné, sans lumières, sans science, qui prend la vocation de l'apostolat ou dans le dégoût d'un métier obscur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la présomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer sur les ames, et de faire du bruit et du mouvement au loin. Un charpentier, en effet, qui va convertir des pêcheurs au Groënland, ne peut-être animé que par une de ces passions et de ces inquiétudes secrètes du cœur humain. Mais ces passions sembleront peut-être excusables, si l'on considère que la peine et l'avilissement où la multitude est condamnée par les lois de notre société, peuvent exciter toutes les ames fortes à secouer une injustice qu'elles sentent vivement, et à chercher quelquefois chez

les sauvages les plus maltraités de la nature, une égalité ou une indépendance que la fortune refuse dans la police de nos climats. Or, rien ne provoque à cette indépendance naturelle comme les sentimens outrés du fanatisme.

Ce qu'il y a de singulier chez les Herrnhuters, c'est que ces mêmes apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans, sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent des adultes au prix d'une légère instruction. « Pourvu que ces sauvages aient, dit Crantz, une idée claire des vérités fondamentales de la doctrine chrétienne, et qu'ils entendent le symbole de Luther, on les baptise ; encore n'exige-t-on pas, surtout des gens âgés, qu'ils sachent ce symbole par cœur, et mot à mot... Mais on a plus d'égard à la droiture de leur ame qu'à la promptitude de leur conception, à la fidélité de leur mémoire, ou à la flexibilité de leur langue. » La raison des prédicans, pour ne pas insister sur ces formulaires de doctrine, vient peut-être, dit l'historien, « de ce qu'ils ont vu avec douleur, même au milieu de la chrétienté, des années se passer à apprendre par cœur et à répéter les catéchismes, sans qu'on en réussît davantage à éclairer les esprits et à épurer les cœurs. » Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchumènes au Groënland, les conduisent au baptême en quatre semaines ; quoique tel Groënlandais pourrait être des années entières avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumènes plusieurs à la fois, en certains jours solennels. Le prédicant les exorcise par l'imposition des mains, et, délivrant leurs ames de la puissance du démon, il les réclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'histoire de ce possédé de l'Evangile, dont l'ame fut à peine délivrée d'un démon, qu'aussitôt il y en entra sept autres pires que le premier? En effet les prédicans herrnhuters semblent ne retirer les Groënlandais des ténèbres du paganisme, que pour les infecter des erreurs du luthéranisme.

Pour la communion, il faut, dit l'auteur, non pas une connaissance spéculative, mais une connaissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumière, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim et une soif intérieures pour les choses divines; en un mot, dans un état de l'ame qui rend les mystiques Herrnhuters sublimes à leurs yeux, et ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystère, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, et souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrètes. Deux époux qui veulent être admis au *souper du Seigneur* vont trouver le prédicant et sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des désirs qu'ils inspirent. On sait que les luthériens allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réa-

lité du pain et du vin dans le mystère de l'eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'aperçoivent pas, mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voient. Ils aiment mieux boire à la fois le sang du Christ avec le vin de la consécration, que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'impanation! Combien en ont-ils perdu pour la garder! C'est dans cette erreur que les Herrnhuters élèvent les Groënlandais. Le pain est un double appât entre leurs mains pour amorcer les sauvages. Ils prennent ces pêcheurs du nord comme nos pêcheurs attrapent le poisson. Mais le pain eucharistique du luthéranisme est un poison pour les ames. Malheur aux Groënlandais qui en goûtent! ils sont enivrés d'un délire mortel. C'est bien alors qu'ils auraient besoin d'être réveillés de leur assoupissement, s'il est permis d'emprunter le langage des frères moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les y entretenir jusqu'au tombeau.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé, de bercer et d'endormir les ames dans le songe de leurs erreurs, est l'établissement des chœurs. Leur motif est pourtant louable en apparence: « C'est, disent-ils, la déplorable expérience de la corruption générale des hommes, soit qu'ils vivent dans des pays froids ou chauds, en nations policées ou en peuplades sauvages; c'est la corruption mutuelle des deux sexes qui a engagé les frères de l'Unité à les séparer..... » Les Groën-

landais, dit Crantz, malgré leur réserve ou leur froideur extérieure, ne sont pas exempts de cette dépravation naturelle : on croyait qu'il serait impossible de les en corriger; mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses avec des maris qui les épousaient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes garçons ont suivi leur exemple, et ces classes ou bandes se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La religion préside à ces séparations : elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le dimanche on assemble les nourrices, qui viennent à l'instruction avec leurs enfans à la mamelle. Le prédicant leur fait chanter des cantiques relatifs à leur fonction maternelle, et leur donne quelques leçons sur la manière d'élever ou de préparer leurs nourrissons à la religion.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, passent du sevrage à la classe de l'enfance. Les garçons et les filles séparées ont leur instruction à part chaque dimanche, et le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire, et les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école sont les vies édifiantes de quelques enfans chrétiens. Quand ils sont plus avancés, on leur donne le catéchisme de Luther, et l'histoire de la passion du Sauveur. Comme la langue groënlandaise n'a point de caractères particuliers, on lui a prêté ceux de la langue latine. L'école se tient le matin. L'après-midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame et le harpon. En été,

les écoles se ferment pour la pêche et la chasse. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent assez bien à lire, quelques-uns dans un seul hiver ; d'autres sans étude savent par cœur tous les élémens et les prières de la religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent et s'élèvent sans aucune voie de contrainte et de rigueur, par les caresses, l'exemple et l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres, et reviennent manger ensemble. Tout est bien jusqu'alors. Le bas-âge et l'adolescence ont besoin de guides, et la direction des Herrnhuters ne peut qu'être utile, pourvu qu'elle soit bien entendue. Mais quand la raison a pris ses forces, il semble qu'ils devraient rendre l'homme à sa liberté naturelle, ou du moins à l'autorité paternelle, qui est la première et la plus légitime, parce qu'elle est établie sur les cœurs par la seule force de ses bienfaits. Cependant les frères moraves semblent vouloir ici prendre la place des pères, du moins à l'égard de ceux qui n'en ont pas.

A l'âge de vingt ans, on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paraît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les prédicans. On a, disent-ils, assez de confiance en leur zèle pour recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune

homme quel est l'objet de ses vœux. On approuve son choix dès qu'il n'est pas contraire au bonheur et au salut de son ame; mais si la religion de l'époux devait en souffrir, les frères ne lui donneraient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant si le refus est bien formel, on n'insiste plus, parce que les voies de force sont interdites, et que celles d'insinuation ne réussiraient point. On ne permet point le mariage entre les chrétiens et les païens, même dans l'espérance de faire un dévot chrétien d'un tendre amant; on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, et le divorce n'est pas permis, quoiqu'il ne soit pas sans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandais qui a quitté sa femme, sous prétexte de se convertir : ce serait peut-être un secret amour pour une fille chrétienne qui ferait abandonner une femme païenne. On n'admet pas non plus au petit bercail une femme qui s'y réfugie sans le consentement de son mari sauvage. Les Herrnhuters abhorrent, dit Crantz, cette propagation du christianisme, qui se fait par des vues purement charnelles. Si les frères moraves soignent ainsi les ames au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la santé du corps.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines ; ils se chargent même de les

saigner. Ce remède, qu'ils ont introduit, est très-utile, disent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de médecins, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministère, celle d'assister les mourans et d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une bière; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits en rubans rouges un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées et suivies de tant de pleurs et de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans et consolé les vivans.

Enfin, l'ouvrage de Crantz est terminé par une récapitulation dont voici le sommaire. Depuis 1739 jusqu'en 1762, les Herrnhuters ont baptisé sept cents Groënlandais. Il en est mort deux cent cinquante. Ce qui reste à Neu-Herrnhut monte à quatre cent vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communians. Cette congrégation a de plus trente-neuf catéchumènes. Lichtenfels a cent baptisés, trente-huit catéchumènes, et trente inconvertis. C'est peu, dit Crantz, dans une nation qui peut avoir dix mille ames; mais c'est beaucoup eu égard à notre siècle, où le nombre des mécréans augmente considérablement, et celui des païens ne diminue guère.

Voilà ce que nous avons pu extraire de supportable parmi le fatras mystique et impertinent de Crantz.

FIN DU SECOND VOLUME.

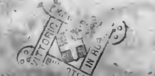


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

VOYAGES AU POLE BORÉAL.

GROËNLAND.

FIN DE LA TABLE.

